

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DE LA FRANCE.

---

LE JOURNAL EN FRANCE

DEPUIS 1831 JUSQU'À 1866

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE LA PRESSE FRANÇAISE

PAR EUGÈNE HATIN

C'est, je crois, le cardinal de Polignac, l'auteur du poëme de *l'Anti-Lucrèce*, qui disait : “ *Timeo vium unius libri* ; je crains l'homme qui possède un seul livre. ” Le mot serait, il nous semble, beaucoup plus juste encore si on l'appliquait non à celui qui fait usage d'un livre, mais à celui qui le crée, à celui qui consacre exclusivement sa vie à un ouvrage, pourvu que cet ouvrage embrasse un sujet assez vaste. Il est rare que le travailleur patient et opiniâtre ne finisse point, en pareil cas, par élever un monument durable. Nous avons eu, dans ces derniers temps, plusieurs exemples des résultats magnifiques auxquels on parvient, grâce à cette unité de vues et à cette persévérance. Un des exemples qui se présentent aussitôt à l'esprit, est celui de M. Jacques-Charles Brunet, l'auteur du *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*. M. Brunet a fait paraître la première édition de son livre en 1810 ; il a achevé l'an passé, d'en imprimer la cinquième édition ; l'ouvrage n'a point cessé de se compléter, de s'agrandir depuis son origine. On sait quelle valeur inappréciable il a acquise, et l'on peut dire, sans crainte d'être accusé d'exagération, que c'est là une de

productions les plus utiles et les plus considérables que notre temps laissera au temps à venir.

M. Eugène Hatin suit les traces de M. Brunet. Ce que ce dernier a fait pour les livres en général, M. Hatin le fait pour une classe de publications d'un caractère spécial et distinct, pour les publications périodiques, depuis l'origine du journal jusqu'à nos jours. Il déploie le même amour pour son œuvre, le même zèle infatigable, la même constance exclusive. Il a commencé par mettre au jour, dès 1846, une *Histoire du Journal en France* en un volume, dont il a fait une nouvelle édition en 1853. Développant toujours son ample et inépuisable sujet, il donna, de 1859 à 1861, *l'Histoire politique et littéraire de la presse en France*, en huit volumes. Enfin, voici qu'il publie une *Bibliographie*, un catalogue systématique, dans lequel ses précédents travaux se résument, et qui offre un dictionnaire du journalisme aussi complet qu'il était possible de l'exécuter de nos jours et avec les ressources actuelles.

L'importance d'une telle œuvre est trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Il vaut mieux, conformément à notre méthode habituelle, chercher à donner une idée de l'intérêt qu'elle présente, en y recueillant quelques renseignements de nature à exciter plus ou moins vivement la curiosité des lecteurs.

A quelle époque naquit la presse périodique? En résumé et dans l'état présent des découvertes, c'est à Anvers que revient l'honneur d'avoir donné le jour au premier journal, imprimé en 1605, et ce premier journal était rédigé en langue flamande. Viennent ensuite l'Allemagne en 1612 et 1615, l'Angleterre en 1622, la Hollande en 1626, la France en 1631. Nous n'arrivons donc qu'en cinquième rang, dans l'ordre chronologique. Mais, en revanche, notre premier journal, la *Gazette*, créée par Théophraste Renaudot, fut bien supérieure aux publications qui l'avaient précédée dans les autres pays : elle s'est placée du premier jour au-dessus de ce qui existait d'analogue, par la régularité de sa publication, par sa circulation européenne, par l'abondance et le choix des matières et le nombre de ses correspondances, nous n'avons pas besoin d'ajouter par la durée de son existence, puisqu'elle subsiste encore aujourd'hui, après deux siècles et demi, dans la *Gazette de France*, qui est ainsi le plus ancien des journaux connus.

Le premier journal *quotidien* a paru à Londres le 11 mars 1702, sous le titre de *Daily courant*. Ce n'est qu'en 1777 que Paris eut un journal quotidien, le *Journal de Paris*, qui commença à paraître le 1er janvier de cette année-là.

Ce *Journal de Paris*, la première feuille française quotidienne, fut aussi la première qui commença à abuser de ce que depuis on a appelé

la réclame. On se moqua beaucoup, au moment de son apparition, des promesses luxuriantes de son prospectus ; un poète nommé Clément les railla dans les vers suivants :

Fournissez-vous à la boutique  
Des journalistes de Paris :  
Tout s'y trouve, vers et physique,  
Calembours, morale, critique,  
Et de l'encens à juste prix ;  
Monstres de la foire et musique,  
Voltaire et l'Ambigu-Comique,  
Courses aux jockeys et paris,  
Danseurs de corde et politique,  
Finances et vol domestique,  
Liste des morts et des écrits ;  
Si la lune est pleine ou nouvelle,  
S'il pleut, s'il vente ou bien s'il grêle,  
Et si les foins sont renchérés,  
Il en rend un compte fidèle :  
Les journalistes de Paris  
Ont la science universelle.

A bien examiner cette énumération, on voit que le journal comprenait, dès cette époque, à peu près tout ce qu'on y trouve maintenant. Quand à la modestie des prospectus, elle n'a point fait de progrès, et le moindre petit carré de papier qui paraît sur la place fournirait aisément prétexte à une satire plus aiguisée que celle du poète Clément.

Les feuilles plaisantes ou bouffonnes existaient, avant la Révolution, aussi nombreuses et aussi libres que de nos jours. J'en note une qui s'appelait les *Lunes du Cousin Jacques*, rédigée par Beffroi de Reigny. Le *Cousin Jacques* est un véritable précurseur du *Tintamarre*, avec moins de grossièreté. " On est abasourdi, dit M. Hatin, quand on parcourt ce recueil, des manières folâtres de l'auteur, des licences inimaginables qu'il prend avec ses abonnés. Tantôt ce sont des pages entières imprimées en sens inverse, des pages toutes blanches ou des pages toutes noires, ou bien encore des pages remplies de larmes et d'attributs funéraires, etc. Toutes ces calembredaines paraissent plaire infiniment aux souscripteurs du *Cousin Jacques* ; de tous côtés, ils lui envoient, avec leurs félicitations sincères, celui-ci un panier de vin de champagne, celui-là une petite chienne blanche aux pattes noires. Et le *Cousin Jacques* ne demeurait pas en retard de bons procédés : ainsi, afin de mettre chacun à son aise, il tolérait la souscription en nature ; il recevait, par exemple, un frac de drap de coton tigré ou une culotte de velours caca-dauphin pour un abonnement d'une année. "

On trouve dans les *Lunes du Cousin Jacques* une complainte à

laquelle les démolitions du Paris actuel donnent un étrange à-propos. Qui croirait que les couplets suivants sont datés du 15 mai 1785 ?

J'occupais fort modestement  
Un fort petit appartement,  
Assez haut, mais en belle vue . . .  
Par ordre du gouvernement,  
Avec les trois quarts de la rue,  
La maison, pour l'alignement,  
Fut en peu de jours abattue.

Dans mon nouveau corps de logis,  
J'eus le Palais pour vis-à-vis.  
De par Thémis autre préface :  
" Délogez, monsieur, point de grâce.  
— Quand ? — Ne vous faites pas prier,  
Dès demain . . . Pour faire une place  
On jette à bas tout le quartier. "

Oh ! cherchons quelque autre édifice,  
Si neuf qu'on le bâtitte encore . . .  
Mon Apollon ! vous avez tort.  
Craignez un moment le caprice !  
Je ne réponds pas, mon ami,  
Qu'exprès on ne le démolisse,  
Peut-être avant qu'il soit fini.

Combien de Parisiens, réduits à l'état de *nomades*, auraient pu, depuis quelques années, répéter la complainte de Beffroi de Reigny ?

La partie du livre de M. Hatin qui concerne le journalisme français pendant la Révolution est d'une haute valeur au point de vue historique. Les articles qui concernent les feuilles de Marat, le *Père Duchesne*, en disent plus sur les événements de cette période orageuse que ne feraient des volumes de déclamations. On a peine à croire qu'il y a eu un moment dans nos annales où un homme a pu publier et faire lire l'*Ami du peuple*. " Rien de nuancé, dit M. Michelet en parlant de cette feuille, une violence uniforme, une fureur monotone ; tout extrême, excessive, toujours les mêmes mots : *infâme, scélérat, infernal* ; toujours le même refrain, *la mort*. Nul autre changement que le chiffre des têtes à abattre : 600 têtes, 10,000 têtes, 20,000 têtes ; il va, s'il m'en souvient, jusqu'au chiffre singulièrement précis de 270,000 têtes. Cette uniformité même, qui semblerait devoir ennuyer, blaser, servir Marat ; il eut la force, l'effet d'une même cloche qui sonnerait toujours. "

Il se trouva des gens pour renchéris sur Marat, pour le dépasser de très-loin. Le conventionnel Guffroy, d'Arras, demandait dans le *Rougyff* ou le *Franc en vedette* : " Que la guillotine soit en perma-

nence dans toute la République ; la France aura assez de cinq millions d'habitants." Ainsi, au gré de celui-ci, il n'y avait guère moins d'une trentaine de millions de Français à exterminer, au profit d'une élite de purs sans-culottes. Babeuf indiquait à ceux-ci "le même chemin pour les conduire à ce but de délices."

Chez aucune autre nation, à aucune autre époque, personne n'osa jamais proclamer des aberrations si monstrueuses ; personne ne l'aurait pu, sans que l'indignation des citoyens en eût fait immédiatement justice. La France a donné seule ce spectacle au monde ; seule elle a permis, écouté ces cris de bêtes fauves. Ce n'est point pour elle un honneur que les autres nations doivent lui envier.

Mais ce qui est peut-être plus révoltant encore, c'est de voir les feuilles de ce temps s'acharner sur ces illustres victimes : le roi, la reine, s'efforcer de souiller, de couvrir de boue leurs cadavres. Hébert se distingua dans ce rôle : il insulta, dans les termes que la plume se refuse à reproduire, Louis XVI, Marie-Antoinette, dont les têtes ont roulé sur l'échafaud. "*La plus grande de toutes les joies du Père Duchesne*, après avoir vu de ses propres yeux la tête du Vêto femelle séparée de son f. . . . col de grue. . . . et sa grande colère contre les deux avocats du diable qui ont osé plaider la cause de cette guenon." Et ce n'était pas quelque misérable sans éducation qui écrivait ces abominables choses, c'était un personnage élégant, aux manières polies, sachant ce qu'il faisait et le faisant par ambition. Et non-seulement cela se distribuait, se répandait librement ; mais ces titres, dont nous venons de citer un exemple fort adouci et abrégé, étaient criés, hurlés dans les rues par mille aboyeurs. On lisait le *Père Duchesne*, bien mieux, on affectait de le lire. Ceux qui étaient les plus éloignés de pareils sentiments demandaient ce journal avec une sorte d'ostentation ; ils en parlaient avec une joie simulée : c'était une manière de sortir des rangs des suspects, et selon les expressions du *Père Duchesne*, de se *sans-culottiser*. "L'image de l'orateur fumant sa pipe et pétrissant ses fourneaux était chaque jour étalée comme une sauvegarde sur la toilette des plus jolies femmes, dans les cabinets des savants, dans les salons des riches et sur les comptoirs du commerce. Les girondins, les modérés, traversaient les salles et arrivaient jusqu'aux banquettes, souriant à la lecture du *Père Duchesne*. Le front méditatif de Sieyès lui-même brillait de gaieté, et ses lèvres jouaient l'approbation lorsque, dans les couloirs ou sur le siège législatif, il lisait la feuille protectrice." En vérité, ne sommes-nous pas forcés de bien rabattre de notre courage lorsqu'on remet sous nos yeux ces tristes et honteux détails de notre histoire, et de convenir qu'elle est loin d'être tout entière héroïque ? Souhaitons, du moins, de ne revoir jamais rien de pareil.

Sortons de cette période trop lugubre. La raillerie française renaît sous le Directoire. Je remarque, dans les *Semaines critiques de l'an V*, ces adieux d'un député sortant à sa banquette :

Adieu pour jamais, objet de mon plus tendre amour ! Adieu, type de ma fortune ! Adieu, mon unique génie, ma Providence, ma bienfaitrice, ma divinité ! Adieu, enfin, banquette dont la basane complaisante soutint pendant un lustre ma paisible indolence ! Quand l'airain douze fois retentissant dans l'air annonçait le milieu du jour, je m'arrachais à l'édreton et venais te trouver ; fidèle, je ne te quittais point pour l'attrayante tribune, je m'endormais sur toi. Deux heures sonnaient, le dîner m'appelait : je te disais bonsoir jusqu'au lendemain. Réponds, ma chère banquette, as-tu quelque reproche à me faire ? N'ai-je pas été constamment de l'avis de mon voisin ? Peux-tu m'accuser de quelque entêtement ? La première fois que je te vis, ne me suis-je pas levé pour reconnaître la république ? Ne me suis-je pas levé dans le procès du roi ? Ne me suis-je pas levé pour Louvet et Marat, pour la guerre et la paix, pour Roland et Garat, pour Pétion et Séchelles ? Ami de Danton, ami de Robespierre, ami de la Montagne, ne me suis-je pas levé pour l'amour et la mort d'un chacun ? Que mes honoraires se soient nommés assignats, ou mandats, ou myriagrammes, un sot orgueil m'empêcha-t-il jamais de daigner les toucher ? Quand les propriétés nationales sont devenues les jetons de notre Académie, ai-je méprisé cette monnaie courante ? N'emporté-je pas ma bourse comme un autre ? Adieu donc, ma chère banquette, adieu, puisqu'il le faut ! Comme un autre Bayard, sans reproche et sans peur, à l'argent près, je pars comme je suis venu. Je vins et je m'assis, je bus et je dormis, je me lève et je pars. *Vive la république !* ”

A la bonne heure ! nous retrouvons ici la fine et spirituelle satire qui distingue notre pays. Le Consulat et l'empire furent mortels à la presse. Un arrêté du 17 janvier 1800 réduisit les journaux à treize ; un arrêté de 1811 les réduisit à quatre. Nous remarquons les observations suivantes adressées par Fievée à Bonaparte sur les feuilles quasi-officielles qui se publient à l'ombre du gouvernement : “ Rien ne me paraît moins utile que ces journaux : ils n'ont pas un mois d'existence que chacun sait qui les fait, pour quoi et pour qui on les fait. Alors on les lit bien moins pour s'en laisser diriger que pour savoir ce que le gouvernement veut qu'on pense, et dès qu'on voit un gouvernement quelconque prétendre faire l'opinion au jour le jour, les esprits se cabrent et se font une opinion directement opposée. A cela, il y a de la justice . . . ”

Sous la Restauration, la presse prend un grand développement : c'est véritablement sa belle époque : les hautes questions de principes y

dominant encore. *Le Conservateur* lutte avec *la Minerve*. *Le Drapeau blanc* de Martainville bataille avec le *Figaro* et le *Nain Jaune*. C'est au commencement de cette période, en 1815, que fut fondé le *Journal des Villes et des Campagnes* où, après cinquante-cinq années, nous écrivons ce compte rendu. "De tous les journaux qui datent de la même époque, dit M. Hatin, c'est peut-être le seul qui ait conservé ses principes au milieu des grands événements qui ont produit tant de conversions dans notre pays." A coup sûr, c'est quelque chose que d'avoir derrière soi un passé si immuable, une tradition si prolongée et si persistante.

Les lettres de la presse s'aigrirent jusqu'à la violence et la licence, à la fin de la Restauration et sous la monarchie de juillet. Le journalisme tomba dans un véritable dévergondage, après la révolution de 1848. Le chapitre du livre de M. Hatin, consacré à l'histoire des journaux publiés depuis le vingt-quatre février jusqu'au mois d'août de cette année 1848, est plein de renseignements curieux. Il nous fait parcourir la liste des nouveaux *Amis du peuple* et de toutes les feuilles qui arborent ce mot de *Peuple* qu'on croit magique, puis les *Tribunes*, les *Saluts publics*, où s'efforce de revivre l'ancien jacobinisme. Le socialisme enfante une série de feuilles qui exploitent principalement les mots de *travail* et de *travailleur* : nous voyons se succéder le *Travailleur affranchi*, le *Travailleur libre*, l'*Organisation du travail*, etc.

Le *Père Duchesne* de 93 a ses imitateurs qui ne manquent pas de bonne volonté, mais qui n'aboutissent qu'au ridicule : sur ses pas s'élancent l'*Aimable faubourten*, le *Bonnet rouge*, le *Pilori*, la *Guillotine* ; mentionnons le *Vieux père Grégoire* avec cette épigraphe : "La canaille, c'est les honnêtes gens, les honnêtes gens, c'est la canaille."

Nous aurions bien des particularités amusantes et instructives à relever dans ce catalogue ; mais nous avons entrepris de parcourir une trop vaste carrière pour n'être pas obligé de l'effleurer à peine. Le livre est là, il suffit d'en donner une idée à ceux que ces recherches intéressent.

De 1853 à 1865, M. Hatin n'a guère à signaler que les défaites du journalisme ou ses déviations. M. Hatin conclut en ces termes : "Vivant depuis vingt ans au milieu des journaux, j'en connais le fort et le faible, et je suis loin d'en être fanatique. Je ne voudrais donc pas dire que l'avenir appartient à la presse, mais on ne saurait se dissimuler qu'elle est appelée à exercer sur les destinées du monde une influence de plus en plus décisive ; on ne saurait, en tout cas, se refuser à reconnaître dans les journaux à la fois les plus puissants vulgarisateurs d'idées et les meilleurs instruments de l'histoire d'une époque, à quelque point de vue qu'on la veuille étudier." Ajoutons que, si lorsque la presse

périodique est comprimée ou se dégrade dans un pays, ce n'est pas une raison pour qu'il en soit de même dans les pays voisins, et que par conséquent, la nation où une telle situation persiste perd par là même un élément de sa puissance dans le monde.

## UNE CHRÉTIENNE.

(Voir page 199, 238 et 236.)

Les *Martes*, le 9 février.

Je n'ai pas eu le courage de vous écrire plus tôt, ma chère Louise ...

Bien que j'eusse compris dès les premiers jours de la maladie de ma pauvre Jeanne qu'un malheur était imminent, et que je n'eusse jamais eu confiance dans ces lueurs d'espoir auxquelles mon beau-frère se rattachait, la mort de ma sœur a été pour moi un coup affreux. Si jeune, si belle, si pleine de vie il y a quinze jours encore! . . . . . et aujourd'hui. . . .

C'était, ma pauvre amie, la première mort dont j'étais témoin. Dieu m'a donné heureusement la force nécessaire pour assister ma sœur dans ce moment suprême.

Jeanne retrouva sa connaissance quelques heures avant son dernier soupir. Comme je vous l'ai mandé, le délire avait cessé pour faire place à une sorte d'insensibilité effrayante : c'était déjà la mort. . . Pas un mouvement! . . . . une pâleur qui n'augmenta plus, et cependant le cœur battait encore.

Samedi dernier j'étais près d'elle, et Alfred se tenait, morne et debout, appuyé contre la cheminée. Elle ouvrit les yeux, sembla nous chercher . . . Ses lèvres essayèrent de s'ouvrir; je me baissai vers elle . . .

“ Ma fille, murmura-t-elle, . . . à toi Agnès.”

Alfred s'était avancé, elle remuait une de ses mains, et essayait de la lui tendre.

Son pauvre mari se mit à genoux près du lit et couvrit de baisers cette main déjà froide.

“ Je l'aimais tant . . . , dit-elle avec effort. Mon Dieu, ayez pitié de moi et de lui . . . ”

Ce fut ses dernières paroles.

Son agonie ne dura qu'une heure, Alfred sortit de la chambre.

Je restai seule près de ma sœur bien-aimée. Oh! ma chère Louise,

vous dire ce qui se passa en moi lorsque je compris que Jeanne comparait à ce redoutable tribunal dont elle craignait tant les arrêts !

Je lui ai rendu moi-même les derniers devoirs ; deux fois j'ai cru que je ne pourrais aller jusqu'au bout de cette triste entreprise. Le cœur me manquait, mes forces me trahissaient.

Ah ! comme la nature se révolte dans ces terribles moments ? . . .

Elle était belle encore ma Jeanne bien-aimée, étendue sur son dernier lit de repos. Elle paraissait doucement endormie, et il me semblait qu'elle allait se réveiller, rouvrir ses yeux et nous parler encore . . . . . Sa maladie, sa mort, tout cela était-ce donc autre chose qu'un rêve affreux ? Je ne pouvais croire que j'étais pour jamais séparée d'elle.

Alfred restait enfermé dans sa chambre, en proie à un désespoir effrayant. J'allai le chercher, pensant qu'il pourrait éprouver quelque consolation en la revoyant encore. Il me suivit sans prononcer un mot, éclata en sanglots en voyant ce qui nous restait de sa Jeanne si tendrement aimée, et ne voulut plus la quitter jusqu'au lendemain matin.

La pauvre petite Marie a été bien oubliée pendant ces heures de cruelles émotions. Hélas ! un jour elle comprendra ce qu'elle vient de perdre.

Moulins, le 16 février.

Depuis huit jours, ma bien chère amie, il nous avait été impossible de causer, Alfred et moi. Dès que nous essayions quelques mots, les larmes nous suffoquaient. C'était la seule manière de nous comprendre. Enfin, hier, m'armant de courage, je me hasardai à lui adresser quelques questions sur ce qu'il comptait faire.

“ Partir de suite, pour lui obéir, me répondit-il. Dans notre dernier entretien, elle m'a parlé de sa fille, de ce qu'elle avait réclamé de votre amour pour elle, de l'isolement dans lequel j'allais me trouver après sa mort, et exigé de moi que je voyageasse pendant plusieurs années ; mais j'aurai beau changer de place, courir le monde, pourrai-je jamais me consoler de la perte que nous venons de faire ! ”

Je me doutais bien de ce que Jeanne avait demandé, et j'engageai Alfred, puisque son parti était pris, à quitter Moulins le plus tôt possible.

“ Et vous ? me dit-il.

— Je partirai en même temps avec notre chère enfant, Alfred, et j'irai chez Mme Mirfleux : peut-être y aura-t-il moyen d'arranger les choses de façon à ce qu'elle me reçoive chez elle pendant tout votre voyage.

— J'en serais bien heureux, me répondit-il. Ma pauvre petite Marie me rattache seule à la vie.”

Et il me dit, dans les termes les plus touchants, qu'il appréciait

l'étendue de mon sacrifice, qu'il m'était profondément reconnaissant et partait tranquille en laissant sa fille confiée à mes soins et elle et moi sous votre égide.

Vous voyez, ma chère Louise, que je compte sur votre vieille affection. Tâchez de me trouver un petit appartement disponible dans votre hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, et je serai heureuse en ces tristes circonstances d'accepter la bonne hospitalité que vous m'avez si souvent offerte. Je vous arriverai la semaine prochaine avec ma chère petite Marie. Elle est bien ma fille maintenant. Je sens que je l'aime comme une mère doit aimer son enfant. Elle bouleverse tous mes projets, transforme ma vie, me force à renoncer à cet espoir si caressé. . . Mais la demande que Jeanne a faite à son lit de mort ne m'a pas permis un moment d'hésitation. Maintenant l'importance du devoir que j'ai accepté domine toute considération. Faire la volonté de Dieu est la seule chose que j'aie jamais désirée. Ce qu'il veut, je le veux par-dessus tout.

A bientôt donc, ma chère Louise.

Ma réponse ne se fit pas attendre. J'étais très-heureuse de voir ma jeune amie accepter l'offre que je lui avais faite souvent dans un temps où la vie de Jeanne cadrait si peu avec ses goûts; mais alors elle me répondait toujours que son affection pour sa sœur était bien plus forte que son aversion pour le monde, que la quitter autrement que pour entrer au couvent serait la blesser au cœur; et puis, ajoutait-elle avec une teinte de tristesse, il est telle circonstance où elle pourrait avoir besoin de moi: si elle tombait malade? . . .

Ses prévisions, hélas! ne l'avaient pas trompée.

Lorsque Agnès m'arriva quelques jours plus tard avec son beau-frère et sa nièce, je fus effrayée du changement opéré dans tous ses traits. L'épreuve par laquelle la pauvre enfant venait de passer avait été trop rude pour son tempérament délicat, pour sa santé si frêle. Sa force d'âme n'avait triomphé que pour un instant de sa faiblesse physique.

Nous l'entourâmes de soins; mais nous ne parvînmes jamais à la rétablir complètement. Le coup était porté et les deux sœurs avaient été frappées en même temps.

Cependant Dieu voulait qu'elle passât encore quelques années au milieu de nous pour nous édifier.

M. de Louvrincourt nous quitta bientôt et partit pour l'Orient. Agnès s'installa ici. J'avais quelques pièces innocupées de l'appartement de mes filles et je les lui abandonnai avec bonheur.

Sa vie fut plus que jamais dès cette époque une vie de dévouement et de généreux sacrifices.

Marie, encore aux mains de sa nourrice, lui donnait à son gré trop peu à faire, bien qu'elle ne la perdit de vue ni le jour, ni la nuit. Elle voulut s'occuper de mes filles, et je bénis le Seigneur de leur avoir donné pendant deux ans une amie si bonne et si éclairée.

La pensée d'élever sa nièce orpheline, d'en faire une femme forte et chrétienne, l'animait d'un grand désir de se rendre digne un jour d'une mission qu'elle considérait comme sacrée.

“ J'ai deux ans devant moi, me disait-elle un jour en berçant sa chère enfant, pour faire d'Agnès une institutrice, une mère selon le cœur de Dieu : Oh ! comme je vais en profiter ! ”

Je pus constater en effet tous les efforts qu'elle fit, toute la peine qu'elle se donna, et les trésors de vertu que renfermait son âme.

“ Notre-Seigneur dit dans l'Évangile ces admirables paroles : “ Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu ; ” Et voilà bien une expression exacte de l'état où se trouvait l'âme de ma chère Agnès. Elle vivait dans cette atmosphère de foi qui devrait être celle de tous les chrétiens. Elle allait à Dieu avec une simplicité d'enfant, elle le voyait dans ses œuvres, dans ses pauvres, dans ses ministres et surtout sur nos autels.

M. de Mirfleux faisait depuis trois ans de grandes réparations à une propriété qu'il avait achetée près de Bordeaux. Nous partîmes tous à la fin d'avril de cette même année pour aller l'habiter. Agnès fut heureuse de cette solitude ; heureuse surtout de la chapelle qu'elle trouva au château.

C'est probablement vers cette époque qu'elle prit l'habitude de noter ses pensées ; l'impression qu'une lecture lui faisait, une disposition particulière de son esprit ; une parole qu'elle avait entendue, en un mot tout lui fournissait l'occasion de tracer quelques-unes de ces lignes où elle se peint toujours avec une vérité si parfaite.

Choisir au milieu de toutes ces richesses n'est pas chose facile. Cependant dans cette simple esquisse que je veux faire de mon amie, il faut bien que je me résigne à ne donner que de courtes citations.

Quelques mois après son arrivée à la campagne, en janvier, je crois, elle m'exprima le désir de se recueillir pendant quelques jours.

“ Je ne songe pas, me dit-elle, à faire une retraite comme j'en avais l'habitude les années dernières. Je ne consentirais à aucun prix à quitter Marie ; mais je voudrais vivre en donnant à Dieu seul les quelques loisirs qu'elle me laisse ; ne trouvez pas mauvais que je vous quitte ainsi pour huit jours. ”

J'acquiesçai bien volontiers à ses pieux projets, et nous nous entendîmes tous pour respecter la solitude à laquelle elle se condamnait.

J'ai trouvé plus tard dans ses papiers quelques pages qu'elle écrivit.

alors, et je transcris ici celles qui m'ont le plus vivement frappée.

“ Oh ! que la parole de Job nous apprend bien ce que c'est que la mort, écrit-elle après une méditation faite sur ce grave sujet !

“ Lorsque l'homme est mort et dépouillé, et consumé, je vous le demande, où est-il ?

“ Ce dépouillement absolu, cette pourriture du tombeau pour mère, ces vers pour frères et pour sœurs dans le mystérieux passage à une autre vie . . . . Oh ! combien est éloquente cette prédication.

“ Puis, toutes ces incertitudes de la mort, où ? quand ? comment ? en quel état me surprendra-t-elle ?

“ Et encore si nous pouvions mourir deux fois, réparer la seconde ce que nous aurions mal fait la première . . . . mais non, au midi, ou au septentrion, de quelque côté que l'arbre tombe, il y restera !

“ Pensée profonde ! . . .

“ Mon Dieu, pourquoi donc les hommes pensent-ils tant à vivre, et si peu à mourir ?

“ Cependant tous auront à subir cette redoutable séparation . . . La nature nous avertit chaque année en nous donnant un si triste spectacle de la mort ; les feuilles qui se fanent et tombent, les fleurs qui se flétrissent . . . Mais chaque année aussi nous avons l'image de cette belle et radieuse résurrection qui nous attend plus tard, et à laquelle on ne songe pas plus qu'à la mort.

“ Seigneur, combien d'entre vos créatures seront frappées aujourd'hui même par cette mort qui vient souvent nous surprendre comme un voleur . . .

“ Touchez le cœur de ces malheureux frères à leur dernière heure, et prenez pitié de tant d'infortunés qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient en vous offensant, ô le meilleur des Pères ! . . .”

Les lignes suivantes ont sans doute été écrites après une méditation sur le bonheur du ciel.

“ Que vous êtes bon, mon Sauveur, de nous promettre le ciel après les épreuves de cette vie ! . . souffrir, mourir pour votre amour, n'était-ce donc pas déjà une gloire, un bonheur pour vos enfants ? mais leur donner après quelques années de tribulation, qui en réalité seront bientôt passées, une félicité sans fin, si grande, si parfaite que nous ne pouvons même pas nous en faire une idée, quelle infinie miséricorde ! . . . non, mon Dieu, ce ne sera pas assez de l'éternité tout entière pour la chanter, pour la louer . . .

“ Pourquoi donc les hommes ne se montrent-ils pas plus recon-

naissants envers vous et ne lèvent-ils pas plus souvent leurs regards vers le ciel ?

“ Votre Agnès, ô mon Dieu, veut tout faire uniquement pour vous plaire . . . Oh ! quand il n’y aurait pas de ciel après l’exil, qu’importe ?

“ L’ouvrier travaille pour gagner son salaire, mais la fille, mais l’épouse qu’envie-t elle autre chose qu’un regard comme prix de ses efforts et de ses soins, une parole de satisfaction, moins que cela, la conscience d’avoir été agréable. ”

Plus loin, elle s’examine sur ses dispositions intérieures à l’égard des créatures.

“ J’aime tout ce que vous avez fait, ô mon Dieu. La contemplation de vos œuvres me conduit et me ramène toujours vers vous.

“ J’avais pour ma sœur une bien grande affection ; je l’aimais plus que moi-même. Vous me l’aviez donnée. Seigneur, vous me l’avez reprise, et avec le secours de votre grâce j’ai courbé la tête sous ce coup terrible.

“ Maintenant j’aime, oh ! oui j’aime, pour sa mère et pour elle, l’enfant que vous m’avez laissée ; mais cette tendresse que je ressens pour ma chère petite Marie, vous la bénissez, Seigneur, elle est dans l’ordre, et il me semble que je suis bien assurée de faire votre volonté sainte en lui consacrant ma vie tout entière.

“ Et ma reconnaissance pour ces amis si bons qui m’ont tenu lieu de famille et me regardent comme leur enfant, vous l’autorisez, vous l’ordonnez, ô mon Dieu !

“ C’est vers moi maintenant qu’il faut tourner mes regards, et je dois examiner si je ne m’aime pas. Je crois être sincère en répondant non. Il me semble que l’amour de mon prochain occupe bien plus mon âme que l’amour d’une misérable créature qui m’est parfois si déplaisante et qui devient souvent une lourde croix à traîner. S’aimer soi-même ! cela me paraît bas, vil ; et c’est par orgueil peut-être que je me déteste.

“ Puis cette affection que je ressens pour ceux qui souffrent, pour vos pauvres, n’est-ce pas vous, Seigneur, qui me l’avez donnée ? n’est-ce pas mon Sauveur que j’aime en eux ? ”

Notre petit village de Blanchemont n’était pas riche, et Agnès y trouva un précieux aliment pour sa charité.

La première année de son séjour chez moi, elle voulut à toute force y faire bâtir une école pour les petites filles. Elle prétendit que cette fondation porterait bonheur à sa chère Marie. M. de Mirfleux abandonna de grand cœur le terrain nécessaire. Un architecte de Bordeaux

vint donner un plan et les ouvriers se mirent à l'ouvrage au mois de juin.

Agnès suivait les travaux avec une joie et un bonheur qui me firent bénir son heureuse pensée. Sa tristesse concentrée depuis la mort de sa sœur, me donnait des craintes pour sa santé et elle avait besoin de quelques distractions : heureuse enfant, elle n'en savait trouver que dans l'exercice de la charité.

La maçonnerie fut terminée avant l'hiver, et un an après la pose de la première pierre trois religieuses de l'Immaculée Conception de Bordeaux vinrent s'y installer.

Ce fut un bien beau jour pour Agnès que celui où elle se vit entourée de ces petits êtres jusque-là si abandonnés et qui, grâce à elle, allaient jouir des bienfaits d'une bonne et pieuse éducation.

Un local spécial avait été préparé pour recevoir tous les enfants au-dessus de sept ans, et la salle d'asile ne laissait rien à désirer.

Toutes les semaines, elle venait distribuer quelques récompenses à celles de ses chères élèves qui s'étaient distinguées par leur sagesse et profitait de cette occasion pour leur parler du bon Dieu. Elle le faisait avec tant de cœur, avec une foi si vive et si éloquente que les sœurs s'en avouaient elles-mêmes profondément touchées.

Celle des trois religieuses qui avait été désignée pour supérieure était une femme jeune encore et d'une grande distinction. Instruite, zélée, pleine de foi, elle se donnait toute entière à l'œuvre qu'elle était chargée de diriger.

Agnès et elle se comprirent dès le premier jour, et il s'établit entre ces deux âmes si aimées de Dieu, l'union la plus intime. La mort elle-même ne les sépara pas, car sœur Marguerite nous quitta pour le Ciel quelques semaines après notre Agnès.

J'avais retrouvé en arrivant à Blanchemont plusieurs de mes amies d'enfance ; elles étaient nos voisines, et Agnès fut bientôt appréciée comme elle le méritait par les quelques familles que nous recevions.

Il n'y avait chez elle rien d'exagéré ; bien qu'aimant par goût la solitude, elle se montrait d'une amabilité charmante dans un salon.

Sa conversation était si agréable que l'on cherchait toujours à l'accaparer. Elle savait être fine et spirituelle sans recourir à la médisance, et ne manquait jamais de prendre la défense des absents avec une vivacité et un feu dont nous avons ri plus d'une fois après le départ des contradicteurs.

Un soir, nous avons eu, entre autres visites, celle d'une demoiselle d'un âge déjà fort respectable, amenée par l'une de nos voisines et qui pouvait bien être le type de la vieille fille dans la mauvaise acception du mot. Je ne sais si le regret de n'avoir point fait le malheur d'un mari

était la raison de son aigreur de caractère; toujours est-il que j'ai rarement vu un tel acharnement contre le genre humain tout entier et les jeunes femmes en particulier. Avec cela de l'esprit, des saillies originales, des portraits qui pouvaient ne pas manquer de ressemblance.

Le démon lui-même paraissait y mettre du sien . . . Plusieurs de nos convives firent chorus avec Mlle Adélaïde. Nous avions beau faire Agnès et moi pour changer le thème de la conversation, tous nos efforts échouaient contre l'attrait malheureux que la médisance a pour certaines personnes de notre sexe. Ma pauvre amie souffrait visiblement, et son supplice se prolongea pendant plus d'une heure; enfin l'on vint dire que les voitures étaient au perron, et la retraite de notre trouble-fête devint un véritable soulagement pour Agnès comme pour moi.

“Mais cette femme est-elle chrétienne? me dit-elle en rentrant au salon.

—Aline m'a assurée que sa tante avait une grande réputation de piété à Tours. Elle est de toutes les confréries, ne manque pas un sermon et cherche à se poser en dévote modèle.

—Mon Dieu! est-il possible de méconnaître à ce point l'esprit de l'Évangile? Passer de longues heures au pied des autels, en présence de Celui qui nous a affirmé qu'il n'éteindrait pas la mèche qui fume encore, qu'il ne briserait pas le roseau à demi rompu . . . et tout sacrifier pour l'amour de parler, de montrer un peu d'esprit, en disant beaucoup de méchancetés. Que ceux qui ne sont pas de notre religion, de cette religion toute d'amour, déchirent leurs frères, ternissent les réputations, c'est déjà un grand mal; mais se dire chrétienne, avoir sans cesse à la bouche le nom du Sauveur, et ne lui ressembler en rien, voilà qui me fait véritablement horreur.”

Ma pauvre Agnès était belle d'indignation. Ce cœur si bon, si droit, se révoltait contre ce qui n'est le plus souvent que l'esprit du monde, en tout si opposé à l'esprit de Dieu.

Mais revenons un peu en arrière, c'est-à-dire aux premiers mois de son séjour chez moi.

Voici la copie d'une lettre qu'elle adressait à cette époque à son amie Mme d'Hiberville, qui a bien voulu me la confier.

Paris, le 10 avril.

Merci, chère amie, de la part que vous prenez à ma douleur. J'ai toujours compté sur votre affectueux attachement et j'ai été bien sensible à vos bonnes assurances. Vous savez mieux que personne tout ce que j'ai perdu: vous connaissiez Jeanne depuis son enfance, vous savez quel cœur avait ma pauvre sœur . . . Si un moment elle s'est laissée entraîner par les joies de ce monde qui promettent tant et donnent si peu, elle a

su comprendre aussi qu'il n'y avait là qu'illusion, et qu'en Dieu seul se trouvent le bonheur et la paix. Quand je vous écrivis quelques jours après le fatal événement, vous ai-je dit, chère amie, que notre Jeanne m'avait fait promettre, en me léguant sa fille, de me consacrer entièrement à elle, et que dès lors tous mes projets se trouvent bouleversés? Je ne m'en plains pas, je ne murmure pas contre la volonté de Dieu, qui en ceci m'apparaît clairement; mais il ne m'est pas interdit, n'est-ce pas, ma chère Laure, de ressentir toute l'étendue du sacrifice qui m'est demandé. . . .

Elle devait avoir tant de charmes pour moi, cette vie religieuse après laquelle je soupirais depuis cinq ans. Toutes mes pensées, tous mes désirs allaient vers elle, et voici qu'au moment de toucher à ce but aimé, il faut y renoncer peut-être pour toujours.

Ma première visite, ou plutôt ma seule visite en arrivant à Paris a été pour les Dames du Sacré-Cœur. Mme de Vinder venait justement d'arriver de Bordeaux pour passer quelques jours près de la supérieure générale. Vous savez comme son âme si bonne compatit à toutes nos douleurs. Jeanne avait été son élève, son enfant, et elle mêla ses larmes aux miennes, puis me demanda ce que devenait la pauvre petite orpheline.

“ Mais c'est à vous, m'a-t-elle dit avec sa vivacité toute méridionale et sans attendre ma réponse, c'est à vous de l'élever, ma chère Agnès. Ce devoir vous vient du Ciel, et, devant le devoir, le conseil disparaît.

— Vous êtes au port, et vous me rejetez encore au large.

— Le port mon enfant, c'est le ciel, il n'y en a pas d'autre. Sans doute notre vie est douce et désormais à l'abri de bien des dangers; mais la seule position désirable est celle où la Providence nous veut; ainsi, pas de regrets inutiles. Dans sept ou huit ans, quand vous nous amèneriez Marie, nous recauserons de votre vocation. Je dois aller cette après-midi à Conflans pour y voir l'une de vos amies, Marie de Mericourt, entrée au noviciat il y a trois mois. Venez avec moi, et là, dans cette chapelle où vous aviez cru prendre l'habit et prononcer vos vœux, vous offrirez à Dieu le sacrifice qu'il vous demande, vous lui direz que vous vous résignez à faire sa volonté.”

Je partis pour Conflans avec elle; j'y priai beaucoup, et méditai sur la situation nouvelle que m'imposait la mort de ma sœur.

Sans doute, il peut se faire que dans quelques années je retrouve ma liberté, mais ce n'est qu'une éventualité. Tant de circonstances imprévues peuvent venir à la traverse; et puis, qui m'assure que je vivrai moi-même huit ans encore? Qu'importe! j'ai tout accepté avec résignation, et je suis revenue à Paris beaucoup plus calme.

Louise est excellente pour moi: je me retrouve en famille dans cet

intérieur si chrétien. Ses filles me comblent d'attentions, et je serai bien heureuse d'aider mon amie dans les soins de leur éducation.

Nous devons quitter Paris bientôt, et quelques mots prononcés par Louise m'ont donné à entendre que les travaux entrepris par M. de Mirfleux à la campagne le forceront à y passer l'hiver prochain. Elle craignait que cet arrangement ne me contrariât. Vous comprenez, chère amie, que dans les circonstances actuelles la solitude me convient bien mieux que la nécessité d'entretenir des relations de société, toujours si lourdes pour mon pauvre cœur brisé par la souffrance.

Je fais tout ce que je puis pour ne pas attrister par ma présence la bonne et dévouée famille qui a bien voulu m'admettre au milieu d'elle. Je cache mes pleurs, et Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte pour prendre part aux conversations du monde, pour dire une parole aimable à des étrangers, convives de Louise, que je ne vois qu'en passant. Je suis encore en cela bien imparfaite : la joie que je me vois obligée de subir me fait mal, et cependant mes amis ont été à mon endroit admirables de tact. Pendant quinze jours après mon arrivée, Louise avait fermé sa porte, et s'était interdit toute sortie du soir. Je l'ai suppliée de ne pas prolonger un état de choses qui devait lui imposer une grande gêne.

J'ai reçu ce matin une lettre de mon beau-frère. Il est fort triste il se dirige vers Jérusalem, et me mande que c'est le seul voyage qui puisse aller aux dispositions de son âme.

Je vis toujours avec ma bien-aimée Jeanne : son souvenir ne me quitte pas. Je crois sans cesse l'entendre. . . . Je me lève quelquefois pour aller vers elle . . . Je ne puis me faire à la terrible réalité . . . . Oh ! je vous en prie, amie, priez quelquefois sur cette tombe qui, à mon grand regret est si loin de nous ! . . Vous passez souvent par les Martes, remplacez-moi dans cette triste mission, qui eût été la mienne si je n'avais pas quitté le Bourbonnais et dans laquelle j'eusse trouvé des consolations dont la privation m'est si pénible. Veillez à ce que les ordres qu'Alfred a donnés soient exécutés, que des fleurs fraîches et souvent renouvelées recouvrent cette terre sous laquelle s'accomplit une transformation qui me fait frémir ! . . . Ce visage qui a été si admiré, ces yeux si vifs . . . Oh ! assez, je ne veux plus penser à cette phase si triste, si poignante de ce que nous appelons la mort.

J'aime mieux lever mes regards vers le ciel, c'est là que je dois chercher celle dont l'image ne me quitte pas. Qui sait, mon Dieu ! si elle n'est pas dans ce lieu d'expiation qu'elle redoutait tant ? Aidez-moi par vos prières à lui ouvrir le ciel, dont elle comprend maintenant toutes les beautés.

Au revoir, chère Laure, pardon de cette longue lettre : je me suis

cru encore sous cette allée de marronniers où nous avions l'année dernière de si délicieuses causeries. Hélas ! c'était alors l'arrivée de Jeanne avec son rire si franc, sa parole si joyeuse qui les interrompait.

Au revoir encore une fois, je ne dis plus à bientôt. Quand nous reverrons-nous, amie ? Je ne le sais guère, mais ce que je puis affirmer, c'est que rien ne séparera nos âmes unies dans les regrets comme elles le sont par l'affection.

L'amabilité d'Agnès pour ceux qui l'entouraient était toujours chose admirable. Mais elle laisse entrevoir dans cette lettre combien elle avait à prendre sur elle-même, pour ne point faire disparate dans nos réunions de famille, et il faut, comme moi, l'avoir vue de près pour comprendre les combats qui se livraient en elle.

Un jour entre autres, j'avais fait apprendre à mes filles, pour souhaiter la fête à M. de Mirfleux, un petit dialogue qu'elles récitèrent devant elle, et une simple allusion à la tendresse qui les unissait fit à notre chère Agnès une impression telle que je crus qu'elle allait perdre connaissance. Je compris de suite ses efforts intérieurs pour concentrer une douleur si près d'éclater en sanglots.

Je m'approchai d'elle.

“Agnès, vous êtes souffrante. Il fait trop chaud ici. Allez un instant dans votre chambre.”

Elle me serra la main.

“Ah ! merci,” me répondit-elle.

Et elle sortit.

A la fin de la soirée j'allai la retrouver.

“Mais pourquoi vous faire violence à ce point, ma chère Agnès ? nous comprenons si bien votre douleur, nous y prenons une part si vraie !

—Oh ! non. Troubler ainsi la joie, la sécurité de vos enfants ! Que Dieu les préserve de connaître jamais les déchirements de la séparation ! Pardon, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, je suis bien peu généreuse.”

Nous causâmes longtemps, je la laissai plus calme et toute à ces pensées de la foi qui seules pouvaient la consoler et la soutenir.

Il y a pour les âmes délicates et dévouées que Dieu frappe dans leurs affections, un grand danger à éviter. Elles se nourrissent volontiers de leur propre douleur, tendent à se trop isoler du monde, et à demeurer dans une inaction morale qui amène bientôt un engourdissement du cœur où elles croient trouver une certaine douceur. Elles en arrivent à ne plus penser, à force d'avoir pensé, à ne plus souffrir, à force d'avoir souffert. Elles s'enivrent en quelque sorte de leurs peines et de leurs regrets. Leur vie, que Dieu fait parfois longue encore,

devient inutile et s'écoule lentement sans que le temps apporte aucun changement à un état dans lequel elles se sont établies avec une sorte de stabilité factice. Je connais plus d'une belle intelligence et plus d'un noble cœur qui se sont ainsi endormis dans ce triste sommeil, et je craignais pour Agnès quelque chose de semblable ; aussi tous nos efforts tendirent à fortifier en elle le sentiment des obligations nouvelles que la mort de sa sœur lui créait, et pendant les premiers temps de son séjour chez moi, je la laissais rarement seule. Je partageais avec elle les soins qu'elle donnait à sa nièce.

Je fus, du reste, bientôt rassurée. Si ma jeune amie possédait cette sensibilité et cette tendresse de cœur que nous cherchons toujours dans ceux que nous aimons, elle avait en même temps une foi ferme et sérieuse. Elle pleura jusqu'à son dernier jour cette sœur sur laquelle elle avait concentré toutes ses affections, mais elle ne pleura pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Il y eut dans sa douleur profonde de terribles moments, mais son courage ne l'abandonna jamais ; elle alla au-devant du danger en réglant sa vie, en l'arrangeant de telle manière que ses journées fussent constamment pléines.

“ Voyez-vous, Louise, me disait-elle, il faut que je sois livrée à moi-même le moins possible : la prière, l'étude, le travail manuel doivent se partager toutes mes heures de liberté.”

J'eus le bonheur de la voir ainsi triompher, non de la douleur, mais des suites trop à craindre de l'épreuve par laquelle Dieu voulait la faire passer.

La petite Marie avait une santé frêle et délicate qui nous donna souvent, surtout pendant ses deux premières années, de vives inquiétudes. L'enfant couchait d'abord avec sa nourrice dans une chambre attenante à celle d'Agnès et dont la porte restait toujours ouverte. Quand elle fut sevrée, sa tante fit installer son petit lit à côté du sien, et jamais mère n'entoura sa fille de plus de soins, de plus d'amour. Combien d'heures ne passa-t-elle point penchée sur ce berceau, à épier le moindre indice de souffrance ou d'agitation ! Elle-même la levait et la couchait, et ne la confiait que bien rarement à sa bonne. Que de fois elle m'a dit les larmes aux yeux :

“ Oh ! si ma pauvre Jeanne voyait ainsi sa fille grandir, se développer, qu'elle serait heureuse ! comme elle l'aimerait ! . . .

— Pas plus que vous ne l'aimez, ma chère Agnès.

— Plus, ce serait difficile : je l'aime tant, ma pauvre petite enfant ! ”

Le premier hiver de notre séjour à Blanchemont, Marie eut deux convulsions à quelques semaines de distance. Nous n'avions pas de médecin à la campagne, et pour faire venir le docteur de la petite ville voisine, l'aller et le retour demandaient plusieurs heures. Quelles

inquiétudes poignantes alors, et comme l'amour maternel de mon amie se révélait pendant cette attente mortelle ! . . . Elle suivait les progrès du mal avec un désespoir qui était bien celui d'une mère craignant pour la vie de son enfant. Elle m'avoua dès que sa nièce fut hors de danger, qu'il lui semblait qu'elle renaissait avec elle, et que, pour la première fois depuis la mort de Jeanne, elle se sentait heureuse.

Marie la paya bien de retour, et quand sa tante n'était pas là, tout semblait perdu pour elle ; dès qu'elle la voyait paraître, c'étaient des cris de joie, des embrassements sans fin.

Cette chère enfant ressemblait beaucoup à sa mère, et déjà sa vivacité, sa gaieté annonçaient qu'elle avait hérité non-seulement de sa beauté, mais encore de son esprit et de son caractère. Elle pleurait rarement, mais dès qu'elle avait un chagrin, c'étaient des larmes, des gémissements à fendre le cœur ; et cependant Agnès, quoi qu'il lui en coûtât, ne céda pas à ses caprices.

Un jour, Marie avait une vraie colère parce qu'on lui avait ôté des mains un couteau dont elle s'était emparée. Agnès la prit dans ses bras et vint à moi pâle comme une morte.

“ Voyez dans quel état elle est. N'est-ce pas, Louise, que je me montre trop sévère ? Oh ! dites-le-moi, je serai si heureuse de l'être moins.

— Non, Agnès, vous n'êtes que sage quand vous résistez à cette enfant, naturellement trop volontaire. Plus vous vous y prenez tôt pour corriger ce défaut, mieux et plus facilement vous y réussirez.

— Je le crois, mais j'ai tant de peine quand je la vois pleurer ! ”

Ces larmes, du reste, passaient vite, la joie succédait bientôt à ces gros chagrins.

Notre amie, qui aimait tant les pauvres, voulait que Marie sanctifiât pour ainsi dire son entrée dans la vie par l'exercice de la charité. Elle bégayait à peine, que déjà elle tendait la main pour avoir une pièce de monnaie quand elle rencontrait un mendiant dans ses promenades.

Un soir, elle rentrait portée par sa bonne et suivie d'Agnès ; elle aperçut la première l'un de nos voisins qui arrivait de la chasse dans un costume fort négligé. Elle se tourna vers sa tante et s'écria de sa petite voix enfantine.

“ Tantante, un sou pour le pauvre. ”

Agnès se retourna et se trouva en face de notre coureur de bois, qui eut le bon goût de raconter lui-même ce quiproquo bien innocent pendant le dîner.

Agnès occupait à Blanchemont l'aile gauche du château où se trouvait la chapelle, et Dieu sait les longues heures qu'elle y passait.

La voyant un jour plus souffrante que de coutume :

“ Agnès, lui dis-je, je crains que vous ne vous fatigiez par de trop longues prières.

— Oh ! non, me répondit-elle, je ne suis heureuse qu’aux pieds de Notre-Seigneur. Je vous en supplie, ne me retranchez rien des moments toujours trop courts que je passe près de lui. Si tous ceux qui se disent chrétiens étaient conséquents avec eux-mêmes, est-ce que nos églises seraient désertes comme elles le sont ? Il y a un mystère plus incompréhensible pour moi que le mystère adorable de nos autels : c’est l’indifférence des chrétiens envers Notre-Seigneur présent dans le tabernacle. Il est là aussi réellement que dans les plaines de la Judée, lorsqu’il évangélisait le monde, il y a dix-huit siècles. Alors des hommes qui n’étaient pas encore ses enfants quittaient tout pour le suivre, oubliant pour l’entendre de prendre leur nourriture, et la plupart des chrétiens d’aujourd’hui croient beaucoup faire en venant chaque dimanche passer une demie-heure devant l’autel ! ”

J’aimais à voir Agnès prendre ainsi la défense des intérêts de Dieu : sa figure s’animait, sa voix avait un accent qu’elle semblait réserver pour les grandes occasions ; son regard, un éclat qui était comme un reflet de son vif amour pour le Seigneur.

Nous avions la messe dans la chapelle deux fois par semaine. Avec quels soins et quel amour elle préparait elle-même les ornements, et tout ce qui était nécessaire au saint Sacrifice ! . . .

Elle avait fait venir un harmonium de Paris, et appris quelques cantiques à mes filles.

Fort bonne musicienne, avec une voix remarquablement belle et exercée, elle consentait quelquefois, pour m’être agréable, à nous chanter le soir au salon une romance toujours convenable et choisie ; mais alors il restait dans son expression quelque chose de contraint, on sentait qu’elle ne donnait pas tout ce qu’elle pouvait. Sa manière avait encore du charme, beaucoup de charme pour ceux qui ne l’avaient jamais entendue à la chapelle ; mais quelle différence pour nous ! car c’était avec son âme tout entière qu’elle chantait les louanges du Seigneur.

Mes enfants, quoique bien jeunes encore, m’en faisaient souvent l’observation. Pour elles, d’ailleurs, leur Agnès était ce qu’il y avait de plus parfait au monde. Elles avaient dans leur amie une confiance sans bornes, et Alix me disait un jour avec bonheur :

“ Mère, nous savons maintenant ce que c’est qu’une sainte . . . ”

Trois ans s’étaient écoulés depuis la mort de Jeanne, dont le souvenir était encore vivant et bien douloureux chez sa sœur aînée.

Agnès poursuivait avec ardeur la tâche qu’elle avait acceptée, et

Marie devenait chaque jour plus gentille. Son joyeux babil, ses petites réflexions naïves égayaient tout notre intérieur.

Agnès recevait souvent des nouvelles de son beau-frère, et un matin elle entra chez moi tout émue, tenant une lettre de lui à la main.

— Quel air sinistre, Agnès !

— Alfred s'ennuie d'être si loin de sa fille, et désire venir la voir.

— Il n'y a rien là que de bien naturel, et je serais heureuse de recevoir votre beau-frère ici. Vous aviez donc quelque motif pour redouter son arrivée ? Voyons, parlez-moi franchement.

— Eh bien, oui, je crains qu'il ne vienne pas seulement pour embrasser sa fille, et que son voyage n'ait un autre but. Depuis quelques mois, jamais il ne m'écrit sans terminer ses lettres par une phrase du genre de celle-ci : " Si vous vouliez, Agnès, je pourrais encore être heureux. "

— J'ai toujours répondu de manière à ne lui laisser aucun espoir, mais il veut sans doute essayer si ses paroles auront plus de pouvoir que ses lettres, et j'avoue que cela m'est excessivement pénible.

— Mais, chère amie, pourquoi en vouloir à M. de Louvencourt d'un désir qui me paraît, à moi, bien légitime ?

— Je ne lui en veux pas ; seulement j'en suis désolée, parce que cela me force à le contrarier, et qui sait si, dans un moment de vivacité, il ne m'enlèvera pas Marie ? Et puis, je suis bien peinée d'entrevoir qu'il consentirait à remplacer Jeanne.

— C'est elle qu'il aimerait en vous . . .

— Belle manière de s'en tirer avec un reste d'affection dont on veut se débarrasser ! Vous avez beau dire, ma chère Louise, tout cela est triste.

— Pour quelle époque votre beau-frère annonce-t-il son retour ?

— Sa lettre est datée de Marseille. Il me dit qu'il a hâte d'arriver ; il sera certainement ici à la fin de cette semaine.

— Voyons, Agnès, un peu de courage ; les choses se passeront peut-être beaucoup mieux que vous le pensez. Il faudra préparer Marie à cette visite.

— Oh ! la pauvre enfant en sera enchantée. Il était de mon devoir de lui parler souvent de son père et de lui apprendre à l'aimer. Je suis sûr qu'elle lui fera grande fête. "

M. de Louvencourt arriva en effet quatre jours après sa lettre. L'entrevue du père et de la fille fut des plus touchantes. Marie le reçut avec d'autant plus de démonstrations d'affection, qu'il lui avait apporté force jouets. Il trouva son enfant charmante, parfaitement élevée, et exprima plusieurs fois en notre présence toute la reconnaissance qu'il avait pour sa belle-sœur.

Les premiers jours, tout se passa à merveille et sans le moindre incident de nature à justifier les craintes d'Agnès, qui cependant paraissait triste et préoccupée.

Un soir, M. de Louvrincourt resta le dernier au salon.

— Madame, me dit-il, pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Volontiers, lui répondis-je en lui montrant un fauteuil.

— Vous êtes, continua-t-il, la meilleure amie de ma belle-sœur ; vous avez sur elle une grande influence : je serais bien heureux si vous vouliez vous en servir pour obtenir son acquiescement à un projet que je nourris depuis quelques mois.

— Voudriez-vous déjà, lui dis-je vivement et pour sauver la chose essentielle, avant de commencer le chapitre délicat, voudriez-vous déjà mettre Marie en pension ?

— Dieu m'en garde, Madame ! Elle est admirablement élevée ; ma pauvre Jeanne n'eût pas mieux fait. Sa santé est d'ailleurs trop délicate pour subir sans inconvénient le régime du couvent. Je n'ai d'autre désir à former que celui de voir sa tante la garder bien longtemps encore auprès d'elle. Ne serait-il pas possible cependant, Madame, de partager entre Agnès et moi les soins que réclame l'éducation de cette chère enfant ? Je crois pouvoir me rendre cette justice, que ma pauvre Jeanne a été heureuse pendant les années, hélas ! trop courtes que nous avons passées ensemble. J'avais pris la résolution de ne jamais tenter de remplacer celle dont la mort a laissé un si grand vide dans ma vie ; mais Agnès me permettrait de l'aimer encore. Ensemble, nous pourrions pleurer celle qui n'est plus, rendre heureuse cette enfant qui est son vivant portrait. De grâce, Madame, aidez-moi.

— Avez-vous parlé à Agnès de ce projet ?

— Je ne lui en ai rien dit de direct. Dans mes dernières lettres, il se trouvait quelques phrases qu'elle aurait pu comprendre, qu'elle a peut-être comprises, car je la trouve froide et réservée. Elle évite d'être seule avec moi. Je sais bien qu'elle était décidée à ne pas se marier ; mais il est telle circonstance dans la vie qui peut faire changer nos résolutions les mieux arrêtées. Prévoyez-vous que de sa part l'obstacle soit insurmontable ?

— Je regrette beaucoup, Monsieur, d'être obligée de vous dire que je crois le parti de ma jeune amie irrévocablement pris.

— Rien ne la déciderait ?

— Je ne le pense pas ; cependant si vous voulez que je l'entretienne de vos désirs, je le ferai.

— Oh ! merci, Madame. Vous plaidez ma cause ?

— Elle me paraît bien mauvaise, je vous en prévient d'avance. ”

J'ai promis à M. de Louvrincourt une réponse définitive pour le lendemain.

“ Et si, comme je le pense, c'est un refus que je vous apporte, que ferez-vous ? ”

— Je reprendrai immédiatement le bâton de voyageur ; j'irai passer quelques années en Amérique ; peut-être qu'à mon retour ma belle-sœur aura modifié ses idées.

— Mais puisque vous êtes décidé à vous marier, vous pourrez facilement trouver . . .

— Jamais, dit-il en m'interrompant, jamais je ne donnerai une belle-mère à ma fille. ”

Cette réponse me fit plaisir ; je sentais qu'elle était sincère.

Nous nous séparâmes, et le lendemain matin j'en parlai à Agnès.

“ Je lui sais gré, me répondit-elle, de vous en avoir entretenue plutôt que moi. Donnez-lui ma réponse négative dès aujourd'hui, et de telle sorte qu'il ne conserve pas le moindre espoir.

— Vous êtes inflexible ?

— Pouvez-vous en douter, ma chère Louise ? ne me connaissez-vous pas assez pour savoir que ma résolution est irrévocable ? . . .

Je n'insistai pas, et, après le déjeuner, j'annonçai à M. de Louvrincourt qu'Agnès ne revenait pas sur sa détermination.

“ Je devais bien prévoir ce refus, me dit-il avec un peu d'amertume. J'ai toujours déplu à ma belle-sœur ; elle me trouvait trop léger, trop mondain.

— Monsieur, ce n'est pas vous qu'elle refuse, c'est le mariage. Je lui ai déjà proposé avant la mort de sa sœur des unions qui devaient lui convenir sous tous les rapports, et au premier mot que je lui en ai dit, elle m'a répondu invariablement qu'elle ne se marierait jamais.

— Eh bien ! Madame, je renouvellerai ma demande dans deux ans.

— Je n'ose espérer, Monsieur, que vous soyez alors plus heureux qu'aujourd'hui. ”

Dès le lendemain il nous quitta, et Agnès retrouva le calme dont elle était privée depuis quelques jours. La crainte qu'elle avait eue un instant de perdre sa petite Marie la lui aurait rendue plus chère encore, si cela eût été possible.

Agnès raconta elle-même cet incident de sa vie dans une lettre qu'elle adressa à Mme d'Hiberville.

Blanchemont, le 6 janvier.

J'ai été bien occupée depuis quelques jours, ma chère amie, et souvent même assez tristement préoccupée : c'est ce qui vous explique le silence que j'ai gardé avec vous.

Mon beau-frère m'avait annoncé son retour en France, et est arrivé à Blanchemont presque en même temps que sa lettre.

J'éprouvais comme une vague terreur, je craignais qu'il ne vînt chercher sa fille, ma petite Marie si aimée! Vous savez ce qu'elle est pour moi; et je ne pouvais penser sans frémir à la possibilité d'une séparation. Grâce à Dieu, c'était de ma part une appréhension chimérique. Alfred a trouvé son enfant charmante, s'est montré satisfait de la manière dont son éducation est commencée. Mais il ne peut se résoudre encore à habiter seul les lieux qui ont pour lui un souvenir si douloureux, et il nous a quitté pour entreprendre un nouveau et lointain voyage. Il est parti pour l'Amérique avec un de ses amis que des intérêts graves de fortune appellent dans la région du sud. J'espère que lorsqu'il reviendra, dans deux ou trois ans, Marie aura fait de grands progrès. Elle est déjà fort gentille, et, ce qui vaut mille fois mieux, a un excellent cœur. Je la trouve exempte jusqu'ici de la plupart des défauts qui font toujours peur à voir dans les enfants de son âge; la gourmandise, la coquetterie, le recours à mille petites feintes pour dissimuler une faute, une maladresse: elle est franche, ouverte, ne sait pas mentir; mais la patience n'est pas sa vertu dominante: elle n'aime pas non plus à faire le sacrifice de ses volontés, cependant elle est femme et destinée à obéir plus souvent qu'à commander. J'aurai beaucoup à réformer pour lui conserver cette fermeté de caractère et lui apprendre en même temps à céder raisonnablement à la volonté d'un autre . . .

Le séjour à la campagne est très-salutaire à sa santé, qui se fortifie visiblement. Pour moi qui aime tant la vie des champs, c'est une jouissance de tous les moments. Le pays est superbe, je suis sans cesse en admiration devant une nature aussi riche, et j'essaye de faire une partie dans ce concert de louanges que tous les êtres chantent à la gloire de leur Créateur.

Vous me demandez, ma chère Laure, avec quelque instance, si je me trouve heureuse? . . . C'est une question à laquelle il m'est assez difficile de répondre d'une manière absolue. Qu'est-ce que le bonheur, en effet? Chacun l'entend un peu à sa manière: la vôtre est la mienne, j'en suis convaincue.—Servir Dieu, le prier souvent, pratiquer les bonnes œuvres, se sentir en paix avec sa conscience, se rendre utile ou agréable à ceux qui nous entourent, voilà les conditions dans lesquelles nous devons nous trouver à peu près heureux ici-bas; et sous ce rapport, je n'ai rien à désirer, depuis que j'ai fait à Dieu, et pour lui obéir, le sacrifice d'une vocation qui m'aurait placée dans un état plus parfait; mais le bonheur complet, sans ombre, sans intermittence après lequel nous courons par des chemins si divers, sans jamais l'atteindre, pour lequel nous sommes

faits cependant, puisque Dieu infiniment bon veut que nous y aspirions sans trêve ni repos, ce bonheur n'est pas de la terre, il n'est et ne saurait être qu'une récompense. La vie c'est l'heure de l'épreuve, la mort un retour de l'exil à la patrie . . .

Vous-même, ma chère Laure, qui ne pouvez avoir l'ombre d'un regret pour le passé, adorée d'un mari dont vous faites la gloire et le bonheur, qui avez des enfants charmants dont la santé ne vous a jamais donné d'inquiétude, combien de fois ne vous est-il point arrivé, âme vraiment chrétienne, de rêver à une félicité plus solide ? Combien de fois les soucis de l'avenir ont troublé la joie que vous éprouviez en contemplant votre chère famille ! Vous songiez qu'un jour viendrait où il faudrait se séparer, qu'on ne peut partir tous au même moment pour le grand voyage de l'éternité. Que de larmes, que de déchirements dans cette seule pensée. Non, non, le bonheur complet n'est pas de ce monde . . . Contentons-nous, sans nous plaindre, de celui qu'il nous est permis d'y trouver, et nourrissons-nous d'espérances, qui ne peuvent être vaines puisqu'elles reposent sur la parole même de Dieu.

Quelle mesure, quelle délicatesse jusque dans ses confidences les plus intimes ! Comme elle sait taire ce qu'il faut taire, et bien dire ce qu'elle peut avouer !

Dans une autre de ses lettres à cette amie si digne d'une semblable affection, elle parle de la joie qu'elle éprouve à être entourée des enfants du village quand elle va voir les bonnes sœurs institutrices. Pas un mot qui puisse faire supposer à Mme d'Hiberville qu'elle est la créatrice de cette école charitable.

Tout était à admirer en elle, mais ce qui la rendait si sainte à mes yeux, c'était bien cette simplicité, cette humilité qui lui étaient comme naturelles.

La présence de Dieu, qu'elle ne perdait jamais de vue, lui donnait un calme et une sérénité qu'elle savait communiquer à ceux qui l'approchaient. Elle avait horreur de tout ce qui pouvait la distinguer aux yeux du monde, et il fallait comme nous vivre dans son intimité pour deviner cette perfection qui se cachait avec tant de soins.

J'ai déjà dit qu'elle allait à Dieu avec la droiture et l'abandon de l'enfant qui se jette dans les bras de son père, et qui cause avec lui, qui partage ses peines et ses joies.

L'hiver avait été très-rigoureux cette année 1864, et Agnès s'était enrhumée plusieurs fois. Nous n'y avons vu d'abord qu'un tribu payé à la saison. Mais vers le mois de février, la toux se compliqua d'une petite fièvre et d'un affaiblissement général qui commença à nous

effrayer. Le médecin affirmait que ce n'était qu'une indisposition légère qui passerait; mais la sœur Marguerite, qui avait soigné des malades avant d'être employée à l'éducation, craignait comme moi quelque chose de plus grave. Je ne voulais pas cependant alarmer à tort notre chère amie. Je pris donc un prétexte pour aller à Bordeaux, et convins avec notre excellent docteur Pierre qu'il viendrait quelques jours plus tard, comme pour nous faire enfin la visite qu'il promettait à M. de Mirfleux depuis notre installation à Blanchemont. Quand il fut arrivé, je dis à Agnès qu'elle me ferait grand plaisir si elle voulait profiter de la présence du docteur pour prendre ses conseils.

“ Mais je ne suis pas malade, me répondit-elle en riant : qu'est-ce qu'un rhume ? ”

— Je vous en supplie, Agnès, pour ma seule tranquillité.

— Oh ! si cela peut vous être agréable, je me résigne d'avance aux plus amères potions et aux régimes les plus sévères. ”

Nous continuâmes à plaisanter ainsi pendant quelques instants, et j'allai chercher le docteur.

Il l'ausculta avec attention, et déclara à notre amie qu'elle avait besoin de beaucoup de soins, que sa poitrine était fatiguée, qu'une médication très-suivie devenait nécessaire.

Elle accepta cette décision avec douceur, toujours en souriant, et promit tout ce qu'on voulut. Quand je me trouvai seule avec le docteur.

“ Eh bien ? lui dis-je. ”

— Je trouve votre jeune amie fort malade. Le poumon droit est attaqué, et je ne vous cache pas qu'elle est au commencement d'une maladie de poitrine qui peut avoir les suites les plus funestes.

— Mais si elle partait immédiatement pour le Midi ?

— L'hiver est fini, et je ne vois pas quel serait maintenant l'avantage d'un changement de climat. Il lui faut beaucoup de calme et un repos absolu. Je reviendrai la semaine prochaine. ”

J'étais atterrée. On ne comprend jamais mieux la valeur de ce que l'on possède que lorsqu'on est menacé de le perdre.

Depuis cette époque, la santé de ma pauvre amie allait en s'altérant de plus en plus. Ses forces diminuaient chaque jour, sa toux ne cédait à aucun calmant.

“ Le beau temps fera passer ce vilain rhume ” me disait-elle souvent avec son ineffable sourire.

Mais j'ai su depuis que dès le mois d'avril, elle s'était sentie fort malade et ne se faisait point illusion sur le danger de son état.

Au commencement de mai, elle voulut cependant essayer encore de faire sa retraite annuelle. J'ai trouvé un cahier daté de cette époque et dont j'extraits les quelques pages qui suivent.

“ Mon Dieu, dit-elle en commençant, voici sans doute ma dernière retraite, et je puis dire avec plus de raison que jamais, que mes jours sont comptés et que le moment approche où vous demanderez compte à votre servante de son administration.

“ Je vous aime, Seigneur, et il me semble que l'amour a détruit la crainte. Vous serez mon juge, mais pourrez-vous cesser un instant d'être mon père ? Sans doute il y a eu dans ma vie bien des fautes, bien des imperfections, je n'ai pas souvenir cependant d'avoir voulu jamais vous offenser de propos délibéré. J'ai confiance en votre infinie miséricorde.

Tous ceux qui m'entourent s'attristent en voyant ce corps qui se détruit peu à peu : mais moi, ô mon bon maître, que puis-je faire autre chose que me réjouir en sentant cette maison de boue si près de s'écrouler ? Le mur qui me sépare de vous va tomber ; le voile qui vous cache à votre enfant va se déchirer. Soyez loué, ô Seigneur. Non je ne regrette rien sur la terre. Vous êtes le père des orphelins, vous veillerez sur cette enfant dont les deux mères seront bientôt près de vous. Vous-même dirigerez ses pas encore incertains.

Mon Dieu, donnez-moi votre lumière, faites que pendant cette retraite je me juge moi-même afin de n'être point jugée à votre redoutable tribunal.”

Toutes les réflexions qui suivent sont comme le règlement de ses comptes avec le Seigneur.

Elle termine ainsi :

“ La pauvre voyageuse s'est reposée quelques jours à l'ombre du sanctuaire. Elle a jeté les yeux sur le passé pour le regretter, sur l'avenir pour se préparer au grand passage du temps à l'éternité. La fin de sa course est arrivée. . . . Elle sent en elle une réponse de mort et la nouvelle halte qu'elle fera sera sans doute le repos de la tombe.

“ Ce que vous voulez, je le veux aussi, ô mon Dieu, tout en désirant la fin de mon pèlerinage, j'accepte avec résignation de le voir se prolonger encore, si telle est votre volonté. Mais laissez-moi vous dire comme l'aveugle de l'Évangile :

“ Seigneur, faites que je voie.

“ J'ai vu mon néant, j'ai compris comment j'avais été un serviteur inutile, qu'il me soit donné de vous voir maintenant, ô mon Dieu, d'entrer dans la patrie céleste. Portes éternelles, ouvrez-vous pour moi.

“ Et vous, Marie, ma mère bien-aimée, obtenez à celle qui s'est donnée à vous dès l'enfance, les forces nécessaires pour parcourir sans

défaillance les quelques jours qui la séparent encore de celui de la délivrance. Je le sais, ce dernier pas est difficile à franchir, l'ennemi de tout bien redouble ses efforts, alors que l'âme touche au port, mais vous lui avez écrasé la tête et il ne saurait nuire à ceux que vous couvrez de votre protection.

C'est ainsi qu'aidée par la grâce de Dieu qui est force et douceur Agnès envisageait la mort et s'y préparait.

Elle adressait à cette époque à Mme d'Hiberville une lettre que je crois devoir reproduire ici :

Blanchemont, le 9 mai.

Merci, chère amie, de votre lettre si bonne et si affectueuse. Moi aussi, je serais heureuse de vous embrasser et de passer quelques jours avec vous, mais je suis toujours bien souffrante, mes nuits surtout sont mauvaises. J'ai souvent de la fièvre, et la privation de sommeil m'affaiblit. Je n'ai pas eu de nouveau crachement de sang depuis celui qui a tant inquiété nos amis.

Je suis fort raisonnable et ne commets aucune imprudence. Je me lève quelques heures chaque jour, et avec l'aide d'un bras je vais jusqu'à la terrasse du château. Là je respire, et parfois il me semble que l'air embaumé du printemps m'apporte un peu de vie. Mais je dois l'avouer, ce n'est qu'un bien-être passager, auquel succèdent le malaise et la lassitude qui accompagnent toujours les affections de poitrine.

Je connais parfaitement ma position, chère amie, malgré tous les efforts que fait ma pauvre et chère Louise pour me dissimuler un danger que j'ai compris dès le commencement de ma maladie. Je sais que Dieu est puissant et que d'un mot il peut me guérir, mais je doute qu'il le veuille et ne me sens pas portée à lui demander un miracle en ma faveur. Et puis, chère Laure, la vie est-elle donc un bien si précieux que nous devions tant craindre de le perdre ? . . . Je vois venir la mort sans terreur ; pour nous chrétiens, ce n'est pas un *saut dans l'ombre*, comme l'appelaient les philosophes de l'antiquité : elle est une délivrance, la fin de l'exil, l'entrée de la patrie. . . . J'aime surtout à la considérer comme un doux sommeil suivi d'un délicieux réveil. Tu souffres autant que moi, ma Laure, de ces voiles qui nous cachent notre Dieu ; nous ne le voyons ici-bas que dans ses œuvres. Sans doute, ils sont beaux, les ouvrages sortis de ses mains, mais quelle distance entre l'œuvre et l'auteur ! . . . Oui, nous nous sommes senties réjouies quand il nous a été dit : Vous irez dans la maison de votre Dieu.

Ne me plains donc pas, ma chère Laure, la mort m'est un gain, elle est avec moi depuis mon entrée dans ce monde, pourquoi m'étonnerais-

je de ce qu'elle m'atteint aujourd'hui ? . . . L'autre jour en feuilletant une revue, je trouvai cette fable traduite de l'Espagnol et qui me fit presque sourire.

#### LA DAME ET LE SQUELETTE.

Je te suis partout, je cours à tes côtés, je marche au-dedans de toi-même.

Ma tête de mort te fait peur ? mais sous ta chevelure tu en portes une toute semblable.

Avec mes côtés dépouillés de chair, avec mes deux jambes desséchées, je suis ta parfaite image.

Ce corps qu'on idolâtre n'est qu'un squelette revêtu d'une toile fragile.

Le temps finit par la ronger ; usée, elle tombe et te voilà pareille à moi.

O mort, tu parles bien !

Le squelette commence à se faire voir, les angles deviennent plus saillants et chaque jour augmente le progrès. Je surprends chez Louise des regards désespérés. Mes petites amies Alix et Emma sont tristes aussi. Ces chères enfants me rendent un grand service depuis cinq mois. Je les avais pour élèves, et maintenant les voilà devenues les maîtresses de ma pauvre petite Marie.

Vous voulez qu'à cause de cette chère enfant je regrette la vie ; mais dites-moi, mon amie, vous avez la foi, vous croyez en la Providence : eh bien, Dieu ne saura-t-il plus veiller sur l'orpheline que je lui confie comme ma sœur me l'a confiée ? . . . . Non, Laure, je me sens parfaitement calme et aucune inquiétude ne vient troubler le soir de ma vie.

Le jugement de Dieu lui-même que j'avais beaucoup redouté ne m'inspire plus de terreur. Je veux faire mon salut. Dieu le veut plus et mieux que moi, dès lors que craindre ? Je n'ai, je le sais, aucune vertu, aucune bonne œuvre à lui offrir, mais ne paraîtrai-je pas devant lui comme enveloppée des mérites de mon Sauveur ?

Je compte sur vous chère amie, et sur vos ferventes prières pour me tirer bien vite du purgatoire, car il y a eu tant d'imperfections dans ma pauvre existence que je crains bien d'être retenue longtemps dans ce lieu d'expiation.

Je vous écrirai encore, je l'espère, pour vous dire un dernier adieu ; si cependant les choses allaient plus vite qu'on ne semble le prévoir autour de moi, laissez votre amie vous embrasser bien affectueusement et vous dire : **A bientôt dans un monde meilleur.**

Elle éprouva après sa retraite un mieux sensible dont nous voulions nous réjouir. Mais notre chère malade nous affirmait avec raison, hélas ! que ce n'était là qu'une petite trêve que Dieu lui accordait avant le dernier combat.

Le docteur non plus ne voulait pas que cette amélioration passagère nous donnât trop d'espoir.

Elle profita de ces jours meilleurs pour écrire à Alfred et voulut me faire lire sa lettre.

“Peut-être ouvrirez-vous la réponse,” me dit-elle en insistant.

C'est en effet ce qui arriva.

Elle parlait longuement à son beau-frère de Marie, et lui rappelait que Jeanne avait souvent exprimé l'intention bien formelle de faire élever sa fille dans une communauté religieuse.

“Je serais heureuse, ajoutait-elle, que vous laissiez cette chère enfant entre les mains de Mme de Mirfleux jusqu'au moment où sa santé sera assez forte pour supporter la vie de pension.”

Puis sa pensée se reportait vers Jeanne qu'elle allait revoir, et elle faisait à Alfred des adieux pleins d'affection.

L'été se passa ainsi : notre pauvre Agnès s'affaiblissait visiblement, et vers le milieu de septembre elle ne se levait plus que quelques heures par jour. C'était à grand'peine qu'elle parvenait à se traîner jusqu'à la chapelle, séparée de sa chambre seulement par un corridor.

Le 18, elle eut une crise affreuse dans la nuit, et le docteur défendit qu'elle sortît de son lit. Je sentais bien que la fin approchait. Mes filles conservaient de l'espoir, elles ne pouvaient s'arrêter à la pensée d'une si prompte séparation d'avec celle qu'elles appelaient leur bon ange.

Quand à Agnès, elle avait conscience des progrès de sa maladie : mais la mort pour elle était toujours la divine envoyée. Elle avait hâte de sentir briser les liens qui l'attachaient encore à la terre et de prendre son vol vers le ciel.

Pendant les dernières semaines, elle entendit la messe de son lit, et pouvait suivre le saint sacrifice quand les portes étaient ouvertes. Chaque jour elle faisait la communion, et Dieu sait avec quelle ferveur ! souvent elle priait mes filles de lui faire de pieuses lectures, elle leur avait aussi parlé plusieurs fois du plaisir qu'elle avait à les entendre chanter les louanges du Seigneur ; et tous les soirs, Alix et Emma restaient à la chapelle après la prière pour répéter avec l'orgue quelques-uns de ces cantiques qu'Agnès leur avait appris.

L'harmonie sacrée lui arrivait délicieusement adoucie par un peu d'éloignement, et elle me dit plus d'une fois :

“N'est-ce pas déjà le chant des anges ?

Cependant Dieu voulait que son humble servante fût encore éprouvée par la tentation. Malgré son acquiescement si complet à la volonté divine, la pensée de sa petite nièce l'attristait. Si cette pauvre enfant, que mes filles tenaient éloignée le plus qu'elles pouvaient de la chambre

de sa tante, parvenait à leur échapper, elle arrivait en courant, apportait à Agnès des fleurs qu'elle avait cueillies pour elle et jetait ses petits bras autour de son cou. Mon amie l'embrassait avec amour et s'efforçait de l'amuser un instant ; mais une quinte de toux arrivant, il fallait enlever l'enfant et la reconduire au jardin malgré ses larmes.

Alors Agnès me regardait tristement.

“ Vous veillerez sur elle, n'est-ce pas, ma chère Louise ?

— Je vous le promets, Agnès, elle sera ma troisième fille.

— J'ai tant besoin de cette assurance ! . . Marie, vous le savez, m'attachait seule à la vie. . . Après tout, ajoutait-elle, avec une profonde humilité, qui chez elle ne se démentit jamais, je pouvais bien peu pour elle et vous ferez beaucoup mieux que moi. Et puis je ne la quitte pas complètement : Dieu n'est-il point le milieu des âmes ? Comme je prierai pour cette chère enfant ! Là haut nous serons deux qui la recommanderons au Seigneur. ”

Un matin, huit jours avant sa mort, je la trouvai toute en larmes, elle d'ordinaire si résignée et si douce envers la souffrance.

“ Qu'y a-t-il donc, ma pauvre amie ? vous trouveriez-vous plus mal aujourd'hui ?

— Oh ! non, ma chère Louise, mais j'ai fait un rêve affreux et j'ai peur. . . J'ai vu les anges qui venaient me chercher, ils m'appelaient, je voulais aller à eux ; je me sentais retenue, et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais parvenir à m'élever vers le ciel. J'essayai de crier ; j'étais si glacée d'effroi que la parole expirait sur mes lèvres et je me suis réveillée toute glacée. ”

Je m'efforçai de la calmer, même de la plaisanter sur son cauchemar.

“ Voyez-vous, me dit-elle en pleurant, je n'avais jamais eu peur de la mort ; mais ce matin je tremble en songeant que dans peu de jours je serai jugée. . . J'ai fait si peu de bien, j'ai été si imparfaite ! ”

C'était l'épreuve dernière, par laquelle passent les saints eux-mêmes.

Dès que M. le curé fut arrivé pour nous dire la messe, je le priai de monter chez Agnès. Elle parut enchantée de le voir, me remercia de cette attention et me fit en me serrant la main un signe que je compris.

Elle avait eu cette nuit-là vers deux heures, l'une de ces défaillances qui lui étaient fréquentes alors, et dont on ne pouvait la tirer qu'en lui faisant avaler quelques gouttes d'éther.

M. le curé, en la quittant, vint à moi à la chapelle, et me prévint qu'il allait lui donner la communion en viatique.

“ Quoi ! vous la trouvez donc bien mal ?

— Assez mal sans doute pour recevoir ainsi Notre Seigneur ; mais ne vous effrayez pas, Jésus ramènera le calme dans cette âme si pure qui lutte pour le dernier combat. ”

Le saint prêtre avait dit vrai : dès ce moment, la paix la plus complète fut le partage de notre amie ; aucune crainte, aucun regret ne vint obscurcir ce qu'elle appelait en souriant la veille d'un beau jour.

Agnès parlait du ciel avec une sérénité, et de la Ste. Vierge avec une confiance qu'elle nous faisait partager et qui nous édifiait profondément.

Quelles sublimes et touchantes réflexions elle faisait sur la puissance de celle qui est en même temps la mère de Dieu et notre mère à tous ! . . .

Ses parents de la terre n'étaient jamais oubliés dans ses pieuses aspirations.

Un soir où elle nous voyait tristes et où mes filles s'efforçaient de cacher leurs larmes :

“ Mes amies, nous dit-elle, pourquoi vous affliger ? Où je vais, vous voudriez aller comme moi. Je ne fais que vous précéder de quelques jours. De grâce, ne me plaignez pas, je suis si heureuse en ce moment, je n'ai plus d'appréhensions, et il ne me reste que la joie du départ.

“ Notre famille va se reconstituer dans un monde meilleur. Mon bon père, ma tendre mère, ma Jeanne bien-aimée, et ces petits anges que je n'ai pas connus, mes frères et mes sœurs, c'est à leurs prières que nous devons sans doute tant de grâces. . . . et nous trouver tous réunis en Dieu ! O ciel, quel bonheur ! ”

Oui, elle était heureuse. Les heures s'écoulaient trop lentement à son gré, mais pour nous, hélas ! elles fuyaient avec une rapidité effrayante.

Agnès avait demandé elle-même l'Extrême-Onction, et elle reçut ce sacrement des mourants avec une grande consolation. Nous entourions tous son lit, maîtres et serviteurs. Elle nous pria de lui pardonner les scandales qu'elle avait pu nous donner.

Des scandales ! . . . pauvre sainte amie !

Le vieux Joseph, qui avait pour sa maîtresse un véritable culte, ne pouvait retenir ses sanglots ; sa femme de chambre montrait bien aussi, par l'expression de sa douleur, comment peuvent être aimés les maîtres qui savent considérer ceux qui les servent comme leurs frères devant Dieu.

C'est le jeudi que les derniers sacrements lui avaient été administrés. L'après-midi, elle s'affaiblit sensiblement ; sa voix s'éteignit presque entièrement. Le samedi, M. le curé, qui s'était muni d'une permission de l'évêque pour qu'elle pût recevoir Notre-Seigneur en viatique tous les trois jours, vint lui donner la communion avant la sainte Messe. Sa nuit avait été calme, et mes filles voulaient voir sur son visage si pâle, mais un peu reposé, une promesse de guérison.

Le petit autel sur lequel le saint ciboire devait être déposé avait été

préparé dans sa chambre dès la veille au soir ; le matin, de bonne heure, elles l'ornèrent de fleurs fraîchement cueillies. Le temps était magnifique, comme il l'est parfois dans ces jours si rares de l'automne, qui font penser au printemps.

Agnès étendue sur ce lit de douleur que ses amies avaient recouvert de dentelles, m'apparut, quand j'entrai chez elle, comme l'une de ces jeunes saintes que l'on voit à Rome sous les autels ; elle paraissait être Ste. Agnès elle-même, sa chère patronne.

Je m'approchai d'elle, son recueillement était si grand qu'elle ne me vit pas, et un instant je la contemplai en silence ; enfin, elle leva les yeux et me tendit la main.

“ C'est donc fête aujourd'hui, lui dis-je, en lui montrant l'autel et les fleurs ?

— Oh ! oui, grande fête. . . . . Jésus va venir, s'il pouvait m'emmener ! . . . . ”

Elle parlait plus distinctement que la veille. Vraiment, j'eus comme mes filles une lueur d'espoir.

La petite clochette qui annonçait l'arrivée du prêtre se fit entendre.

“ Dites-leur, ajouta-t-elle avant de quitter ma main, et en regardant mes filles, dites-leur de chanter *Magnificat*. . . après . . . ”

Elle était rayonnante en recevant son Dieu. Tous ceux qui avaient accompagné le Saint-Sacrement suivirent le prêtre quand il quitta la chambre. Je restai seule auprès d'elle. Ses bras étaient pieusement croisés sur sa poitrine ; ses mains jointes soutenaient un crucifix.

Les premiers accents du *Magnificat* arrivèrent jusqu'à nous. Le chant sacré se continuait. . . .

Agnès n'avait fait aucun mouvement ; je ne m'en étonnais pas ; elle gardait souvent pendant la prière une immobilité complète. Mes filles rentrèrent, et je leur fis signe de ne point parler. Elles s'agenouillèrent à côté de moi. Enfin, je me levai, j'appelai mon amie, mais elle ne rouvrit pas ses lèvres qui venaient de recevoir son Dieu, et ses yeux restèrent fermés à la lumière de la terre.

La prière d'Agnès avait été exaucée : Jésus avait emmené son âme, et le *Magnificat* commencé ici-bas s'était terminé dans la patrie céleste. . .

Je compris alors cette admirable parole de l'Évangile : “ Ne pleurez pas, cette jeune fille n'est pas morte. ”

Quelques jours après, et sur les indications que son confesseur m'avait données de sa part, je trouvai dans le tiroir de son secrétaire un paquet cacheté, qui contenait deux enveloppes. L'une portait cette inscription : Ceci est mon testament. L'autre était une lettre adressée à Marie, et que je garde précieusement.

Je transcris ici le testament.

Blanchemont, le 7 mai 1864.

Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort, semble avoir décidé dans sa miséricorde infinie que le temps de mon passage sur la terre touche à sa fin.

Je viens d'essayer de mettre ordre à ma conscience. Je dois aussi régler mes affaires temporelles.

Le Seigneur a mis entre mes mains une fortune dont je fixe ainsi la destination après ma mort.

J'institue Marie de Louvrincourt, ma nièce, ma légataire universelle, à la charge d'acquitter les dispositions suivantes :

Je donne et lègue à l'hospice général de Bordeaux une somme de cent mille francs ; mais comme je veux que ma nièce Marie de Louvrincourt, prenne de bonne heure et garde toute sa vie la salubre habitude de faire l'aumône, je en lui laisse l'usufruit, à la condition que ces revenus seront employés par elle chaque année en bonnes œuvres dont je lui abandonne le choix, tout en exprimant le désir qu'elle distribue cette somme elle-même aux pauvres et sans intermédiaire.

Je lègue à la paroisse de Bardes une somme de dix mille francs pour qu'une messe soit dite à perpétuité pour le repos de mon âme.

Aux pauvres de la même commune, cinq mille francs.

Aux pauvres de la commune de Blanchemont, cinq mille francs.

Aux pauvres de la commune des Martes, cinq mille francs.

Je lègue vingt-cinq mille francs à Alix de Mirfleux, et vingt-cinq mille francs à sa sœur Emma.

Je comptais leur offrir un souvenir de cette valeur le jour de leur mariage, et je prie leur mère bien-aimée, Mme de Mirfleux, de faire à cet égard ce qu'elle jugera le plus convenable pour l'emploi de cette somme.

Je veux qu'il soit fait à Joseph Lavallée, mon bon et fidèle serviteur, une rente viagère de douze cent francs.

A Mariette Jumel, ma femme de chambre, également une rente viagère de mille francs.

J'espère que Mme Louise de Mirfleux, ma si bonne amie, voudra bien accepter tout ce qui m'appartiendra d'objets mobiliers le jour de ma mort.

Je n'en excepte que la parure d'émeraudes qui vient de ma mère et qui doit retourner à ma nièce Marie, et la bague en diamant de mon père, que j'offre comme souvenir à mon tuteur, en le priant d'être mon exécuteur testamentaire.

Mon christ en ivoire que je destine à Laure d'Hiberville.

A M. Alfred de Louvrincourt, mon beau-frère, le portrait en pied de Jeanne, qu'il m'a lui-même donné quelques mois après son mariage.

Je désire qu'une somme de deux mille francs soit employée à l'acquisition d'une chapelle en vermeil (calice et burettes) qui sera offerte aux Dames du Sacré-Cœur du noviciat de Conflans. Ce sera un faible témoignage de reconnaissance envers mes si bonnes et si dévoués maîtresses, en même temps qu'un souvenir de celle dont le plus ardent désir a été de faire partie de leur chère famille religieuse. Dieu sait ce qu'il m'en a coûté pour renoncer à ce souhait de toute ma vie!

Je confie à Louise ma bien chère nièce Marie; j'espère que, comme elle me l'a promis, elle consentira à la garder près d'elle jusqu'au jour où elle pourra entrer au Sacré Cœur, et qu'elle continuera alors encore à veiller sur elle comme elle l'a fait avec tant de dévouement pour ma sœur et pour moi lorsque nous avons eu le malheur de perdre nos parents.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici ma vive reconnaissance pour cette famille si bonne et si dévouée qui a bien voulu m'accepter et me compter au nombre de ses membres.

Je joins à ce testament un pli cacheté que je prie Mme de Mireflex de remettre à Marie de Louvrincourt au moment où elle quittera le couvent pour entrer dans le monde.

Quelques conseils reçus alors de celle qui lui tint lieu de mère pendant trois ans, conseils dictés par l'affection la plus vive, pourront peut être lui être de quelque utilité.

Il ne me reste plus maintenant qu'à remercier Dieu du bonheur que j'éprouve en mourant dans la religion catholique et à le prier de recevoir mon âme en sa sainte miséricorde.

Je n'ai rien à ajouter à ces dernières pages qui complètent le portrait que j'ai essayé de tracer de mon amie.

\*\*\*

Fin.

*Revue d'Economie Chrétienne.*

---

\*.\* Les dons magiques des romans orientaux, que les fées bienfaites dispensaient avec choix et liberté, sont peut-être l'image fantastique des dons plus réels que la Providence a répartis avec égalité sur tous les hommes. Ainsi, notre volonté rappelle cette baguette mystérieuse douée d'une force créatrice; la prudence, le talisman qui prévient ou élude les dangers; l'imagination, ce tapis mystérieux qui rendait présents tous les lieux et anéantissait toute distance; la résignation enfin, le baume universel, puisqu'à elle appartient de calmer et d'adoucir jusqu'aux maux qu'elle ne peut guérir.

---

## REVUE MUSICALE.

---

### LES CLAVECINISTES.

---

M. Amédée Méreaux habite Rouen. C'est cependant un excellent professeur de piano, et un compositeur de mérite ; un musicien savant jusqu'aux dents. Mais comment habite-t-on Rouen, Bordeaux, Lyon, Toulouse, Weimar, Dresde, Vienne, etc., etc. Paris n'est-il pas l'Athènes moderne ? Partout, nous envoyons nos modes, notre cuisine et notre musique. N'y a-t-il pas cinquante *chiffonages* empruntés au génie de nos parisiennes pour un seul qui sera d'origine étrangère. Nous avons cinquante plats baptisés du nom de nos héros célèbres, et que nous offrent nos rivaux ? Demandez-le au baron de Brisse. Nous avons aussi bien des merveilles musicales. L'Allemagne ne produit plus rien : elle est forcée de s'alimenter chez nous. *La Belle Hélène, Bu qui s'avance, la Vie parisienne, la Comtesse de Gérolstein* traversent le Rhin en vainqueurs. A Vienne, maître Offembach a un théâtre qui porte son nom. A Berlin, il est encensé. A Hambourg, il est adoré. Grande conquête toute pacifique de la France : la reine des nations ?

Pour cesser de rire ou de pleurer, je vous annonce une très belle publication de l'éditeur Heugel, due aux soins si intelligents de M. Amédée Méreaux. Rafraîchir le souvenir des clavecinistes et du clavecin, aujourd'hui que le piano a englouti dans ses flancs ce pauvre Jonas de la musique, caduque, si vous voulez, mais illustré par Frescobaldi, les Bach, Couperin, etc. C'est là une grande entreprise ; mais Jonas enfin ressucite, et, grâce à M. Méreaux, les vieux clavecinistes ressuscitent aussi. L'édition est magnifique : beau papier, beaux caractères, belle disposition typographique, beaux encadrements, beaux titres. Il n'y manque qu'une de ces belles reliures de Gruel-Engelmann. Quel art ! Quel goût dans cette austère reliure d'un livre fameux ! Et que le camée de César, placé au centre, produit un effet merveilleux ! Si le beau livre tout pacifique de M. Méreaux obtenait les honneurs d'une pareille reliure, c'est le camée de Sébastien Bach qui devrait s'y profiler en pleine lumière. C'est le maître, le grand maître, le plus grand maître de cette grande époque : cette époque, le piano l'a fermée, mais ne l'a pas fait oublier. Borné dans ses ressources, le clavecin ne pouvait rien demander qu'à l'idée simple. Le piano, développant

l'instrument primitif, eut l'ambition de colorer la pensée par des effets de nature orchestrale. A chacun sa part. Je ne juge pas; mais Mozart et Haydn peuvent-ils véritablement être rangés parmi les clavecinistes? . . . Je le demande à M. Amédée Méreaux.

Dès le début de son remarquable ouvrage, M. Méreaux pose une déclaration de principes :

“ Au commencement du dix-neuvième siècle, l'art musical, en s'épurant à travers toutes les transformations qu'il avait subies depuis le seizième siècle, était arrivé aux lignes arrêtées, aux formes évidemment et absolument belles d'Haydn, de Mozart, et de Beethoven. A l'heure qu'il est, les limites posées par ces trois génies sublimes ne sont pas dépassées. On imite avec plus ou moins de bonheur les modèles qu'ils ont produits. Quand on est assez bien doué de la nature pour s'élever au-dessus du rôle d'imitateur, on est heureux de les suivre et de prendre place le plus près d'eux possible dans les voies qu'ils ont ouvertes et illuminées par leur génie.”

Ces réflexions ne sont pas encourageantes pour qui ne désirerait pas précisément borner sa mission au rôle d'imitateur. Et d'ailleurs sont-elles parfaitement justes? En quoi Weber, dont M. Méreaux ne cite pas le nom, participe-t-il autrement qu'en raison des principes de l'art éternel à l'inspiration d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, ces Phidias, ces Apelles, ces Ictinus, au delà duquel le *classicisme* n'aperçoit rien? Les inventions (pour parler le style des vieux maîtres) de Schubert, ses deux trios, ses sonates ne sont-elles pas parfaitement originales? et quelle originalité, maladive il est vrai, chez Chopin! Quelles heureuses rencontres, clair semées, avouons-le, chez Schumann? N'insistons point trop sur le *classicisme*. Laissons un peu les portes ouvertes. Autrement, comme après Corneille, on a eu Luce de Lancival; après Raphaël David, après Beethoven, nous aurons. . . . Remontons bien vite le cours du temps, plus de deux siècles, pour en revenir à nos clavecinistes. Je n'aurai plus de réserves à faire maintenant.

M. Méreaux s'occupe d'abord de l'histoire du clavecin. Ici, le texte est accompagné d'une gravure très soignée, représentant les clavecins célèbres: en clavicorde, la virginal \* sur l'ébène duquel la reine Marie-Stuart daignait poser ses mains d'ivoire. (Notez que, par délicate attention, les touches étaient noires pour faire mieux ressortir la blancheur de la peau.) Une épinette ayant appartenu à François Ier;

\* L'instrument s'appelait clavicorde. On fit à la reine vierge Elisabeth, qui en jouait, la galanterie de changer son nom. (Voir Burney et Hawkins, qui donnent des détails fort intéressants sur l'instrument et sur le grand compositeur anglais Purcell, qui valait au moins les plus grands maîtres de son temps pour le choix et la grâce des inventions.)

un clavecin de Hans Buckert. Tous ces instruments, de formes ravissantes, sont ornés de marqueteries et de peintures du goût le plus exquis. Ce sont de vrais écrins. Exposition de 1867, cache-toi!

Dans un chapitre suivant, M. Méreaux explique tout ce que l'on appelait alors des agréments ; trilles, gruppetti, flattés, coulés, balancés, pincés, tous expédients dont les clavecinistes se servaient pour masquer la maigreur du son \*. Disons que, sauf la précision, le son n'existait pas encore sur le clavecin à l'époque de Lully. Il fallait d'innombrables artifices pour lui donner un peu de consistance. En cela il ressemblait aux marquis de comédie : canons, fanfreluches, dentelles et perruques au dehors ; et au dedans, manche à balai, et "de cervelle point". Mais que d'admirables œuvres créées par le génie et mises au service d'un si maigre instrument !

M. Méreaux nous donne ensuite d'excellentes biographies, précédées de très belles lithographies des clavecinistes célèbres. Ce remarquable volume servira de guide et d'escorte à l'*appendice* rétrospectif du piano, collection des meilleurs morceaux des clavecinistes, recueillies par M. Méreaux, et que publie l'éditeur Heugel. C'est une bonne ressource pour ceux qui dînent de l'autel et soupent du théâtre. Cette sobre musique jouée le matin fera contre-poids aux impressions profanes de la soirée.

## II

La langue musicale universelle inventée par François Sudre, primitivement inventeur de la téléphonie, a été approuvée par :

1o Toutes les classes de l'institut de France, en 1827, 1833, 1839, 1856 :

2e Par plusieurs commissions d'officiers généraux nommés par les ministres de la guerre et de la marine en 1829, 1843, 1853, et 1864 ;

3e Par les Académies : de Metz, 1844 ;

— — de Rouen, 1845 ;

— — de Bordeaux, 1860.

Il y a bien longtemps aussi que, sans être membre d'aucune académie,

\* Le clavecin réglait toute la musique sous le règne de Lully, qui, dans son domaine, fut roi comme Louis XIV. On n'imagine pas l'abus qu'on faisait de ces ornements autour du chant. Le chant des demoiselles Le Rochois et Desmartins présente les arabesques les plus bouffonnes, si on les exécutait d'après le système de notation que nous divulguent les partitions. J'ai scrupuleusement essayé d'écrire le bel air : *O Mathilde, idole de mon âme*, avec tous les ornements qui devaient être en usage à l'époque de Lully, je pense que rien ne serait plus grotesque que ce morceau chanté de cette façon. Du reste, ce mauvais usage se continua jusques et après Rameaux.

ni ministre, ni officier général, je connaissais les travaux importants de M. Sudre. La téléphonie, c'est l'art de s'exprimer et de correspondre par des sons. Un tableau qui, de mon temps, se voyait au Conservatoire, expliquait déjà une grande partie de ce langage, par le moyen du son. Ce tableau déjà expliqué, bien qu'il fût borné aux indications nécessaires, s'adressait au clairon à la voix éclatante qui avait pour mission de les transmettre à l'armée. Le procédé était ingénieux ; tout le monde l'approuva ; il n'est pas besoin d'une profusion de signatures pour le constater. Aujourd'hui le livre s'est augmenté d'un nombre considérable de nouvelles formules ; peut-être même en est-il un peu surchargé. La langue téléphonique devrait se borner à ce qu'il suffit de conversation entre le Français et l'Iroquois ; en ce que peuvent échanger de paroles le peuple civilisé et le peuple primitif. Sur ce terrain la téléphonie peut mettre toutes les tribus de la terre en communion intellectuelle. *Sol mi sol ré* MUSIQUE : (défions-nous des orphéons) : *ré do ré si* CUISINE : (gardez-vous des diners de l'Exposition) ; *ut mi sol* : c'est le *Grand Etre*, celui qu'adorent les peuples éclairés et devant lequel, sous la forme d'un fétiche, se prosternent les peuples de la Nouvelle-Calédonie.

Au fait, et très sérieusement, la téléphonie, qui a encore beaucoup de progrès à réaliser, a une véritable utilité. Si sur l'aile du son elle fait courir la pensée bien moins rapidement que la télégraphie, lorsqu'elle lui emprunte ses ressources, son système graphique et ses fils électriques, elle court bien plus rapidement qu'elle. Des expériences sérieuses ont levé toute espèce de doute à cet égard. On ne peut que remercier Mme veuve Sudre de se dévouer à répandre l'œuvre si étudiée de son mari qui n'aura pu en avoir le succès.

### III

J'emprunte à lord Byron. . . .

"I stood in Venice, a palace and a prison on each hand."

J'étais à Saint-Cloud ; j'y suis encore. Un palais est une caserne à chaque main. Je songeais ;

Car que faire à Saint-Cloud, à moins que l'on ne songe !

Je songeais ! A quoi ? . . . . A rien : à notre établissement modèle, à notre Conservatoire . . . . . Enfin, je songeais ; et voici qu'au milieu de mes songes un vieux recueil de notes me tomba sous la main. Il s'agit de Conservatoires. J'y rencontre ces réflexions qui datent de bien loin.

"A Rome, les élèves étaient obligés d'employer chaque jour une heure à chanter des pièces difficiles pour acquérir de l'expérience ; une

heure à l'exercice du trille ; une heure à celui des passages ; une heure à l'étude des lettres ; une heure aux exercices et à la démonstration des principes du chant en présence du maître et vis-à-vis une glace, afin de s'accoutumer à ne faire aucun mouvement inconvenant, soit du corps, soit du front, soit des sourcils, soit de la bouche. Tout cela remplissait la matinée. Après midi, on dédiait une demi-heure à l'explication de la théorie ; une autre à l'étude du contre-point, qu'on démontrait sur le papier, et une autre à celle des lettres. Le reste du jour était consacré aux exercices du clavecin, à la composition de quelques psaume, motet ou chanson, ou autre pièce de chant, selon le génie propre à chacun des élèves. Voilà quels étaient les exercices ordinaires de la journée pendant laquelle on ne sortait pas de l'école. Quand aux exercices qui avaient lieu hors de cette même école, ils consistaient le plus ordinairement à se rendre derrière la porte Angélique, vers le mont Mario, où l'on faisait parler un écho pour entendre ses réponses et se faire ainsi juger de soi-même ; ou bien à aller chanter dans des églises de Rome et y observer les méthodes pratiquées par tant d'illustres chanteurs qui florissaient sous le pontificat d'Urbain VIII. Les élèves s'exerçaient ensuite à émettre ces méthodes, et en rendaient compte au maître lorsqu'il étaient de retour à la maison. Celui-ci de son côté, pour les leur inculquer profondément dans l'esprit, y joignait ses explications et ses exemples."

Toutes ces observations de Valeriani sont parfaites. La journée était sagement employée ; les heures heureusement distribuées. Dans nos conservatoires, où du reste nos élèves ne sont pas pensionnaires, les études se bornent le plus souvent à un instrument spécial. Le temps s'y perd à merveille, et les élèves sont souvent plus habiles à jouer au cerceau dans les récréations qu'à approfondir les bases de l'art. L'enseignement oral manque complètement : un chanteur ne saura point le nom de Beethoven ; un pianiste celui de Palestrina. Il n'y avait que cet écho de la porte Angélique qui me chiffonnait : écouter la réponse de l'écho et se corriger sur elle ! Eh bien, le vieux maître avait raison, comme presque toujours les anciens ont raison de nous. Le hasard me mit sur la piste d'un semblable phénomène. Partant de ma résidence de Saint-Cloud (je veux préciser mon itinéraire pour que chacun puisse vérifier mes expériences), je monte l'escalier du chemin de fer dont les marches, usées jusqu'à la corde, sont un terrible danger pour le voyageur inattentif. Après bien du travail, enfin j'arrive "au haut". Me voilà à Montretout ; je salue mon ami Gounard au passage, je suis la route départementale No 47 ; à peu de distance, à gauche, la route fait un coude et se dirige vers Ville-d'Avray, ma résidence d'automne. Bientôt, jeté au milieu de la route, un premier point se présente ; c'est

la l'indiscret asile de la nymphe babillarde : placez-vous en avant du pont à six pas de distance ; déjà vous entendez la voûte vous rejeter un écho affaibli de votre voix : avancez sous la voûte, la note se précise, fausse, juste, sèche, grasse, saccadée, enrouée, déployée, nasillarde : la nymphe nous répète l'intonation telle que vous l'avez émise. Triste, triste, pour la voix de Mme. . . . ., de l'Opéra ; triste, pour la voix de Mme. . . . ., de l'Opéra-Comique ; triste, pour la voix de Mme. . . . ., du Théâtre-Lyrique ; mais point triste assurément pour la voix de Mlle Patti ou de Mlle Nilsson. Plaisanterie à part, l'écho de Saint-Cloud est très curieux. Ne serait-ce que pour mieux raviver la mémoire de ce vieux Valeriani, j'ai tenu à rapporter un fait si important dans l'histoire de l'art musical.

## IV

M. Henri Wieniawski est premier violon solo de l'empereur de Russie, qui, en fait de grands violonistes, n'a rien à envier à aucune tête couronnée. La Russie est à la mode ; czars, rois et empereurs s'embrassent cordialement. M. Wieniawski, lui aussi, a voulu recevoir l'accolade de ses confrères les éminents violonistes de Paris. Tous assistaient au beau concert qu'il a donné presque à l'improviste dans la salle du Théâtre-Italien. Donnerai-je une idée du talent de M. Wieniawski, mélange de style hautement classique et de liberté aventureuse ? Peut-être ne suis-je pas tout à fait inapte à apprécier le talent des violonistes. Je ne dirai pas comme V. Hugo :

.....En étant moi-même un.

mais pour avoir suivi de près et durant toute ma vie les destinées du noble instrument. Et d'abord, M. Wieniawski a cette souplesse, cette fermeté de main et d'archet qui vole au-dessus de la difficulté plutôt qu'elle ne la gravit. Tel était Liszt enfant, jeune homme, homme illustre. Donc, de la difficulté n'en parlons pas. Tel violoniste habitué sur quatre ficelles à jouer avec un archet à un crin les charmantes et trop naïves sonatines de Mozart, trouvera le jeu de M. Wieniawski saccadé, fougueux, plein d'excentricités, de caprices, de *casse-cous*. Mais ce sont des renards devant une treille. Lorsque la difficulté est ainsi facilement surmontée, elle intéresse par l'aisance même avec laquelle on la surmonte. C'est un régal délicat pour les artistes et les vrais connaisseurs. De plus, la difficulté vaincue, lorsqu'elle sert à agrandir le domaine du violon, à venir en aide au génie du compositeur qui crée pour ainsi dire dans l'empire restreint du quatuor ; la difficulté mise au service de l'IDÉE remplit le plus noble, le plus utile rôle. Où en serait.

le quatuor en *ut* dièse sans Vieuxtemps, Léonard, Joachim ? Mais bien souvent l'on médit de la difficulté pour se réserver le beau privilège des traditions classiques. — Alors allez entendre Wieniawski dans l'exécution d'une œuvre de Beethoven. Ses grandes qualités, que je connaissais de longtemps d'ailleurs, j'ai pu les apprécier encore de plus près, et cela à l'improviste et tout récemment. Grandeur et sobriété de style, émotion communicative qui va droit au cœur : tel est Liszt, tel est Wieniawski ; hélas, tel était Servrais !

M. Wieniawski est jeune ; il a bu sans trop de répugnance à la coupe un peu dangereuse de l'école allemande moderne. Mais jeunesse a des droits superbes. Ses concertos, ses fantaisies, ses légendes, sont écrits avec éclat du côté du violon (oh ! il se fait la part belle !), mais avec délicatesse et intelligente sobriété de la part de l'orchestre. . . . excellentes conditions qui dénotent des études assidûment et sagement poursuivies. Quand vous aurez entendu l'artiste, vous me direz si je suis un mauvais peintre de portraits.

En résumé, magnifique soirée, magnifique succès ! Tous les héros de l'archet : Vieuxtemps, Léonard, de Bériot, Dancla, Franchomme, étaient au premier rang. Rappels enthousiastes après la légende et la charmante fantaisie sur des motifs de *Faust*. Un grand pianiste, M. Jael, a joué le concerto en *mi bémol* de Beethoven. Mme Czillag a supérieurement chanté. On voit que Wieniawski était bien secondé.

L. KREUTZER.

---

## LE R. P. LACORDAIRE.

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE.

(Voir pages 339 et 423.)

### II

Nous avons dit qu'indépendamment des œuvres positives que le Père Lacordaire dut fonder ou accomplir, il fut pour ainsi dire chargé par Dieu de donner à notre siècle l'exemple des vertus qui lui manquaient le plus ; et qu'à l'enseignement élevé de sa parole il dut joindre l'enseignement plus élevé encore de ses actes.

Partant de là, nous avons vu comment la foi fut l'axe unique sur lequel tourna constamment cette existence ; et comment à nos défaillances, à nos regards inquiets, à nos doutes, le P. Lacordaire répondit par les plus radicales affirmations, par ce que j'oserai nommer *l'audace* de sa

confiance en Dieu, par l'exemple d'une paix sans égale fondée sur une certitude absolue. Nous avons vu qu'il a toujours sanctionné par des faits les arguments de sa polémique, et que jamais il n'a dit au sceptique : *Croyez !* sans ajouter pratiquement, et bien plus haut encore : *Je crois !*

Nous verrons de même—dans cette vie racontée par un témoin oculaire en présence d'autres témoins oculaires, qui sont là bien nombreux pour attester la parfaite exactitude du biographe—nous verrons, dis-je que, fidèle en tout à toute sa mission, Lacordaire n'a jamais prêché le dépouillement, l'austérité, l'humilité, la soumission, avant d'avoir écrit dans sa propre vie cet enseignement ; et que, dans la pratique de ces vertus presque oubliées parmi nous, il s'est aussi élevé jusqu'à l'héroïsme.

“ Dieu seul, écrit le R. P. Chocarne, Dieu seul sait jusqu'à quel excès il a poussé, pendant toute sa vie, l'héroïque imitation de la passion du Sauveur !

“ Nous nous sommes longtemps demandé, ajoute-il, comment nous dirions ce que nous en savons. Fallait-il laisser entrevoir la vérité plutôt que de la raconter en détail ? fallait-il voiler le récit sous le nuage transparent des termes et des figures, de peur de heurter les esprits délicats et les âmes timorées ? Ou bien fallait-il dire simplement, carrément et franchement la vérité à tous risques et périls. Ce dernier procédé nous a paru préférable, plus digne de l'homme dont nous racontons les vertus et des saintes choses dont il a rempli sa vie. Ce qu'il a eu le courage de faire, pourquoi n'aurions nous pas le courage de le dire, et le public celui de l'entendre ? . . . ”

Certes, après avoir lu les révélations devant lesquelles il a failli reculer, on s'explique les hésitations de l'historien. Il faut même beaucoup de foi pour comprendre l'espèce de sainte témérité qu'il a mise à placer sous nos yeux des actes que la sagesse humaine se refuse à croire, que la délicatesse mondaine défend de publier, que la plus simple prudence semblait ordonner de taire, dont la faiblesse ne saurait entendre le récit et dont le chrétien même s'effraye. Mais la croix était aussi, du temps de saint Paul, *folie* aux uns, *scandale* aux autres, et cependant il ne l'élevait pas pour cela d'une main moins ferme aux yeux des Juifs et des gentils.

“ Il eut donc pour la croix,—reprend le R. P. Chocarne,—un amour exclusif, passionné ; non pas un amour platonique, mais une ardeur qui le sollicitait à imiter le modèle exposé sur le calvaire. Toute sa mystique se réduisait à ce principe bien simple : souffrir. Souffrir par justice, pour expier ; souffrir par amour, pour prouver. Tous ses procédés étaient là, procédés d'action, beaucoup plus que de paroles. ”

Il est possible que quelques êtres abaissés essayent de parler avec mépris ou dérision des actes en face desquels ils tremblent certainement en lisant cette vie; il se peut qu'ils s'efforcent d'en rire et que, par l'emploi des épithètes vulgaires que fournit un dictionnaire réaliste, ils s'imaginent diminuer l'effet, la portée, le retentissement, et peut-être la valeur intrinsèque de ces actes; mais tant qu'il restera quelque chose de noble et d'élevé dans l'âme humaine, ils se tromperont; tant que l'homme ne sera pas exclusivement chair, il sentira ce qu'il y a de puissance et de grandeur dans la domination souveraine de l'esprit et dans le châtiement courageux des sens.

Ce religieux qui place sa tête sous les pieds de ses frères et de ses fils après y avoir collé ses lèvres, et qui goûte dans cette posture humiliée une véritable béatitude; ce religieux qui, mis au poteau comme un criminel, livre ses épaules nues au châtiement humiliant et cruel des verges, et qui, meurtri, brisé, homme de douleur, comme son maître, veut encore, comme lui, être soumis à ce qui semble à l'homme l'humiliation dernière: *spuerunt in faciem!*. . . cet homme qui se fait littéralement attacher à la croix pour s'unir plus étroitement à Jésus-Christ, est le religieux et l'homme qui, noble et fier, domine d'incomparables auditoires, parle avec une autorité sans égale, et, le front haut, le geste majestueux, la dignité dans le port, dans la voix, dans l'attitude, le feu dans le regard, voit à ses pieds la science, la gloire, la puissance, la politique, et leur donne à toutes des leçons sans hésitation, sans timidité, sans faiblesse. C'est l'orateur des grands et du peuple, de la foule et des princes de la pensée, dont la parole est si hardie, si redoutée, si magnifique et si aimée.

Il passionne, il soulève, il exalte les masses par son éloquence; il subjugue, entraîne et éclaire les intelligences; il parle à la raison, et la raison l'entend; il frappe sur le préjugé, et le préjugé disparaît; il s'adresse aux passions, et les passions sont réduites au silence; mais c'est entre deux flagellations, entre deux prostrations, entre deux scènes d'humiliation et de souffrance volontaire.

Nous savons cela depuis sa mort. . . . son caractère et sa parole en sont-ils abaissés à nos yeux? Nous serait-il même jamais possible de juger ainsi l'héroïsme dans la foi et la générosité dans l'amour?

Si les générations, aujourd'hui vieilles, qui se pressaient jeunes, enthousiastes et captivées auprès de sa chaire, avaient su par quelles immolations l'orateur se préparait au succès et deviné quelle serait la terrible et volontaire rançon de sa gloire; si elles avaient pu supposer quelque chose de ces mystères de la cellule; comme cet homme, pour elle déjà si grand, eût encore grandi à leurs yeux, et quel glaive de feu leur eût semblé cette parole arrosée par le sang de l'apôtre!

Et s'il y a loin, dans la chair, de l'homme intérieur à l'homme extérieur, du religieux tel qu'il est devant Dieu à l'orateur, instrument de Dieu, tel qu'il se montre aux hommes; qu'il y a loin aussi du jeune rationaliste dont nous avons vu—à Dijon et à Paris—la fière jeunesse, amoureuse de gloire, tourmentée de convoitise et d'ambition: qu'il y a loin, disons-nous, de ce point de départ à l'arrivée! Qu'il y a loin du rationaliste sceptique d'autrefois à ce croyant dont le repentir, l'amour et la soif d'une perfection idéale vont jusqu'à boire sans hypocrisie, avec avidité et délices, des calices d'injures et d'ignominie qu'il a mendiées lui-même!

Nous n'oserions pas ici suivre le R. P. Chocarne dans tous les détails; mais il y a deux traits caractéristiques que nous voulons rapporter, au risque de les redire à ceux qui les connaissent déjà.

C'était pendant une magnifique station où la ville de Lyon tout entière était électrisée par la parole du P. Lacordaire, où l'on achetait par huit heures d'attente le bonheur de l'entendre, où l'on avait peine à contenir les acclamations des auditeurs, même dans le lieu saint. Jamais, il faut le dire, les plus grands orateurs du XVII<sup>e</sup> siècle ne réunient de tels auditoires.

Un soir, après un de ces discours qui provoquaient l'enthousiasme le plus complet, le P. Lacordaire ne paraît pas à l'heure du repas. Il était cependant si ponctuel qu'il châtiât en lui, comme une faute grave, toute inexactitude, et l'on devait s'étonner de ce retard. Craignant qu'il ne soit malade, un ecclésiastique monte dans sa chambre, frappe sans être entendu, entr'ouvre la porte et aperçoit le grand orateur prosterné et sanglotant—à la lettre—aux pieds de son crucifix. "Mon père! . . . qu'avez-vous? . . ." dit-il en se jetant dans ses bras. Confus et ému, ne pouvant encore ni retenir ni cacher ses larmes, le P. Lacordaire lui répond: "J'ai peur! . . ." il ne mentait jamais, pas même pour dérober aux hommes ce qu'il eût voulu à tout prix—moins le péché—leur laisser ignorer. "Peur! reprend son interlocuteur, peur, mon Père! Et de quoi donc?—J'ai peur de ce succès! . . ." Telle était la candeur, la vérité, la plénitude de cette vertu.

Le P. Lacordaire avait alors quarante-trois ans, il était roi dans la chaire de Notre-Dame, il aurait eu mille fois le droit de se dire et de se croire blasé sur les grands auditoires aussi bien que sur le délire de leur admiration.

Mais cette jeunesse d'impressions ne doit pas plus nous étonner que la touchante simplicité de cet aveu: les saints conservent à tout âge, en ce qui touche le service de Dieu, la sensibilité des premiers jours. Leur défiance d'eux-mêmes se proportionne, d'ailleurs à leur confiance en Dieu,

et s'ils espèrent tout de lui, ils redoutent tout de leur propre faiblesse.

Ici l'homme qui, dans sa maturité, répandait aux pieds de son Christ les larmes abondantes de l'enfance, l'homme à qui la peur de la vaine gloire faisait tout oublier et qui tremblait devant le succès malgré la longue habitude de la possession de lui-même et des triomphes oratoires, était pourtant celui qui recourait—avant et après le succès—aux anéantissements les plus complets et les plus courageux. C'était l'homme qui répondait à toute suggestion de l'orgueil en prenant la posture de pénitent et de pécheur, et en se soumettant aux châtimens réservés au crime. Cela même cependant ne le rassurait pas : il pleurait ! . . . O Dieu ! quelles joies doivent aujourd'hui payer dans votre sein ces étonnantes larmes !

Dans une autre circonstance, le P. Lacordaire s'aperçoit qu'il éprouve quelques mouvements d'impatience ou de contrariété, lorsqu'à toute heure on ouvre sa porte et on interrompt son travail. Il est alors, il est vrai PROVINCIAL, réformateur et fondateur d'ordre ; il est orateur et écrivain, il s'est *crucifié à sa plume* suivant le mot magnifique qu'il écrivait à Ozanam ; des affaires difficiles et nombreuses le réclament, une énorme correspondance pèse sur lui aussi bien qu'une responsabilité plus énorme encore ; ses observances monastiques ne sont pourtant point sacrifiées à ses travaux ; il est le premier à la prière, à la pénitence et aux plus humbles labeurs : il semble donc qu'il lui serait permis d'être avare de son temps au point de le disputer vivement aux indiscrets et aux importuns.

Mais il n'en juge pas ainsi, et va trouver son confesseur, non-seulement pour lui avouer cette faute, mais encore pour le supplier de l'aider à se corriger. Le confesseur y consent. Il promet d'entrer sans frapper dans la cellule laborieuse de son supérieur devenu son pénitent, et, s'il surprend chez lui le plus léger signe d'impatience, de le punir par une de ces flagellations que l'Église imposait autrefois aux grands coupables.

Nous n'avons pas, dans le monde, l'idée de cette assistance mutuelle et effective que le cloître permet ; nous n'imaginons pas ce que c'est que cette vie où tout concourt à la correction et au perfectionnement de l'homme. A peine croyons-nous qu'il y ait des existences où tout est ainsi subordonné à une seule chose : l'épuration, l'élévation de l'âme.

Quoi qu'il en soit, le confesseur du P. Lacordaire, fidèle à sa promesse, le soumet à l'épreuve convenue. Il entre inopinément : le P. Lacordaire le regarde, et, presque aussitôt, vient, l'humiliation sur le front et dans l'âme, s'agenouiller devant lui en découvrant ses épaules. —“ Mais, mon Père, dit sérieusement le confesseur, je n'ai rien vu.— Oh ! vous n'avez rien vu, reprend l'humble religieux ; mais moi, je l'ai senti ! . . . ” Et il fallut, une fois de plus, lui infliger ce supplice du

fouet et des verges par lequel il aimait à s'unir à Jésus flagellé.

Ces scènes jettent un jour complet sur le fond même de cette âme, et sont la révélation de sa vie intérieure. Elles amènent à comprendre le douloureux et doux reproche que le P. Lacordaire adressait un jour à ceux qu'il obligeait à l'assister dans l'œuvre de l'immolation de la chair : "Vons me ménagez ! . . . leur disait-il. Mais lorsque Jésus-Christ se tordait sous les coups des bourreaux, ils frappaient plus fort ! . . ." *Je vis*, disait S. Paul, *mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Il y a des siècles entre nous et les vieilles légendes des saints ; mais entre cette légende moderne et nous, il n'y a rien. Le P. Lacordaire est nous, autant qu'il est possible de l'être sans cesser d'être un parfait chrétien ; son temps, son éducation, son milieu social, ses passions premières, ses goûts, ses tendances, sont nôtres ; voilà pourquoi nous sommes éblouis et tremblants au pied de la montagne où cette existence se transfigure à nos yeux.

Or cette montagne n'est pas seulement la cellule. L'humilité, la soumission, la mortification chrétienne, sont partout dans cette vie, bien que le monde n'en ait pas toujours compris les exemples.

A Saint-Sulpice, lorsque Henri Lacordaire débute à peine dans la carrière chrétienne, il est déjà méconnu, et déjà soumis et humble.

La jeunesse qu'il immolait aux pieds des autels avait eu de vastes ambitions, la gloire caressait déjà son génie et la fortune avait pour lui des promesses ; il avait donc donné à sa vocation des arrhes que tous ses frères en séminaire ne pouvaient pas offrir, et peut-être que, parmi eux, nul n'avait fait à Dieu d'aussi grands sacrifices que lui. Cependant, étonnés, déroutés, effrayés par tout ce qu'il y avait d'original et de spontané dans cette forte nature, qui—suivant l'expression du P. Chocarne—*rentrait si difficilement dans le moule commun*, ses supérieurs doutent de sa vocation, et les ordinations se succèdent pendant deux ans à Saint-Sulpice, sans qu'Henri Lacordaire soit appelé à y prendre part. Murmurerait-il ? Non, il attendra, et l'on ne verra chez lui ni découragement ni révolte.

Mais lorsque ses supérieurs, mieux éclairés, après avoir acquiescé à son ordination, veulent lui faire accepter un poste qui mène sûrement à l'épiscopat et probablement au cardinalat, l'abbé Lacordaire répond avec une calme et modeste fermeté : "Lorsque je me suis décidé à entrer dans le sacerdoce, je n'ai eu en vue qu'une chose : servir l'Eglise par la parole, c'est là ma carrière. Si j'avais désiré les honneurs, je serais resté dans le monde. Ainsi veuillez ne plus penser à moi ; je serai simple prêtre, et probablement un jour je serai religieux." Les plus sérieuses et les plus affectueuses instances ne l'ébranlèrent pas : autant

il veut se donner à l'Eglise, autant il désire n'en rien recevoir dans l'ordre temporel. "Je fais des rêves de pauvreté comme autrefois des rêves de fortune," écrivait-il à un ami en entrant à Saint-Sulpice.

Nous avons parlé de l'épisode de l'*Avenir* à propos de la foi du P. Lacordaire; il est impossible de n'y pas revenir, si l'on veut indiquer ce que fut son obéissance envers l'Eglise et le Saint-Siège. "Fils d'un siècle qui ne sait guère obéir, et dont l'indépendance avait été la seule souche et le guide \*," le jeune prêtre, qui ne fit jamais mystère de son culte pour la liberté et qui venait de faire entendre à la cour des pairs une parole si hardie, si indépendante et si fière, va s'agenouiller au tombeau des apôtres, où il fait cette humble prière: "Seigneur, je commence à sentir ma faiblesse; ma vue se couvre, l'erreur et la vérité m'échappent également: ayez pitié de votre serviteur qui vient à vous avec un cœur sincère, écoutez la prière du pauvre!" Et quand il se relève, c'est pour chanter un hymne à la gloire de l'autorité qui l'a condamné: "Je suis sorti de Rome libre et victorieux. J'ai appris par ma propre expérience que l'Eglise est la libératrice de l'esprit humain, et comme de la liberté de l'intelligence découlent nécessairement toutes les autres, j'ai aperçu sous leur véritable jour les questions qui divisent le monde aujourd'hui. . . . Ce n'est pas moi qui me suis délivré, c'est Elle. . . Combien j'ai senti avec admiration la supériorité de l'Eglise, cet instinct ineffable qui la pousse, ce discernement divin qui écarte d'elle l'ombre d'une illusion! . . .

"O Rome! c'est ainsi que je t'ai vue! assise au milieu des orages de l'Europe! Il n'y avait en toi aucun doute de toi-même, aucune lassitude. Ton regard, tourné vers les quatre faces du monde, suivait avec une lucidité sublime le développement des affaires humaines dans leurs liaisons avec les affaires divines. . . . La tempête te laisse calme, parce que l'Esprit de Dieu soufflait en toi. . . . Tu m'es apparue ce que tu es véritablement: la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde. Voyageur suppliant, j'ai rapporté de toi, non de l'or, ou des parfums, ou des pierres précieuses; mais un bien plus rare, plus inconnu: la vérité... †

Peu après il écrivait au plus cher de ses amis, frappé comme lui mais non pas encore soumis comme lui: "L'Eglise ne te dit pas: *vois*; ce pouvoir ne lui appartient pas; elle te dit: *crois*. . . . Abaisse ta raison devant celle de Dieu et devant l'Eglise qui est son organe. Hé!

\* Mémoires inédits.

pourquoi l'Église nous a-t-elle été donnée, sinon pour nous ramener à la vérité quand nous prenons l'erreur pour elle? . . . ”

Plus tard, après deux ans de succès, il eut le courage de descendre volontairement de la chaire de Notre-Dame qu'il aimait tant pour le bien qu'elle lui permit d'accomplir, de cette chaire qui le “ fit entrer dans tous les mystères de l'apostolat, ” et lui donna dans le *commerce des âmes* “ la véritable félicité du prêtre, ” de cette chaire enfin qui était devenue pour lui une famille et une patrie. Et il descendit *parce qu'il comprit* —c'est lui qui l'a dit—*qu'il n'était pas assez mûr !. . .* Qui donc comprend de telles choses au milieu du succès? . . . ou seulement les suppose? . . . Jésus-Christ, avec qui l'abbé Lacordaire vivait déjà dans une douce, continuelle et filiale intimité, dut lui dire alors comme à l'un de ses premiers apôtres : *Vous êtes heureux parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont révélé cela.*

“ Il se retira donc—dit le R. P. Chocarne—devant la conscience de sa faiblesse : ce fut là le premier et le principal motif. Alors que cette œuvre de l'enseignement apologétique, le rêve de sa vie, paraissait assise et fondée, que cette jeune génération qu'il a captivée applaudit à sa parole et fait bon marché de ses défauts, si même elle ne l'en aime davantage, lui seul hésite, il s'arrête et demande trois années de recueillement, d'études et de prières. C'est le propre des grandes âmes de se posséder dans une enivrante gloire, de se juger de sang-froid, non au vent de l'opinion, mais à la lumière calme de la raison ; et c'est le propre de la vertu de savoir s'arracher au triomphe pour aller approfondir dans la retraite la science qui fait les grands docteurs et les saints.”

Plus on avance dans la vie de ce prêtre qui s'écriait au milieu des plus mortifiantes déceptions : “ Oh ! que Dieu est bon à ceux qui ne cherchent que lui ! ” plus on y trouve d'exemples de cette parfaite confiance dans la Providence, de cette humilité et de cette soumission que rien ne rebute. “ L'obéissance coûte, ”—disait-il simplement à ceux qui l'interrogeaient à l'heure des sacrifices et des humiliations. “ L'obéissance coûte ; mais j'ai appris de l'expérience qu'elle est tôt ou tard récompensée et que Dieu seul sait ce qui nous convient. . . *La lumière vient à qui se soumet comme à un homme qui ouvre les yeux.* ”

En 1841 il était à Rome, et, depuis trois ans, la plus solennelle et la plus difficile résolution de sa vie était prise, annoncée, accomplie. Il s'était donné à l'ordre de Saint-Dominique, et il avait promis à la France de lui rendre cet ordre. Depuis trois ans ses efforts, ses travaux, ses sacrifices, se rapportaient à ce but devenu la grande œuvre de sa vie.

Des sympathies, des oppositions, des doutes et une extrême curiosité

l'attendaient en France. *Le Mémoire sur le rétablissement des Frères Prêcheurs, la vie de saint Dominique* (belles œuvres aussi pleines de talent que de hardiesse et de loyauté), les annonces réitérées des feuilles religieuses, tout avait donné l'éveil au public et aiguïté son impatience. Le P. Lacordaire s'était d'ailleurs déjà montré en province et à Paris avec son costume de moine; il avait soutenu contre le pouvoir et contre les craintes ou la timidité de ses amis une lutte difficile. Son amour-propre le plus légitime, et même son honneur étaient donc ici formellement engagés; la honte, la raillerie, le mépris même—car il avait des adversaires, et, quoi qu'il fût, des ennemis—devaient le poursuivre, lui et sa tentative insensée, s'il échouait.

Or, il réussissait au delà de ses espérances. Aux six religieux français qui se groupaient autour de lui, dix autres allaient se joindre et *prendre l'habit*. C'étaient des hommes de choix selon le monde et selon Dieu, d'admirables chrétiens, de nobles cœurs et généralement de belles intelligences. Formé par lui, ce troupeau béni n'avait qu'un cœur et qu'une âme: c'était l'essaim apostolique prêt à se répandre sur la France pour y conquérir non-seulement des âmes à Jésus-Christ, mais encore la double liberté de la parole sainte et de la vie religieuse. Le P. Lacordaire croyait déjà rapporter les gerbes glorieuses de sa moisson, et jugeait, dans son bonheur, que c'était peu de s'être courbé longtemps sur le sillon en l'arrosant de ses sueurs et de son sang, lorsque arrive un soir, comme un coup de foudre, un ordre de la secrétairerie d'Etat: ordre qui dispersait la jeune colonie française dans les couvents italiens, et enjoignait au P. Lacordaire de rester seul à Rome.

“Humainement, dit le R. P. Chocarne, l'œuvre était dissoute par la dispersion de ses membres, la séparation d'avec leur chef et la défaveur ostensible dont on la frappait.” Et sans doute nulle douleur ne pouvait être égale à celle-là pour le chef et le fondateur de cette œuvre; mais après avoir tout sacrifié à son entreprise parce qu'il y voyait l'accomplissement de la volonté de Dieu, il n'hésita pas un instant à la sacrifier elle-même à Dieu, par un acte d'obéissance absolue.

“Il répondit, continue son historien, que l'ordre serait exécuté immédiatement. Il réunit les frères, et, après leur avoir déclaré avec le plus grand calme que son devoir à lui était tout tracé par ses obligations religieuses, qu'il obéirait simplement et sans retard, il leur rappela que pour eux, n'ayant encore contracté aucun engagement, ils étaient libres et qu'ils eussent à prendre devant Dieu, leur conscience et l'incertitude de l'avenir telle décision qu'ils jugeraient convenable. Tous furent admirables et répondirent d'un seul cœur qu'ils obéiraient comme lui, et resteraient à jamais fixés à la vocation qu'ils croyaient avoir reçue.”

Et quelques jours après, ferme, résigné, mais triste, le P. Lacordaire, dont le cœur et la bouche étaient également fermés à la plainte, écrivait à Mme Swetchine : “ Je vous écris de Saint-Clément désert. Ce matin, à six heures, ceux de nos frères destinés pour Bosco sont partis ; les autres de la Quercia les avaient précédés de trente-six heures. Je suis seul, après m'être vu entouré d'une charmante et nombreuse famille...”

Victime encore une fois de la calomnie, le P. Lacordaire avait été dénoncé auprès du Saint-Père et représenté comme une sorte de sectaire déguisé ou de rebelle ; mais quelle réponse à de pareilles accusations !

Après l'épreuve, Dieu lui rendit, comme à Job, ses enfants et sa prospérité ; mais il est inutile d'insister sur le dénouement de cet épisode, que le dénouement final indique assez.

Peut-être ne fallut-il pas moins d'humilité et de courage pour se donner publiquement tort, après les généreuses illusions de 1848 et pour se retirer à temps de cette assemblée devenue pour lui, ce sont ses propres expressions, “ un abîme où il allait périr.”

Peut-être en fallut-il davantage encore pour déposer le sceptre de la parole et s'enfermer à Sorèze, dans la dernière de ses œuvres.

Que ceux qui voudraient d'autres détails touchent les vertus spéciales que j'ai voulu mettre en relief dans cette étude—plutôt pour faire lire la vie toute entière que pour la remplacer—que ceux-là, dis-je, recourent à cette vie elle-même, qu'ils en suivent le fil, interrompu ici, pour grouper les actes autour d'une pensée ; qu'ils en étudient la marche, la suite et l'inspiration unique. Je ne redoute pour eux, à ce point de vue mystique et élevé, aucune désillusion. Ils diront, après l'avoir lue, ce que le successeur du P. Lacordaire à Notre-Dame, le R. P. Hyacinthe, a écrit aussi sous l'impression de cette lecture : “ Elle nous prouve admirablement “ que la race des saints n'est pas finie parmi nous.”

### III

C'est la *vie intime et religieuse* du P. Lacordaire que le P. Chocarne nous a donnée : il a donc touché le moins possible aux choses extérieures et surtout aux questions politiques qui s'y sont mêlées ; mais il les a, cependant, à l'occasion bravement et franchement abordées. Cet éloge est une justice.

Au reste, depuis le treizième siècle, la ligne droite est le chemin habituel du dominicain, et ce n'est pas le réformateur dont le R. P. Chocarne vient d'écrire la vie qui eût faussé l'institution, en enseignant à ses fils une autre voie. “ Vous n'habituez point,” écrivait-il à un maître des novices en lui traçant ses devoirs ; “ vous n'habituez point

vos novices à un visage contraint, à des yeux baissés avec affectation ; mais à cette piété naturelle, simple, ouverte, attirante, qui fait le fond de la nature dominicaine.”

La grande devise de l'ordre : *Veritas*, ne signifie donc pas seulement : recherche, étude, enseignement de la vérité ; mais elle veut dire encore : usage, pratique, amour de la vérité en tout. Elle a deux faces pour ainsi dire : sur l'une est écrit : *Doctrina*, et sur l'autre : *Droitura*.

Fidèle en cela aux traditions de famille les plus essentielles, le P. Chocarné a donc abordé *droitement* et franchement toutes les questions, et nous ne voulons pas revenir après lui sur les explications si complètes, si fermes, si satisfaisantes, qu'il a données des parties les moins connues et les plus mal jugées de la vie de son père. Nous ne pouvons ici toucher à ces points délicats, et il faut se taire malgré le désir légitime qu'on éprouverait de répondre à de vulgaires, banales, et quelquefois absurdes accusations.

Nous dirons seulement que le P. Lacordaire ne fut nullement un démocrate, et que cette qualification est surtout une calomnie si, l'appliquant à lui, on fait de ce mot le synonyme de révolutionnaire, homme de désordre, ennemi des hiérarchies sociales et de l'autorité, conspirateur enfin, frondeur des pouvoirs constitués. Non, rien n'est plus évidemment, plus entièrement et plus absolument faux, et c'est le contraire qui est vrai. Il n'y a pas seulement pour l'attester de belles, nombreuses et explicites pages du P. Lacordaire ; mais il y a sa vie tout entière : qu'on la lise avec ses œuvres. Les citations les plus décisives abonderaient ici, et nous regrettons qu'elles touchent à des matières qui sont interdites à ce recueil.

Quant à ses doctrines sociales, elles étaient, nous l'avons dit, dominées par une pensée plus haute que celle des partis. “Messieurs,” s'est-il écrié dans l'Oraison funèbre d'O'Connell, “les intérêts de l'Eglise sont ceux de l'humanité, et les intérêts de l'humanité sont ceux de l'Eglise.” Cette parole résume son système. Et, s'il faut absolument se servir ici de ce mot, son *parti* était avant tout le parti de l'Eglise et de Dieu dans les sociétés humaines.

La nécessité sociale du christianisme, et, pour le développement social du Christianisme, la nécessité de la liberté de l'Eglise, était à ses yeux la première et la plus haute des évidences : “Tout m'échappe, disait-il, si le mouvement actuel du monde a d'autre but que l'affranchissement de l'Eglise par la chute générale des despotismes.” Et dans l'Oraison funèbre de Mgr. de Forbin-Janson : “La vieille société a péri parce que Dieu en avait été chassé, et la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas suffisamment entré.” Ou bien encore dans une lettre intime : “Toutes mes idées politiques se réduisent à

ceci : " En dehors du Christianisme il n'y a point de société possible, si ce n'est une société haletante entre le despotisme d'un seul et le despotisme de tous. Secondairement, le Christianisme ne peut reprendre son empire dans le monde que par une lutte sincère, où il ne soit ni oppresseur ni opprimé. Je vis là dedans, et je suis étranger à tout le reste."

*Il vivait là dedans* : rien n'est plus exact, et c'est ainsi seulement qu'il fit de la politique dans la chaire; comme on l'en a accusé, ou plutôt, on le voit, c'est ainsi qu'il n'en fit pas.

Non, il ne mêla pas la politique à ses prédications; mais il se garda bien d'en exclure la science sociale, à l'heure où les questions sociales (qui sont toujours plus ou moins des questions religieuses et qui touchent par tous les points au domaine de la foi aussi bien qu'aux régions politiques) préoccupaient tous les esprits.

Où en étions-nous lorsque l'abbé Lacordaire monta dans la chaire de Notre-Dame ?

Après les attaques et les luttes du XVIII<sup>e</sup> siècle, après le choc de 89 contre le vieil ordre de choses et les ruines de 93, après les déceptions religieuses de la jeunesse de ce siècle et les oppositions ardentes de la Restauration, où en étions-nous religieusement ?

Des classes éclairées sans religion positive; une aristocratie mutilée, dont les débris n'avaient point abdiqué tout à fait le philosophisme qui les avait enivrés durant le siècle précédent; une bourgeoisie voltairienne, plus que jamais absorbée dans ses intérêts matériels; dans les villes, un peuple également déshabitué de l'enseignement religieux et des pratiques du culte; des générations déshéritées de croyances, des âmes sans foi, des masses vivant dans l'ignorance, dans le préjugé, la prévention, la crainte et la haine du catholicisme: telle était la situation.

Les choses en étaient là; un apôtre qui, franchissant d'un seul bond le portique du temple, le vestibule du sanctuaire, les degrés enfin, les degrés nécessaires qui mènent à la pratique chrétienne, eût essayé du premier coup et le premier jour de courber toutes ces têtes, ou plutôt toutes ces âmes, sous le sceptre remis par Jésus-Christ au sacerdoce catholique, n'eût fait qu'une inutile et fâcheuse tentative. Ouvrir la porte du tribunal sacré à celui qui nie et déteste cette juridiction, ne pas commencer par lui en faire pressentir et connaître le bienfait, pousser dans la salle du banquet des hommes à qui le père de famille lui-même est inconnu: c'eût été imprudence et zèle malheureux.

S'il ne fallait pas alors, comme aux premiers jours de l'Église, revenir à la *loi du secret* touchant nos mystères, il fallait au moins, parmi ces nouveaux infidèles, remplacer le secret absolu par le silence relatif, et ne point absorber prématurément cet enseignement des mystères et des

sacrements que le plus grand nombre—ainsi que les apôtres avant la descente du Saint-Esprit—ne pouvait porter encore.

Il fallait commencer par affirmer et par démontrer devant les puissances du jour les vérités générales, premières, fondamentales : ramener la foi sur laquelle le culte est fondé, avant d'appeler aux détails du culte, et ramener la foi par la porte alors tout ouverte des questions sociales.

Ainsi graduellement introduites dans les parvis du temple, les âmes arriveraient un jour jusqu'au Saint des saints. On pourrait, après ces préludes nécessaires, leur parler sans crainte de la grâce et des moyens de l'obtenir, du pardon et de ses conditions ; on pourrait les convier même à l'union substantielle avec le Verbe divin, qui est le sommet du culte.

“Écoutez !” disait le vénérable curé d'Ars à ceux qui répétaient autour de lui que, tout en réunissant ses vastes et brillants auditoires, le P. Lacordaire obtenait peu de résultat, que les conversions éclatantes étaient rares ; “écoutez ! il y aura toujours un immense résultat, si le prédicateur a prouvé aux savants qu'on en sait encore plus qu'eux, et à nos beaux esprits qu'ils ne sont pas les plus habiles.” Et il ajoutait en homme habitué à suivre la marche lente et graduelle de la foi dans les âmes et de la lumière dans les intelligences : “Il faut leur faire admirer les beautés de l'édifice pour leur donner envie d'y entrer.”

Ainsi faisait le P. Lacordaire. Et il ne pensa pas que, par la seule raison que les questions sociales limitaient les questions politiques, il dût se les interdire, lorsqu'il savait, par sa propre expérience, qu'elles pouvaient être, pour beaucoup d'âmes perdues dans les plus lointains sentiers du siècle, le chemin du salut. Il crut qu'il fallait avoir le courage de côtoyer ces régions dangereuses de la politique, au risque d'être accusé d'y pénétrer, alors même qu'il les aurait toujours fuies.

Et à cet égard il ne s'abusa jamais ; mais la certitude d'être mal jugé ne l'arrêta pas.

“La vérité, écrivait-il en 1850, est que mon crime est de ne pas faire de politique, c'est-à-dire de demeurer en dehors de tous les partis et de leur dire à tous, dans l'occasion, les grandes vérités sociales de l'Évangile. . . . Ce que l'on appelle de la politique en moi, c'est de dire la vérité, la vérité la plus générale aux riches, aux pauvres, aux croyants, aux incroyants. . . . Un jour quand on me lira, si on me lit un jour, on cherchera sérieusement dans des coins de phrases quelques allusions aux choses du temps, et on sera surpris de trouver si peu ce que le vulgaire aura cru si abondant.”

Vivement accusé déjà sous le gouvernement de Juillet de *faire de la*

*politique en chaire*, il avait répondu de même : “ Je n’ai voulu être avant tout et par-dessus tout que l’homme de Dieu, de son Evangile, de son Eglise. . . . Je n’ai donné de gage à aucun parti, entendant conserver le droit de leur dire à tous la vérité, comme c’est mon devoir. On a été blessé de cette indépendance religieuse. ”

Dire la vérité à tous au risque de n’être approuvé par personne, c’est certainement le grand devoir de l’orateur chrétien, dont la voix peut être entendue de tous, surtout en un siècle troublé où tous les éléments sociaux sont en dehors de leurs voies, où toutes les classes sont plus ou moins coupables et aveuglées ; mais il faut pour cela un rare courage et une profonde abnégation de soi-même. Le P. Lacordaire, qui posséda — nous le voyons — ce courage réfléchi, disait encore avec vérité : “ Il n’y a aucun prédicateur voulant se tenir sur cette ligne, qui ne suscite des mauvais vouloirs, parce que rien ne déplaît plus à l’homme que l’indépendance évangélique et que la force intérieure par où l’on résiste aux passions de son temps. ”

Or, avec ce courage, le P. Lacordaire eut aussi la force de ne désespérer jamais de son temps, malgré ses tristesses, ses erreurs et ses hontes ; ni de son pays, malgré ses fautes ou ses crimes ; et c’est peut-être ce que des âmes, moins énergiques et moins dévouées que la sienne, ont eu le plus de peine à comprendre et à pardonner.

A l’inverse de certains docteurs empiriques de ce siècle, il crut les sociétés guérissables, et, loin d’insulter à leurs souffrances, de les abandonner et de les couvrir d’anathèmes, sans se dissimuler leurs torts, cependant, il voulut être et resta leur frère et leur ami ; pleurant sur elles bien souvent, mais refusant absolument de leur jeter la première pierre.

Pour lui d’ailleurs, le libéralisme n’était pas plus la haine et l’exclusion du passé que le traditionnalisme n’était l’horreur du présent et l’anathème de l’avenir. Très-libéral, il était très-traditionnaliste ; rien ne l’aurait mieux prouvé que sa restauration religieuse : il joignait à l’intelligence du présent, à l’espérance et à la confiance dans l’avenir, le culte sérieux et vrai de la tradition. S’il haïssait dans le passé tous les abus de la force, toutes les oppressions, toutes les persécutions, il ne les détestait pas moins dans le présent. Mais s’il admirait et aimait toutes les grandeurs du passé, il ne croyait pas que les formes sociales et politiques, même des plus beaux siècles, fussent le moule nécessaire, unique, stéréotypé du bien dans l’avenir.

En ce qui concerne l’Eglise, qu’il aimait ici-bas souverainement, — et dans laquelle il croyait comme il croyait en Dieu et en Jésus-Christ, — il comptait peu sur la protection des pouvoirs humains, qu’il voyait presque tous occupés à forger ses chaînes. Il désirait donc, au-dessus

de toutes choses, la liberté de cette grande captive des temps présents, et osait espérer quelque chose pour elle des transformations sociales dont nous éprouvons bien des secousses, mais dont nous ignorons le résultat final ou le dernier mot.

Toutefois, ses espérances ne l'empêchèrent pas d'entendre "le vent qui souffle de toutes parts..... sur les peuples aveuglés \*." Il vit le danger, il comprit le péril; mais, au lieu de maudire, il s'efforça d'enseigner aux peuples à se tourner vers celui qui commande aux tempêtes et aux vents.

C'est pour cela surtout qu'il parla et qu'il ramena parmi nous, au prix de tous les sacrifices, la parole sainte, la science et l'éloquence sacrée à l'état d'institution.

"Insensés qu'ils sont!" disait-il alors des sociétés et des pouvoirs refusant les secours qu'il voulait leur apporter: "insensés! l'égoïsme les dévore, le paupérisme les ronge, la plèbe humaine soulevée par leur impiété, se remue comme un océan furieux; et ce qui les inquiète, c'est d'arrêter le progrès du dévouement chrétien, c'est d'empêcher les âmes de se donner à la pauvreté, à la chasteté, à tous les biens qui leur manquent!" Et il ajoutait, sans optimisme et sans illusion: "Ce que nous avons vu n'est rien en comparaison de ce que nous verrons. Cette société est semblable à un naufragé qui poignarderait l'homme venu à son secours au milieu des flots."

Nous dirons donc de la prédication du P. Lacordaire, nous dirons en terminant, avec le R. P. Chocarne: "Si tous ceux qu'elle a ramenés à la foi pratique se levaient pour protester, on comprendrait mieux combien pour certaines âmes les obscurités de l'esprit ayant une fois disparu, le reste de la route est court et facile. Mais enfin lui-même le reconnaissait: le but premier de cette prédication n'était pas de communiquer la grâce qui brise les liens du péché; son but unique, quoique souvent elle ait atteint par delà, était de préparer les âmes à la foi, c'était d'ébranler les masses plutôt que les individus. . . . Cette mission il l'a glorieusement remplie. Le mouvement de retour au catholicisme en France date de cette époque. Jusque-là l'Eglise vivait dans un ostracisme gardé par la haine et le mépris. Des voix qui s'étaient élevées pour sa défense, pas une n'était arrivée à la popularité, à la sympathie, à l'entraînement. La réconciliation commença au pied de la chaire de Notre-Dame."

Et nous ajouterons encore avec le P. Chocarne: "Avouons, si l'on y tient, qu'il n'a converti personne: il nous suffit qu'il ait converti l'opinion, c'est-à-dire tout le monde."

\* *Correspond. inédite.*

J'ai nommé plus haut le curé d'Ars. Il y a dans cette vie une scène d'une grandeur et d'une beauté antique par laquelle je veux clore cette étude.

De tout temps les hommes de Dieu ont aimé à se visiter, et l'on pourrait ajouter que de tout temps également ils se sont compris, devinés, aimés de loin. Qui n'a lu quelquefois, avec charme et édification, le récit des visites que se rendaient les moines de la haute Egypte, les solitaires de la Thébaine ou les habitants de ces monastères de Judée que remplissait la civilisation romaine expirante et convertie ?

Ici, j'ose le dire, quelque chose de semblable. Le P. Lacordaire arrive un jour dans ce petit village d'Ars, que la vertu d'un pauvre prêtre avait rendu célèbre, comme autrefois la grotte, le cloître ou la cabane d'un thaumaturge ou d'un saint cénobite. Il vient se mettre aux genoux de ce prêtre, chez lequel la vertu tenait lieu de tout, "s'édifier et lui demander des conseils."

Or l'humble curé, qui préféra toujours les petits aux grands, et qui ne flatta jamais ni la puissance, ni le talent, ni le génie, ne se sentit pas d'aise en recevant la visite du P. Lacordaire. C'était un frère, un compatriote d'en haut qui lui venait ; c'était un ouvrier du même maître, bien qu'ils ne travaillassent pas la même vigne.

Dès la première heure ils se comprirent parfaitement : les épanchements furent intimes, les entretiens saints et affectueux ; il y eut de mutuels assauts de respect, de reconnaissance et d'humilité.

Cependant le service des âmes n'en souffrit pas. Le curé d'Ars fit avec une adorable modestie son instruction de chaque matin ; le grand orateur l'entendit dans un recueillement attentif et profond, et dit ensuite avec consolation : "Ce saint prêtre et moi nous ne parlons pas la même langue ; mais j'ai le bonheur de pouvoir me rendre ce témoignage que nous sentons de même, encore que nous ne disions pas de même."

Mais dans cette instruction du matin, le saint annonça que le soir "on dirait bien mieux que lui !" et, malgré sa répugnance à parler quand il était venu pour écouter, le P. Lacordaire dut obéir à son hôte. Ce fut, à son tour, avec une si sincère humilité, que le peuple disait fièrement au sortir de l'Eglise : "Avez-vous entendu comme le grand prédicateur s'est mis au-dessous de notre curé ?"

Et le bon curé disait, lui, avec cette simplicité d'expression qui fut toujours le reflet de la simplicité de son âme : "Je n'ose plus paraître dans ma chaire. Je suis comme celui qui, ayant rencontré le Pape, le fit monter sur son cheval et qui depuis n'osait y remonter lui-même !"

Mais courtes sont ici-bas les joies les plus saintes ; Dieu mesure,

même à ses amis, les consolations de l'exil, et ces deux âmes vraiment sacerdotales durent se séparer après une journée de douce et pure intimité.

Le P. Lacordaire, cependant, promit de revenir, et le curé d'Ars, dérogeant à toutes ses habitudes, sacrifiant les règles ordinaires de sa conduite, l'accompagna hors du village à une distance relativement considérable. Parvenus à la dernière limite, une incomparable lutte s'engage entre les nouveaux amis. Le religieux voudrait recevoir la bénédiction du saint prêtre, et le prêtre celle du religieux. Mais le P. Lacordaire est à genoux : il supplie, et bientôt il obtient. Le saint homme le bénit avec un attendrissement qui se prolongea, car il ne parlait de cette scène que les larmes aux yeux. Une dernière fois leurs prières montèrent ensemble vers Dieu, ils s'embrassèrent et se quittèrent, le curé d'Ars disant : " Ce qu'il y a de plus grand dans la science est venu s'abaisser devant ce qu'il y a de plus petit dans l'ignorance. . . . Les deux extrêmes se sont rapprochés." Et le P. Lacordaire : " La science creuse la vie et ne la comble pas ; la piété l'illumine, l'élève et la remplit ! "

Or le soleil du XIX<sup>e</sup> siècle éclaira cette scène dont la majesté égalait la simplicité, scène d'une grandeur primitive, telle que le désert, l'Orient et les premiers siècles du christianisme en avaient vu souvent. Le soleil de ce siècle a bien éclairé d'autres actes dans cette vie, sans la permission des rationalistes et des libres penseurs.

En vérité, il y a encore, dans quelques esprits, un Lacordaire apocryphe dont il est temps de faire justice. Cet homme, qui ne se défendit que par le silence n'est plus, et sa vie est étalée au grand jour.

" Rédacteur de l'*Avenir* et lamennaisien jusqu'au dernier jour : vaincu à Rome, mais d'abord révolté ; extérieurement soumis ensuite, mais au fond toujours obstiné ; Lacordaire républicain, démocrate et révolutionnaire, se fit tribun plutôt qu'apologiste, sectaire plutôt que fidèle, et s'enivra d'une gloire à laquelle il sacrifia tout. Prêtre par erreur, caprice et ambition, moine ensuite par amour de l'extraordinaire, par politique et par orgueil : il se fit une parure de son habit et non pas une entrave de sa règle, etc., etc." Qui ne retrouve dans cet absurde portrait une silhouette connue, ou du moins quelques-uns des traits qu'à une époque quelconque on fit passer sous ses yeux ? Cela est triste et honteux ; mais, grâce à Dieu, le temps de cette injustice est passé.

" C'est la vie tout entière qui doit finalement déposer de vous," disait le P. Lacordaire lui-même, et la vie tout entière rend certainement ici un assez éloquent témoignage.

Une autre épreuve, un autre témoignage, ce sont les œuvres. *Vous les connaîtrez à leurs fruits*, avait dit Jésus-Christ : or les fruits de cette existence, deux fois consacrée à Dieu, sont là près de nous, devant nous, autour de nous.

L'éloquence sacrée est remontée plus forte et plus abondante dans toutes les chaires. A Notre-Dame, où elle retentit surtout magnifiquement, elle est devenue une institution vraiment apostolique, et elle se fait entendre du haut de ses tours à toute la France, comme le son d'une cloche immense appelant un grand peuple à la prière.

Les générations jeunes ou mûries, dont les unes montent, les autres descendent le versant de la vie, sont nourries de cet enseignement ; et certes parmi les fronts marqués du signe de la croix, un grand nombre se présentent à nous comme la conquête plus ou moins tardive du plus puissant apôtre de notre âge.

Son œuvre est là encore, dans le moine, quel qu'il soit, qui passe, prie, parle et donne l'exemple de la perfection évangélique. Elle est là dans la liberté religieuse de l'association monastique, et dans cet enseignement vivant de la chasteté, de l'obéissance et de l'austérité.

Elle est là surtout, sous la robe blanche qui cache le chevalier de la vérité, l'homme qui parmi nous se consacre, corps et âme, à cette souveraine maîtresse des intelligences pour la servir, la défendre, et tous les jours étendre le cercle de son empire.

Toutes ces œuvres, fondées par les vertus d'une sainte vie plus encore que par les labeurs d'un grand homme, par une ardente foi plus encore que par le talent et le génie, sont comme l'accomplissement ou l'écho de la parole par laquelle Henri Lacordaire terminait un de ses écrits : " Nous rendrons témoignage à son Eglise, à l'Eglise romaine en particulier, jusqu'à notre dernier soupir."

Mme DE MARCEY.

FIN.

## LA FONTAINE ET LES FABULISTES

Tout le monde a lu déjà les deux volumes de M. Saint-Marc Girardin sur *La Fontaine et les Fabulistes*, fruit des cours que le spirituel professeur a faits, il y a quelques années, à la Sorbonne. C'est une suite de causeries où l'érudition la plus riche, la plus variée revêt la forme la plus agréable et la plus piquante. Rien de pédantesque, et pourtant des

renseignements infinis sur tous les fabulistes depuis les recueils indiens jusqu'aux poètes d'hier. Toute cette science s'anime de traits et de rapprochements heureux, de traits d'observation et de rapprochements historiques. M. Saint-Marc Girardin fait en quelque sorte avec les fabulistes ce que La Fontaine a fait avec la fable :

Une ample comédie aux cent actes divers  
Et dont la scène est l'univers.

La morale des fabulistes enseigne à M. Saint-Marc Girardin le caractère des sociétés où ils ont vécu, si la prospérité ou la misère, l'oppression ou la liberté régnaient en leur temps, et il montre les usages divers auxquels, selon les circonstances, fut employé l'apologue, tantôt pour combattre la tyrannie et tantôt pour la consacrer. Grâce à une connaissance approfondie des annalistes de tous les pays et de nos chroniques et mémoires en particulier, il rend l'histoire anecdotique complice d'Esopé, de Phèdre, de Faërne, de La Fontaine, et place le fait à côté de la parabole dans laquelle il est implicitement contenu.

Faërne, par exemple, le fabuliste latin du temps de la Renaissance, a composé une fable intitulée *les Grives*, dont voici la traduction : " Une nombreuse troupe de grives avait quitté les montagnes de l'Etrurie pour venir faire vendange dans les fertiles vignobles de la Gaule cisalpine. Bien peu revinrent à la maison ; mais celles-là, repues de nourriture, étaient grosses et grasses. Quand celles qui étaient restées au logis les virent en tel embonpoint, elles furent jalouses, se mirent à déplorer leur misère et à regretter de n'avoir point été prendre part à de si riches festins. " Ignorantes et imprudentes que vous êtes, leur dit une des grives " revenues de l'expédition, vous ne voyez donc pas le peu que nous restons " de tant de milliers qui sommes parties pour aller faire bombance. Tuées " ou prisonnières, vendues au marché, les autres ont fini misérablement. " Ah ! si vous saviez nos maux, nos périls, nos frayeurs ; si vous saviez " tout ce que nous avons souffert, nous qui survivons, certes vous n'auriez " pas le désir insensé d'aller chercher bonne chère à l'étranger. "

" L'histoire des grives est de tous les jours et de tous les pays, reprend M. Saint-Marc Girardin. Elle n'est nulle part mieux exprimée que dans le mot du vieux maréchal Lefèvre. Il avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et qui, admirant non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'empire : " Parbleu ! lui disait- " il, il faut avouer que tu es bien heureux et que le Ciel t'a bien traité !— " Veux-tu, lui répondit le maréchal, avoir tout cela ?—Oui, certainement. " —La chose est très simple ; tu vas descendre dans la cour de mon hôtel ; " je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi. Si tu

“ échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu m'envies : c'est “ comme cela que je l'ai obtenu. ” Et nous en sommes tous là : nous ne voyons et nous ne comptons que ceux qui survivent et qui jouissent ; nous oublions ceux qui périssent, que Crésus est riche ! que de millions il a gagné !—Oui, mais pour un qui gagne, que de gens qui perdent ! pour un riche, que de pauvres ! pour un Midas, que de Lazares ! ”

Nous avons là un spécimen de la manière de M. Saint-Marc Girardin, Son étude sur *La Fontaine*, qui est son principal sujet, est, sans contredit, ce qu'on a écrit jusqu'à présent de plus propre à faire comprendre, goûter et aimer le poète. L'éminent critique constate la grande étude, le travail opiniâtre de *La Fontaine*. On serait tenté de croire, à cause de l'extrême naturel de ces charmants récits, que *La Fontaine* produisit ses fables sans préparation, sans recherche, sans effort, comme la vigne produit le raisin. On s'abuserait. D'abord il a médité très-profondément sa poétique : il en donne en mille endroits les principes toujours remplis de sens. Il a devant les yeux un modèle, un type idéal qu'il s'est créé, et il n'a de cesse que lorsqu'il l'a atteint. Il s'en faut qu'il y arrive toujours du premier coup. On en a une preuve bien concluante : on possède le premier brouillon manuscrit de la fable *le Renard, les Mouches et le Hérisson*. La fable, telle que *La Fontaine* l'a publiée, n'a plus que quelques vers de la fable primitive. Celle-ci est médiocre : la fable refaite est une des meilleures du fabuliste. Ainsi le poète se corrigeait patiemment et gagnait en se corrigeant.

Mais ce qu'avait *La Fontaine* à un degré qu'on ne soupçonnerait pas, c'est une lecture singulièrement étendue. On n'en peut bien se rendre compte que lorsqu'on examine de près les sources de ses fables. Ce sont sans cesse des découvertes nouvelles. Il connaissait à merveille ce qui était le plus éloigné de l'esprit des contemporains et ce qu'on n'abordait alors que dans une intention de curiosité et de recherche spéciales ; je veux parler de la vieille littérature française. Il en savait bien des choses que nous avons peine encore à retrouver ; il savait, par exemple, que l'histoire de la Laitière et du pot au lait “ en farce avait été mise ” et il avait vu cette farce, que personne ou presque personne ne connaît aujourd'hui.

M. Saint-Marc Girardin ne s'arrête pas, avons-nous dit, à *La Fontaine*. Il passe en revue ses successeurs jusqu'aux plus récents, comme il a passé en revue ses devanciers jusqu'aux plus reculés. Il rend justice à Florian, et cite la fable du *Ferrouquet confiant*, qui est intéressante comme un présage.

*Cela ne sera rien*, disent certaines gens,

Lorsque le tempête est prochaine ;

Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ?

Pourquoi ? pour l'éviter, s'il en est encore temps.

Un capitaine de navire,  
 Fort brave homme, mais peu prudent,  
 Se mit en mer malgré le vent.  
 Le pilote avait beau lui dire  
 Qu'il risquait sa vie et son bien,  
 Notre homme ne faisait qu'en rire  
 Et répétait toujours : *Cela ne sera rien.*  
 Un perroquet de l'équipage,  
 A force d'entendre ces mots,  
 Les retint et les dit pendant tout le voyage.  
 Le navire égaré voguait au gré des flots,  
 Quand un calme plat vous l'arrête.  
 Les vivres tiraient à leur fin ;  
 Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.  
 Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète :  
 Notre capitaine se tait.  
*Cela ne sera rien*, criait le perroquet.  
 Le calme continue. On vit vaille que vaille.  
 Il ne reste plus de volaille,  
 On mange les oiseaux, triste et dernier moyen :  
 Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe.  
 Le perroquet, la tête basse,  
 Disait plus doucement : *Ce ne sera rien.*  
 Il pouvait encore fuir : sa cage était trouée.  
 Il attendit ; il fut étranglé bel et bien,  
 Et mourant, il criait d'une voix enrouée :  
*Cela . . . cela ne sera rien.*

Quand Florian écrivait cette fable, les mauvais jours de la révolution commençaient ; beaucoup de personnes cherchaient pourtant à se faire illusion, ou ne pouvant croire au mal, ou par je ne sais quelle mollesse de caractère qui croit anéantir le danger qu'elle se dissimule.

Une lacune nous frappe dans ce grand et bel ensemble que présente l'ouvrage de M. Saint-Marc Girardin, c'est l'absence des fabulistes espagnols, ce que nous nous expliquons par le développement qu'il aurait fallu donner à l'examen de cette littérature. La littérature espagnole est, en effet, extrêmement féconde en productions de cette sorte, et eût, sans doute, obligé M. Saint-Marc Girardin à sortir du cadre qu'il s'était tracé. Nous avons le recueil du *Comte Lucanor*, qu'a traduit M. de Puibusque, et les apologues de Jean Ruiz, archiprêtre de Hita, La Fontaine a emprunté la belle fable du *Paysan du Danube* à *Marc-Aurèle ou l'Horloge des princes (El Relox de los principes)* d'Antonio de Guevara, dont il avait sous les yeux une traduction française par R. de La Grise et Herberay des Essarts, de 1565.

En dehors des recueils spéciaux, l'apologue abonde dans les ouvrages espagnols de la grande époque, dans les livres mystiques comme dans les

romans populaires et dans les satires. En voici un de Quévêdo, que j'abrège : Jupiter, ennuyé des plaintes des hommes contre les injustices de la Fortune, ôte à celle-ci son bandeau. Devenue clairvoyante, elle redressera tous les torts qu'elle a commis. En effet, la grande réparation s'accomplit : le riche, égoïste et vaniteux, perd sa richesse ; le pauvre, humble et pieux, devient riche ; le juge qui faisait un mauvais usage de son autorité passe au banc des accusés, et sa victime innocente prend sa place. Ainsi de suite. Mais en peu d'espace, voilà que tout est de nouveau à l'envers : le pauvre enrichi est devenu plus orgueilleux et plus arrogant que celui qui a été dépouillé de ses richesses ; ce dernier s'est fait modeste et doux en tombant dans la pauvreté. Le juge est touché de repentir, et son ancienne victime abuse à son tour du pouvoir qui lui a été confié. Il faudrait tout changer encore une fois. Jupiter, irrité contre l'espèce humaine, remet à la Fortune son bandeau.

On voit que Francesco de Quévêdo y Villegas aime, comme La Fontaine "à défendre la Fortune, ou plutôt à renvoyer aux hommes les reproches qu'ils lui font."

—*La France.*

## LES TOMBEAUX DES ENFANTS

### DANS LES CATACOMBES.

#### I

L'enfance et le tombeau ! ces deux mots sont-ils faits pour se trouver ensemble ? Les fleurs devraient-elles tomber avant d'avoir donné des fruits, et les enfants mourir ? C'est ainsi que pensent les mères, et l'Eglise pense comme elles, parce que l'Eglise est mère. Aussi bien, à ses yeux, les enfants ne meurent pas : ils renaissent, ils se transfigurent, et la tombe, où les couche la main glacée de la mort, ressemble à ce lit blanc où vous les aviez vus, peut-être la veille encore, ouvrir leurs yeux surpris pour saluer le soleil. Souvenez-vous de l'ode, où un poète, grand alors, célébrait en beaux vers l'entrée de Louis XVII dans ce palais du ciel où son père était monté par le rude chemin du martyr. Dans la croyance catholique, tous ces petits êtres disparus avant d'avoir eu un nom, une place dans ce monde, ce sont aussi de jeunes princes, héritiers présomptifs d'un royaume plus beau même que celui de France, et qui comme Louis XVII, s'endorment dans une prison pour se réveiller sur un trône.

Voilà pourquoi l'Eglise ne verse sur leur sépulture ni larmes ni prières de deuil. Assurée de leur bonheur, elle ne gémit pas, elle chante. Elle les avait naguère baptisés dans la grâce : aujourd'hui elle les baptise, elle les plonge dans la gloire ! Elle jette sur leur relique une draperie blanche qui rappelle le vêtement qu'elle leur mit sur les fonts baptismaux. Loin de les plaindre, elle invite tous les enfants du ciel à leur faire cortège : *Laudate, pueri !* La Vierge, qui fut mère, les reçoit à son autel, où le convoi triomphal va féliciter cette Reine des anges dont l'empire s'est enrichi d'un sujet de plus : *Ave, Regina cœlorum, ave Domina angelorum !* La messe des obsèques pour les petits enfants n'est qu'un remerciement au Dieu qui a une place de faveur réservée à ces êtres bénis : *Venite, benedicti Patris.* On y lit l'évangile de Notre-Seigneur bénissant et embrassant les enfants, à qui il promettait le royaume des cieux ; et le dernier vœu de l'Eglise en jetant un peu de terre sur cette chair qui doit ressusciter un jour, c'est que nous autres hommes, nous adultes, nous pécheurs, nous puissions, l'heure venue, rejoindre ces précurseurs dans la même patrie. Relisez cette liturgie : et si dans la parenté ou dans l'amitié, vous connaissez quelque mère en deuil, — qui est-ce qui n'en connaît pas ? mettez-lui entre les mains ces admirables consolations. Elle croira entendre la voix de Dieu lui-même arrêtant le cercueil du fils unique de la veuve, et rendant le fils à sa mère.

Mais ce ne sont là encore, si j'ose parler ainsi, que les premières caresses de la religion pour la dépouille des enfants, et l'honneur qu'elle leur rend, dans la célébration des obsèques, se perpétue dans le culte dont elle entoure leurs tombeaux.

Le paganisme n'avait pas grand souci de la tombe de ces êtres qui n'avaient fourni à la patrie ni un citoyen, ni un soldat. On sait que l'antiquité faisait bon marché de leur vie. Virgile seul, entre les poètes, a une plainte de l'âme pour ces jeunes enfants qu'il représente moissonnés sous les yeux de leurs mères. Dans ces caveaux de famille que les Romains appelaient les *Columbaria*, j'ai distingué quelques petits bustes de marbre représentant des enfants, à côté des urnes funéraires, au fond desquels gisaient quelques pincées de cendre. C'est tout ce qui en reste. Parmi les inscriptions innombrables qui tapissent les murs d'une immense galerie du Vatican, j'ai lu quelques épitaphes constatant froidement que Junius Severianus avait vécu deux ans ; que Octavius Liberalis était mort à cinq ans, quatre mois, quatre jours ; que Steteria Superba avait succombé à dix-huit mois. Mais nul vœu au-delà, nulle espérance de se revoir ; aucun emblème religieux pour consoler ces deuils. L'Elysée n'était pas fait pour ces mânes sans

nom, comme on les appelait, *sine nomine manes*, et leur sépulture se fermait sans espérance comme sans gloire.

Je me trompe, et si jamais j'eus la révélation de ce qu'était l'enfant dans les siècles païens, elle me vint d'une épitaphe que je lus à Antibes, l'antique Antipolis, où les élégants de Rome venaient goûter les délices d'un rivage charmant et d'un ciel sans hiver. Une pierre, détachée des ruines d'un théâtre, aujourd'hui presque entièrement disparu sous l'action du temps et de la mer, portait cette inscription : "*Aux Dieux Mânes du Septentrion, enfant de douze ans, qui, pendant deux jours, dansa sur le théâtre et plut au peuple ! \**" On l'avait fait danser, le pauvre enfant esclave, deux jours sur le théâtre : il dansa à ravir, mais il succomba, et le peuple applaudit : *saltavit et placuit !* Voilà ce que cette société avait fait de l'enfant : un jouet et une victime ! Et quand, me laissant aller à ce courant de pensées, je vins à songer que c'était peut-être dans ce temps-là qu'un autre enfant de douze ans glorifiait dans le temple de Jérusalem cet âge aimé de Dieu : que c'était peut-être dans ce temps-là que le Seigneur, prenant la main d'une jeune fille de douze années qui venait de mourir, lui disait : "Lève-toi," et la rendait à son père ; je sentis le besoin de fuir ces ruines maudites et d'entrer un instant dans le temple de Dieu qui s'est fait petit pour sauver les petits : *Custodiens parvulos Dominius*.

## II.

Jésus-Christ naît, se fait enfant, et, dès lors, il s'opère, en faveur de l'enfance, une révolution qui a son signe dans l'épigraphie des tombeaux. L'enfant est devenu un roi, presque un Dieu. Pour le moins, c'est une âme, une âme rappelée en haut, une âme qui nous attend ; et quels respects nouveaux l'entourent désormais dans ce style lapidaire qui sait tout dire en quelques mots !

J'étais à Avignon, et je visitais le musée de cette ville, quand mes yeux se fixèrent sur une pierre tombale des premiers siècles chrétiens. Elle portait ces mots : "*Florentiola, pax tecum ! Florentiola, paix à toi !*" A côté, se trouvait le monogramme du Christ, entouré de son nimbe. Quelle était cette petite Florentiola ? Ce gracieux diminutif me démontrait assez que c'était une enfant, et une enfant aimée. Le souhait qu'on lui adressait et le signe du Christ rédempteur marquaient qu'elle était chrétienne.

Ce petit nom me fit penser à cette autre inscription que j'avais trou-

\* "*Diis Manibus pueri Septentrionis, annorum duodecim, qui biduo saltavit in theatro et placuit.*"

vée ailleurs, dans un de nos cimetières, sur le tombeau d'une jeune femme :

“ Fleurir, mûrir, mourir.”

De ces trois étapes de la vie, Florentiola n'avait parcouru que la première ; mais la prière finale laissait espérer qu'après avoir donné ses fleurs éphémères à ce monde, elle était allée porter ses fruits dans l'autre : “ *Pax tecum !* ”

Mais c'est aux catacombes de Rome qu'il faut descendre pour lire, dans cette vaste nécropole chrétienne, toutes les délicatesses des affections de la terre, toutes les espérances de la résurrection, rayonnantes sur la tombe des petits enfants. Dans le cimetière de Sainte-Priscille, je remarquai deux épitaphes distinguées entre toutes les autres par leur brièveté. L'une d'elles consiste en cette seule et mélancolique parole : LIBERA, c'est-à-dire *libre*. Une colombe, qui s'envole emportant un rameau d'olivier, achève le sens de ce mot qui m'a paru sublime.

Elle était donc libre, enfin, cette âme captive qui avait traversé la prison de la terre ! C'est une parole semblable que l'Eglise prononce aux funérailles des petits : “ *Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* (Psal. 123.) Notre âme, comme le passereau, a été arrachée du filet des chasseurs. Le filet a été brisé et nous avons été libres ! ”

L'autre tombe que j'ai remarquée au même lieu portait ce mot unique, que j'ai trouvé aussi beau et plus chrétien que l'autre : REDEMPTA, *rachetée*. C'était bien de la liberté qu'il s'agissait encore, mais cette liberté avait été acquise au prix d'une rançon qui était le sang d'un Dieu : *Redempta !*

Cette dernière expression faisait allusion au baptême dont la grâce délivre l'âme jusqu'alors esclave du démon. Les épitaphes d'enfants en font souvent mention et fournissent la preuve que, dès lors, le sacrement était conféré par l'Eglise, dès l'âge le plus tendre. On y lit, par exemple, au musée du Latran : “ Pauline, néophyte de huit ans.—Candida, néophyte, âgé de vingt et un mois.—Zozime, néophyte de cinq ans, huit mois et treize jours.—Matronata matrona, néophyte d'un an, cinquante-deux jours.”

Sur une tombe de la catacombe de Saint-Calixte, une inscription grecque fut trouvée en 1864 par le chanoine Profili, laquelle portait ces mots :

“ Dionysios, nouvellement illuminé, âgé de un an et quatre mois.”\*  
Ce nom d'illuminé était donné à ceux que le baptême avait revêtus de sa lumière. Saint Chrysostôme ne les nomme pas autrement.

Celle-ci, recueillie dans le cimetière de la nouvelle voie Salaria, et conservée au Latran, est plus explicite :

“ Florentius consacra cette inscription à son fils bien-aimé, Apronianus, qui vécut un an, neuf mois, cinq jours. Comme il était aimé par sa grand'mère, et qu'elle eut vu son fils près de la mort, elle demanda à l'Eglise de le faire chrétien, avant qu'il sortit du siècle.” \*

Ce baptême conféré aux nouveau-nés était la grande consolation de ceux qui les voyaient s'envoler de ce monde. “ O Magus, enfant innocent, dit une inscription du musée du Latran, tu as commencé à vivre parmi les innocents ! Combien cette vie est plus durable ! Dans quelle joie te reçut l'Eglise, ton autre mère, quand tu lui revins de ce siècle ! Comprimons donc le gémissement de nos cœurs et arrêtons les larmes de nos yeux ! ” †

Les expressions de la plus ingénieuse tendresse sont prodiguées dans ces derniers adieux à des êtres dont on n'a connu que le sourire :

— “ Cyricus, chère âme, sois en paix.

“ Il a vécu un an, soixante-douze jours ! ” †

— “ Ici repose notre chère âme, appelée Quiriace, innocente enfant, sage et belle, qui vécut trois ans, trois mois, huit jours.” §

On sait que le mot d'*âme*, dans la langue latine, est un terme de grande tendresse. Il signifie le plus souvent la vie, comme on vient de le voir. Mais, dans la langue chrétienne, il prend une signification plus spiritualiste, celle dont le poète a dit :

“ Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme !  
Je veux un nom de toi qui dure plus d'un jour ;  
La vie est peu de chose, un souffle éteint sa flamme,  
Mais l'âme est immortelle ainsi que notre amour.”

L'affection maternelle, dans le Christianisme, a créé pour les enfants un nom qui est devenu comme le nom propre de tous ces jeunes êtres envolés de la terre, après l'avoir à peine effleurée en passant. Les mères

\* Florentius filio suo Aproniano fecit titulum benemerenti qui vixit annum et menses novem, dies quinque. Cùm amatus fuisset à majore suâ, et vidit hunc morti constitutum esse, petivit de ecclesiâ ut fidelis de seculo recessisset.

† Magus puer innocens, esse jam inter innocentes cœpisti. Quàm staviles (stabilis) tivi (tibi) hæc vita est ! Quàm te lætum excipet (except) mater ecclesia edeoc (de hoc) mundo revertentem. Comprimatür pectorum gemitus, struatür (destruatür) fletus oculorum.

‡ Cyricus, anima dulcis in pace, vixit annum I, dies LXXII.

§ Hic posita est anima dulcis, innoca sapiens et pulcra, nomine Quiriace, quæ vixit annos III, menses III, dies VIII.

se sont rappelé que le Seigneur avait dit que les anges des petits voient la face du Père qui est dans le ciel. C'en fut assez pour qu'une confusion intentionnelle fût autant d'anges de ces innocents couronnés. C'est leur titre désormais ; et quelle est maintenant la mère désolée qui, près du lit de mort de son fils, n'a pas vu, comme le poète, l'ange au radieux visage se pencher et appeler l'enfant qui lui ressemble ?

L'épigraphie primitive fait déjà voir le germe de cette synonymie sur le tombeau des enfants.

“*Angelice, benè in pace.*”

“Angélique enfant, sois heureux dans la paix,” lisait-on sur une inscription des catacombes.

Sur une autre on avait écrit :

“Laurentius à son fils chéri Severus, qui vécut quatre ans, huit mois, cinq jours, et fut rappelé par les anges, le sept des ides de janvier.” \*

On aime à retrouver jusque dans ces lieux funèbres les souvenirs d'écoliers, qui sont les seuls que laissent ces jeunes transfuges de la vie. Dans plusieurs catacombes, près des *Cubicula* où se réunissaient les fidèles pour la prière, on voit de grandes salles qui n'ont ni autels, ni peintures, et ne portent d'autre ornement que des bancs creusés dans le tuf, terminés d'ordinaire par un ou deux sièges plus élevés. Les antiquaires s'accordent à y voir des écoles où l'on réunissait et catéchisait les enfants. C'est près d'une de ces salles qu'on lit cette épitaphe, dans la catacombe de Sainte-Priscille :

“Obrimos à Palladios son très-cher cousin et compagnon d'école, en souvenir !”

Dans la catacombe de la nouvelle voie Salaria, c'est le maître de l'école lui-même qui s'est uni à la mère pour écrire l'épitaphe de l'élève qu'il avait adopté dans son cœur :

“En l'Esprit saint et bon, ce tombeau a été élevé à Florentius, enfant de treize ans, par Coritus, son maître, qui l'aima plus que son fils, et par Coïdée sa mère.” †

Les peintures sur verre trouvées aux mêmes lieux achèvent bien le tableau de cette éducation des jeunes chrétiens d'alors. Un calice de verre nous fait voir un enfant à qui son père et sa mère enseignent à

\* Severo filio duloissimo Laurentius pater benemerenti qui bixit annos IV, menses VIII, dies V, accersitus ab angelis, VII idus januarii.

† In spiritu sancto bono, Florentio qui vixit annis XIII, Coritus magister qui plus amavit quàm proprium filium, et Coideus mater filio benemerenti fecerunt.

lire les écritures. Un autre représente, au milieu des arbres, symboles de l'Eglise, deux petits enfants, Pompeianus et Theodora, entourés de leurs parents. Les enfants tiennent tous deux à la main un exemplaire de l'Évangile, et Pompeianus fait remarquer du doigt le monogramme du Christ placé au centre de cette famille chrétienne. Leur père porte la parole et leur explique les enseignements de la foi.

Mais une fois arrachés du sein de cette famille, qui donc recevait les enfants dans ce monde des âmes où ils arrivaient éperdus ? Les épitaphes les recommandent aux saints et saintes du ciel pour qu'ils les accueillent à leur entrée en paradis. A la suite de l'inscription gravée sur le tombeau d'Aurelius Gemellus, mort à l'âge de huit ans, sa mère a ajouté : " Sainte Basille, je vous recommande l'innocence de Gemellus." \* C'était dans le cimetière jadis de Sainte-Basille, aujourd'hui de Saint-Hermès, que se trouvait ce tombeau.

Une même prière est faite à la même sainte dans la même catacombe ; mais pour un autre enfant : " O sainte Basille, nous vous recommandons Crescentinus, et notre fille Crescentia qui a vécu dix mois..." †

Le plus souvent, c'est à Dieu lui-même qu'on adresse la chère âme : " Seigneur Jésus, souviens-toi de notre enfant," dit une inscription grecque rapportée par Northcote.

N'y a-t-il pas un souvenir du bégaiement de l'enfant qui prie, et de la première prononciation dans l'orthographe de ce dernier mot de l'épitaphe d'une petite fille ?

" Regina bibas (vivas) in Domino Zeru !"  
Regina, vis en le Seigneur Jésus !

Si pour nous tous la vie n'est qu'un pèlerinage, cela n'est-il pas vrai particulièrement pour ceux qui n'ont passé que quelques jours en ce monde ? Cette pensée a été rendue dans l'épitaphe d'une jeune chrétienne, et peu d'autres m'ont fait plus d'impression que celle-ci, toute simple et toute brève qu'elle soit :

" PEREGRINA vixit annos VIII, menses VIII, dies X. Decessit de corpore."

" Peregrina vécut huit ans, huit mois, dix jours, puis elle sortit du corps."

Ce nom de *Peregrina*, pèlerine, passagère, faisait-il allusion à son rapide voyage sur la terre d'où elle se hâta de s'envoler ? J'incline à ce beau sens, qu'autorise d'ailleurs une inscription semblable, gravée, non loin de là, sur la tombe d'un chrétien : *Viator !*

\* Commendo Basilla, innocentiam Gemelli.

† Domina Basilla, commendamus tibi Crescentinum et filiam nostram . . . quæ vixit menses x . . .

Sur la pierre tumulaire des enfants des premiers siècles, il n'est pas rare de voir gravée une coupe antique avec une colombe qui s'abreuve sur le bord. Ceux qui reposent sous cette pierre sont venus de même s'abreuver à la coupe de la vie, en ont bu une goutte, puis n'en ont plus voulu, et, déployant leurs ailes, ils s'en sont retournés dans les cieux.

Dans cette patrie meilleure, ils deviennent des intercesseurs pour leur famille de la terre. Quelle famille n'a le sien ? Et qui n'a été tenté de prier ces jeunes élus, hier nos frères ou nos fils, aujourd'hui nos patrons, dans ce lieu d'où ils nous voient, nous aiment et peuvent nous le prouver encore ? C'est ainsi qu'on lit dans le musée du Latran :

— “*Matronata matrona, prie pour tes parents !*”

— “*Elle vécut un an, cinquante-deux jours.*” \*

— Et sur une autre pierre :

“*Anatolius a élevé cette tombe à son cher fils qui vécut sept ans, sept mois, vingt jours. Que ton esprit repose heureux en Dieu. Prie pour ta sœur !*” †

### III.

Maintenant, il faut bien le dire, nous n'avons rien gardé chez nous de cette simplicité archaïque dans les inscriptions des tombeaux. Il est juste de convenir que nos tombes sont de mauvais style, chargées d'épithètes prolixes ou banales, de déclamations emphatiques et de protestations chaleureuses, démenties par l'aspect négligé et la solitude de ces demeures manifestement oubliées. Je fais une exception pour les sépultures d'enfants. Si, dans un cimetière, vous remarquez une tombe entretenue avec amour, investie de couronnes, parée de fleurs récentes, vous pouvez reconnaître la place d'un enfant. Dans tous les pays du monde, un culte gracieux s'est toujours attaché à la dépouille mortelle de l'innocence. Les tombeaux indiens sont devenus célèbres, depuis que Châteaubriand leur a prêté le charme de ses descriptions. Maintenant que le Christianisme a pénétré dans ces contrées, les mères ne suspendent plus aux rameaux le berceau de leurs fils ; mais leurs obsèques ont retenu beaucoup de la grâce naïve de l'époque de Chactas.

“*J'eus à faire l'enterrement d'une petite enfant de cinq à six mois, écrivait un missionnaire. On l'apporta à l'église, couchée sur une natte, avec des guirlandes de fleurs pour linceul. On eût dit qu'elle faisait un doux sommeil, et, malgré sa couleur, j'admirais sa beauté angélique.*”

\* *Pete pro parentibus tuis, Matronata matrona, quæ vixit an. i. di. liii.*

† *Anatolius filio benemerenti fecit, qui vixit annis vii, mensis vii, diebus xxii.—Spiritus tuus benè requiescat in Deo. Petas pro sorore tuâ.*

Après les prières que l'Eglise adresse au bon Dieu pour les enfants, on la descendit doucement dans la fosse, comme on l'aurait couchée dans son berceau, sans la mettre dans un linceul, sans même lui couvrir le visage. On me donna des fleurs pour jeter sur son corps, au lieu de terre. Tous les assistants vinrent aussi jeter des fleurs, et quelques-uns se mirent à pleurer. Il me faisait peine de voir la terre tomber sur ce petit corps si bien orné, sur ce petit visage qui semblait nous sourire. Il allait devenir la pâture des vers, mais sa belle âme était déjà au ciel, avec les anges. Je m'unis alors à ces esprits célestes pour chanter avec eux les louanges de Dieu et le bonheur de sa petite créature. Je l'espère, cette enfant n'oubliera pas le jeune missionnaire qui a célébré sa délivrance de ce monde de misère." \*

Cette scène m'en rappelle une autre presque semblable dont je fus témoin un jour dans un village du Beauvoisis. Je rencontrai dans la rue le convoi d'une petite fille que l'on menait au cimetière. Devant le cercueil caché sous une draperie flottante, une enfant d'une dizaine d'années portait une corbeille toute pleine de fleurs blanches. Elle s'en allait ainsi, à moitié recueillie, à moitié souriante, heureuse de son rôle, jusqu'à ce que, parvenue au lieu de la sépulture, elle renversa d'un coup sa corbeille dans la fosse, et disparut ensuite entre les arbres, charmée d'avoir préparé cette couche fleurie à l'amie de ses jeux, qui allait y dormir la grande nuit de la mort.

"Celui-là qui meurt jeune est aimé des Dieux," avait dit Ménandre dans un vers célèbre. Et Sophocle avant lui : "Le mieux est de ne pas naître, et une fois né, le second degré du bonheur est de mourir bientôt." Dans ce bonheur, les anciens ne voyaient et n'estimaient que la délivrance de la misère mortelle. Qu'auraient-ils dit si ceux qui nous quittent avant l'âge leur étaient apparus sur le sein de Dieu même, dans une béatitude et une gloire sans fin ? *Benè in pace !*

*Le Conseiller des Familles.*

---

\* \* Avant Socrate, on disait : "Faisons du bien à qui nous aime et du mal à qui nous hait." Socrate a changé ce précepte et a dit : "Faisons du bien à nos amis et ne faisons point de mal à nos ennemis." Jésus-Christ seul a dit : "Faisons du bien à ceux qui nous font du mal." Il n'appartenait qu'au Sauveur des hommes de les former aux vertus surnaturelles.

\* Vie de M. l'abbé Chopart, p. 118.

---

## ACADÉMIE DES SCIENCES.

---

Un médecin, dont le nom nous échappe, vient de faire une singulière invention. Il ne s'agit de rien moins que d'éclairer l'intérieur du corps pour distinguer, grâce à la diaphanéité de la peau, les différents organes qui peuvent être lésés. Son appareil consiste en un tube de verre très solide, de la largeur de deux doigts et fermé à l'une de ses extrémités. Des fils de platine, suffisamment rapprochés, donnent passage à un courant électrique avec dégagement d'une lumière intense. Ce tube est enfoncé dans l'estomac, par l'œsophage. Il suffit, paraît-il, de tenir la tête légèrement renversée, pour que l'introduction du tube ait lieu presque sans souffrance.

On aperçoit alors distinctement les organes qui remplissent la cavité thoracique. Les formes en sont assez nettement dessinées pour qu'on puisse constater, soit une augmentation de volume anormale, soit une diminution ou la présence de tumeurs internes, etc., etc.

Un inconvénient très grave de cet appareil est la chaleur considérable qu'il développe. Sous l'influence de la lumière électrique, le tube s'échauffe rapidement ; il faut le retirer avant d'avoir suffisamment examiné le malade.

Ne pourrait-on lui donner une double enveloppe et faire circuler continuellement entre les deux parois un courant d'eau froide ?

L'interposition de cette couche liquide n'empêcherait pas le rayonnement de la lumière et maintiendrait le tube à une température à peu près constante.

---

M. Charles Ozanam vient de proposer un autre appareil également très curieux et qui permet de reproduire les battements du cœur par la photographie.

Imaginez une petite chambre noire de 30 centimètres de long sur 10 de haut. "Vers le milieu de la longueur, un petit écran curseur couvre et découvre à volonté une fente longitudinale, verticale, très étroite, par laquelle seule la lumière doit pénétrer." Contre cette fente et dans l'intérieur de la chambre-se trouve un tube transparent à peu près rempli de mercure. Ce tube se prolonge à son extrémité inférieure

par un autre tube en caoutchouc terminé par un entonnoir dont l'ouverture est fermée par une membrane en caoutchouc vulcanisé, très mince.

On applique cette membrane contre le pouls ou contre le cœur. Les battements se communiquent au mercure par l'intermédiaire de la membrane, et le niveau du mercure oscille dans le tube transparent à chaque impulsion artérielle.

Une plaque photographique se meut horizontalement en arrière du tube, en parcourant environ 1 centimètre par seconde. Elle reçoit l'impression de la lumière qui passe à travers la fente et le tube transparent. C'est le niveau du mercure qui détermine la limite inférieure de la portion de la plaque qui reçoit l'impression lumineuse. Cette ligne indique donc par ses inflexions la marche du pouls dans un temps donné.

Cette image agrandie et dessinée au mégascope, à 10 ou 15 diamètres, permet d'apercevoir, entre autres détails, les trois ondulations du pouls.

Le *dicrotisme* ou battement double, regardé autrefois comme un état pathologique du pouls et un précurseur des hémorragies, décrit ensuite par le docteur Marey comme un état normal, le *dicrotisme* est parfaitement visible dans les épreuves que présente M. Ozanam. Dans les épreuves très agrandies on peut même constater que le pouls naturel est non-seulement *dicrote*, mais triple. La première ondulation correspondrait à l'impulsion du cœur gauche ; la deuxième serait due à l'impulsion du cœur droit. Quant à la troisième, elle serait due, d'après M. Ozanam, soit à l'élasticité des artères, soit à la contraction des oreillettes.

---

L'année 1867 est funeste à la science. Jobert de Lamballe, Civiale, Velpeau, trois morts illustres enlevés à leur pays en moins de trois mois ! C'est aujourd'hui le tour du célèbre Faraday. Tout le monde connaît ses travaux si remarquables sur la chimie et la physique. Voici un passage de la lettre que M. Dumas lisait dernièrement à l'Académie : " Les titres du savant incomparable sont connus du monde entier. Le caractère ineffable de l'homme si bon, si loyal, si naïf, ne pouvait être apprécié que dans l'intimité. Il y a près de cinquante ans, j'avais rencontré M. Faraday pour la première fois. Depuis lors, nous nous étions souvent retrouvés. Je l'avais donc suivi pendant la marche ascendante si glorieuse, et j'avais vu sa modestie si naturelle et si simple s'accroître dans la même proportion que la force de son génie et la splendeur de ses services. Si ses découvertes l'ont immortalisé, il laisse le souvenir

d'un des plus féconds esprits de ce siècle, il laisse aussi, au profit de la dignité des sciences, l'exemple d'une vie pure et d'un grand cœur.

“ L'Angleterre ne sera pas seule à s'émouvoir de ce grand deuil.”

Ajoutons que Faraday appartenait à l'une des mille sectes que la protestation a enfantées. Mais celle dans laquelle est né Faraday et dans laquelle il est mort présentait cette particularité singulière qu'elle n'existe plus que chez un très petit nombre d'individus et ne possède qu'une simple chapelle aux environs de Londres. L'illustre physicien y prêchait souvent le dimanche. Je n'ai pas pour mission d'éplucher sa doctrine, qui devait sans doute valoir celle de tous ses voisins protestants. Mais qu'il y a loin du grand Faraday, prêchant ce qu'il croit la parole divine aux débris d'une secte oubliée, à ces beaux fils qui haussent les épaules ou sifflent courageusement quand un vieux professeur prononce, dans son cours, le nom seul de Dieu !

---

Connaissez-vous rien de plus épouvantable, de plus inabordable, de plus inextricable que la chimie organique ? Elle rencontre néanmoins une foule de chimistes qui s'en occupent avec un zèle qu'on est toujours libre d'admirer.

Dans une seule séance, l'Académie a reçu cinq communications. M. Hoffmann envoie une seconde lettre à M. Dumas sur une nouvelle classe d'homologues de l'acide cyanhydrique.

Il annonce qu'“ il a poursuivi l'étude de ces nouveaux corps, qui lui sont devenus de plus en plus *chers* (!) à mesure qu'il en a approfondi la nature.

Et l'on ose prétendre que la chimie dessèche le cœur !

M. Oppenheim fait part à l'Académie de ses nouvelles recherches sur l'isomérisation du protochlorure d'allyle et du propylène monochloré.

M. Gautier s'est occupé, tout seul, du chlorhydrate d'acide cyanhydrique, et avec M. Maxwell d'une combinaison directe d'aldéhyde et d'acide cyanhydrique.

Enfin M. Buchanan envoie une note sur quelques dérivés de l'acide iséthionique.

Et c'est ainsi à chaque séance !

N'aurons-nous donc plus un Guyton de Morveau qui mette un peu d'ordre dans ce fouillis et rende la science abordable ?

Oh ! la manie des appellations baroques ! J'aime encore mieux les savants en *us*. S'ils étaient ridicules, au moins c'était en latin. Mais on ne sait même plus le latin.

---

Connaissez-vous M. Radau ? Ce n'est pas probable. M. Radau est

cependant un homme fort instruit, mais très-instruit. Seulement il écrit sous le pseudonyme de M. L. Figuier.

Il vient d'envoyer à l'Académie une note fort longue que le météorographe du R. P. Secchi lui aura sans doute inspirée.

Il paraît, d'après M. Radau, que l'appareil du célèbre directeur de l'Observatoire romain date du siècle dernier. Magellan en donne la description dans un long mémoire sur les baromètres, qui a été publié en français dans le tome XIX (année 1782) des *Observations sur la Physique*, de l'abbé Rozier, et en allemand sous forme de livre (Leipzig, 1782). Magellan employait, comme aujourd'hui le R. P. Secchi, le baromètre statique. Ce baromètre, inventé en 1670 par Samuel Morland, est décrit dans les dictionnaires de physique sous le nom de Steelyard-baromètre (baromètre à romaine)." Nutton et Gehter le représentent sous la forme d'un tube suspendu au bras court d'un fléau, dont le bras long parcourt un arc divisé."

Magellan perfectionna l'appareil, en y adaptant un crayon qui traçait une courbe continue.

Le R. Arthur Maguire eut l'idée, vers 1791, de soutenir le tube à l'aide d'un manchon de bois, et d'ajouter la chambre remplie. Mais le baromètre n'avait aucune stabilité.

Un certain Coxe exposa, à Londres, un grand baromètre à tube fixe et à cuvette mobile.

Mais toutes ces tentatives ne tardèrent pas à tomber dans l'oubli.

Le R. P. Secchi ne connaissait pas plus le météorographe de Magellan que le baromètre de Maguire.

L'idée de son barographe lui vint un jour accidentellement. Quant au météorographe, il ne constitue pas à la rigueur une invention nouvelle. Les appareils enrégistreur sont connus depuis longtemps. L'idée de réunir leurs indications dans un tableau unique, de manière à comparer tous les phénomènes accomplis dans un temps limité et à saisir les rapports qui les unissent, cette idée est si naturelle qu'elle a dû venir à quiconque a jamais eu deux appareils enrégistreur entre les mains. Pourquoi n'avions-nous pas de météorographe ?

Stephenson, l'inventeur de la *fusée*, n'a-t-il pas créé les chemins de fer ? Il y avait cependant, avant lui, et des voitures et des machines à vapeur.

M. Radau, j'en suis convaincu, ne s'abaissera jamais à ces mesquines jalousies des esprits impuissants. Mais, sous prétexte d'envoyer à l'Académie une note savante, n'a-t-il pas un peu trop mis sa science au service de ces gens dont nous signalions dernièrement l'envieuse et ridicule personnalité ?

---

## LETTRE SUR LE CONGRÈS DE MALINES.

---

Puisque les échos du congrès de Malines se prolongent encore en Bretagne et en France, avant de quitter la Belgique, il me sera permis, je l'espère, de vous communiquer quelques considérations sur le pays sur le congrès de Malines et sur le résultat pratique de cette réunion de catholiques.

Ce petit peuple belge m'a produit les meilleures impressions ; je ne m'attendais pas à trouver tant d'enthousiasme chez un peuple du Nord. Plein de foi, d'ardeur, de patriotisme, il est retrempe pour la lutte et prêt à tous les combats et à tous les sacrifices dans la défense de la cause sacrée de la vérité qui est la sienne ; car en Belgique plus que partout ailleurs — et ceci est à l'honneur de ce pays, comme le disait Mgr d'Orléans, — la question politique se pose d'une manière religieuse entre la vérité et l'erreur, et la question religieuse devient politique. Malgré les progrès du solidarisme, malgré la complicité d'un gouvernement antireligieux, les catholiques se tiennent debout, fermes, pleins de courage et de confiance en leurs forces et en la grâce de Dieu ; ils défendent le terrain pied à pied, et tandis qu'ils en perdent d'un côté, il en regagnent d'un autre. La lutte pourra durer longtemps encore ; mais, suivant toutes les probabilités humaines, le parti catholique ne succombera pas ; il reprendra de nouvelles forces à l'air vivifiant de la liberté politique. La liberté complète d'enseignement lui donnera chaque jour de nouvelles recrues ; le droit d'association décuplera ses forces et la liberté de la presse lui sera toujours d'un puissant secours pour démasquer ses ennemis.

En France, toutes ces grandes et nobles forces sociales nous manquent. Notre liberté d'enseignement est incomplète ; l'enseignement supérieur se trouve encore confisqué au profit de l'Etat. La liberté d'enseignement primaire et secondaire qui existe de droit, est contrariée, entravée en fait par une foule de dispositions réglementaires et souvent par la mauvaise volonté de certains administrateurs. De la prétendue liberté de la presse dont nous jouissons, tout le monde sait ce qu'il en faut penser. Le privilège et l'arbitraire n'ont jamais été les facteurs de la liberté. Celle des associations est encore un mystère écrit en lettres d'or dans les principes de 89, mais qui n'ont pas encore vécu non plus sur cette terre de France. La liberté politique quand l'aurons-nous sincère, pleine, entière ? Dieu seul le sait. Celle des réunions,

nous l'attendons avec impatience ; le souverain a promis à la France de lui restituer l'exercice de ce droit naturel, exercice essentiel à toute société humaine. Je demande aux catholiques d'en faire le premier et légitime usage en convoquant un congrès dans l'année qui suivra la promulgation de cette loi.

Dans ce congrès, on étudiera les progrès de la religion catholique dans le monde entier ; on fera un examen comparatif des œuvres de charité de tous les pays, on pèsera leurs résultats ; tous profiteront de l'expérience de chacun. Enfin, nous donnerons à cette réunion un caractère plus général, plus universel qu'au congrès de Malines. Les nécessités politiques créent aux catholiques belges une situation particulière ; et malgré toute leur bonne volonté, par la force même des choses leurs travaux revêtent un caractère local, prennent une direction spéciale, que rien ne pourra changer. Placés sur le terrain même de la lutte, ils sont obligés de courir tout d'abord aux dangers les plus pressants qui les regardent plus particulièrement, de s'unir, de s'entendre, afin d'agir de concert et de sauvegarder ainsi leurs plus chers intérêts.

Néanmoins, je m'empresse de le reconnaître, toutes leurs décisions quoique prises en vue des nécessités politiques et religieuses de la Belgique, intéressent les catholiques des autres pays. La fédération des établissements primaires et secondaires, destinée à lutter contre la ligue de l'enseignement solidaire, la fédération des cercles catholiques établis en Belgique, afin que les chrétiens d'une même ville puissent se concerter dans la défense de leur foi menacée dans la personne de leurs enfants, et dans la revendication de la liberté de l'Eglise entravée par les décisions de l'autorité civile, peuvent s'appliquer dans quelques autres pays, aux Etats-Unis, par exemple, avec des tempéraments rendus nécessaires par la différence des mœurs, des situations politiques, des législations des autres peuples.

Mais il est d'autres décisions qui ont un caractère plus général et plus universel et qui peuvent s'appliquer partout presque sans aucune modification. Citerai-je cette décision de la section des beaux-arts priant les évêques, les fabriques de faire cesser la spéculation organisée dans la plupart des églises pour la montre des objets d'art ? J'avoue à l'honneur de mon pays qu'il n'a pas une si grande réforme à opérer. Je ne connais pas en France de tableaux qui soient couverts et qu'on ne puisse voir sans le débours d'une somme fixée. En Italie, où presque tous les tableaux de maîtres sont toujours couverts, où pas une église n'en possède quelques-uns, la spéculation commence. Mais le prix n'est pas fixé, et tout est laissé à la générosité du visiteur. Cela revêt un certain caractère de liberté qui ne froisse pas autant qu'en

Belgique. Là, je ne connais rien de plus indigne que ce marché tarifé à un prix élevé pour voir les peintures de l'école flamande. Et la même spéculation existe à l'entrée des musées et des hôtels de ville où l'on a quelque chose de beau ou de curieux à vous faire voir.

Puisque nous sommes sur ce chapitre des objets d'art, que je cite une décision plus importante encore que celle-ci : autre supplique aux évêques de faire disparaître des églises les peintures, les images, les sculptures qui, au lieu d'exciter la piété des fidèles, sont par leur grossièreté des objets de répulsion. Combien en France une pareille guerre aux ouvrages grossiers serait utile et fructueuse. Dans les dernières conférences de Notre-Dame, le R. P. Félix signalait l'abaissement de l'art qui, n'étant plus chrétien, ne sait plus représenter le monde divin. Le mercantilisme a remplacé l'art ; et les églises, les crucifix, les statues, les tableaux de la Vierge et des saints n'ont plus aucun cachet artistique et religieux.

Une croisade a commencé en Belgique afin d'arracher les objets du culte chrétien des mains du mercantilisme qui les dénaturent. Une association s'est formée pour la composition, la publication des images de piété. Nous n'avons pas l'espérance de voir se reproduire les beaux jours de l'art religieux, où les peintres, les sculpteurs, exécutaient par pure dévotion, des chefs-d'œuvre qui font et feront toujours l'admiration des connaisseurs. Nous ne pensons pas que l'association des peintres catholiques qui, dans les dernières années, ont généreusement décoré les églises d'Allemagne et entre autres la belle cathédrale de Spire, se répande dans tous les pays et surtout en France. Les nécessités matérielles et économiques des sociétés modernes rendent de pareils dévouements extrêmement rares. Mais ce que nous désirons, c'est que nos églises soient construites, ornées, décorées par des artistes vraiment religieux et légitimement rétribués et non par des maœuvres, le plus souvent dénués de goût et de principes chrétiens qui les inspirent.

Déjà un des nouveaux évêques de France a compris la nécessité de cette croisade artistique et chrétienne. Il a découvert, à l'extrémité de son diocèse à Guer (Morbihan), un jeune artiste, élève de l'École des beaux-arts de Paris, et que des raisons de famille et des goûts particuliers retiennent à la campagne. La haute idée qu'il a de l'art a toujours détourné cet artiste de la pensée de prostituer son talent, d'en faire un vil métier, en devenant l'instrument d'un de ces magasins d'objets de piété. Il a voulu faire de l'art et il a réussi dans de charmants modèles de vierges. M. Becel l'a aussitôt entouré de sa protection, et lui a commandé certains sujets. Dans quelques années, je n'en doute pas, le disciple de Vannes aura dans beaucoup d'églises des statues qui exprimeront quelque chose de ce monde idéal du ciel.

Si l'art, considéré comme un moyen puissant d'éducation chrétienne, n'a pas été oublié au congrès de Malines, combien, à plus forte raison, l'instruction des classes ouvrières devrait préoccuper les catholiques. Aujourd'hui surtout que l'impiété fait des efforts considérables afin de répandre au sein des masses les mauvaises doctrines sous le couvert des connaissances utiles, cette œuvre est capitale. Les conférences publiques que les catholiques se sont vu refuser l'autorisation d'ouvrir en France, sont possibles en Belgique, sans aucun privilège, grâce à cette grande liberté d'enseignement, corollaire nécessaire des libertés politiques, dont jouit ce peuple. Des conférences pour les ouvriers ont donc été arrêtées en principe. Elles seront faites dans tous les cercles catholiques de la Belgique. C'est là une œuvre féconde à laquelle nous encourageons vivement nos frères belges. Puissent aussi tous les pays catholiques qui jouissent de ce grand bienfait de la liberté sans privilège, imiter cet exemple ! L'avenir de la société appartient aujourd'hui aux classes ouvrières par la force même des choses, bon gré ou mal gré. Le devoir des hommes intelligents est de les instruire, de les moraliser par l'instruction, l'exemple et d'aider ainsi à l'action civilisatrice du christianisme.

*Journal des Villes et des Campagnes.*

---

## LES MARIONNETTES AUX TUILERIES

---

J'avoue que ma première impression, en trouvant Guignol aux Tuileries, n'a pas été précisément favorable. J'apprécie Guignol, mais je respecte le Nôtre, et j'hésite à croire que ce soit pour recevoir un théâtre de marionnettes que ce grand artiste a ouvert ces vastes et symétriques allées, et mesuré ces majestueuses places de verdure. Guignol aux Tuileries me produisait un peu l'effet de mademoiselle Thérèse chantant le *Sapeur* dans la galerie des glaces à Versailles. Ecartons le mot de contre-sens qui serait trop dur, et cherchons un équivalent poli : c'est une dissonance. Cependant avec le temps je m'y suis habitué, et j'ai été, sinon convaincu, au moins persuadé par un philosophe de mes amis, descendant en ligne directe de Philinte qui, au lieu de se révolter contre les faits accomplis, cherche à les expliquer, et trouve un bon côté même aux laides choses.

Quand je lui exposai mes objections contre l'invasion de Polichinelle, du chat et du commissaire de police dans ce magnifique jardin, il sourit doucement : " Votre erreur, me dit-il, est de croire toujours que nous sommes

dans le siècle du beau ; nous sommes, mon très-cher, dans le siècle du commode. Vous pourriez me dire aussi que cette arche ouverte sous la terrasse de l'eau, comme un tunnel sous une voie ferrée, et qui interrompt si désagréablement l'allée est fort laide.—Si je ne le dis, je le pense.—Vous le pensez avec raison, mais c'est commode. Il y aurait bien aussi, au point de vue de l'art, quelque critique à présenter contre cette orangerie et ce jeu de paume qui balafrent d'une manière si étrange les deux terre-pleins placés, comme deux promontoires, à l'extrémité des Tuileries au-dessus de la place Louis XV.—A qui le dites-vous ?—Soit, je suis encore de votre avis, mais c'est commode. Je n'affirmerai pas non plus que cette bande de bitume qui coupe par le milieu le jardin des Tuileries, et produit de loin l'effet d'un morceau de sparadrap enroulé autour d'un membre blessé, soit d'un goût irréprochable, mais c'est si commode quand il pleut ! Le jardin réservé lui-même, qui s'avance hardiment du côté du pavillon de Flore et du pavillon de l'Horloge, et fait brusquement retraite du côté du pavillon Marsan, n'est certes pas, au point de vue de la symétrie, à l'abri de toute critique ; mais quelle commodité pour les promenades de ceux qui l'habitent ! Tout est là, une fois le principe de la commodité admis, le reste en découle. Guignol est bouffon, trivial, grotesque, il n'est pas précisément à sa place aux Tuileries ; mais il est commode pour les jeunes mères et les bonnes d'enfants d'aller passer une demi-heure avec leurs bébés devant Guignol, sans sortir du jardin ! Le commode ! mon cher, ne sortez pas de là, ou vous cessez d'être de votre temps. Le commode !"

Ainsi parla Philinte, et, comme il ne manque pas de philosophie, il ajouta quelques considérations sur les palais, que Béranger a comparés à des auberges, et qu'on pourrait plus justement, disait-il, comparer à des théâtres. Que d'acteurs y paraissent en effet ! que de rôles s'y jouent ! que de tirades s'y débitent ! que de couplets de facture s'y chantent ! que de comédies s'y succèdent, et quelquefois, hélas ! que de drames ! Philinte était lancé, il ne s'arrêtait plus. Il parla du retour de Louis XVI après les journées des 5 et 6 octobre, de la journée du 20 juin, de celle du 10 août, où le sang des Suisses enterrés au pied des marronniers de la grande allée des Tuileries donna, dit-on, à ces arbres, cette précocité de verdure qui a fait complètement défaut le 20 mars dernier. Je l'arrêtai au moment où, emporté par le courant d'idées sur lequel il s'était embarqué, il allait, après avoir traversé le Directoire, arriver au Consulat et à l'Empire, et je le quittai en lui faisant remarquer qu'il ne s'agissait pas du théâtre de l'histoire, mais du théâtre de Guignol.

Ce n'est pas que les marionnettes n'aient leur prix. Le célèbre Bayle ne manquait jamais, dit-on, de s'arrêter quand il passait devant leur théâtre, et il prenait le plus grand intérêt à leurs représentations. Ceux qui ont

résidé à Rome racontent des merveilles des *Burattini*, qui sont les *Fantoccini* de la ville éternelle. Les marionnettes romaines représentent merveilleusement les scènes populaires du Monte-Testaccio, ce lieu de plaisance où de légères caratelles—ce sont des calèches de location—emportant un double étage de voyageurs, hommes, femmes, jeunes filles, pressés de jouir des plaisirs de la belle saison. Rien ne peut rendre la fidélité pleine de verve avec laquelle ces marionnettes reproduisent les joies populaires. Le principal personnage des pièces qu'elles jouent—et l'on assure que l'un des plus laborieux théologiens du dix-septième siècle, Léon Allatius, bibliothécaire de la Vaticane, y assistait presque tous les jours,—c'est Cassandrino, petit vieillard vert et fat, quelquefois maître de chapelle et beau chanteur, s'exprimant d'une voix perçante, dont les travers sont une allusion satirique aux ridicules du temps.

On me reprocherait de ne point parler des *Fantoccini* de Milan, ces acteurs en bois, dont un voyageur disait que de tous les comédiens qu'il avait vus en Italie, ils étaient les plus naturels. Les *Fantoccini* jouent tous les genres, les grandes pièces comme les ballets. Mais, dans toutes les compositions qui paraissent sur le théâtre, il y a un personnage obligé, c'est Girolamo, le bouffon milanais. Un voyageur français, qui l'a vu avec délices, a laissé de lui ce portrait ; “ Demi-Sancho, demi-Sosie, Girolamo est laid, poltron, gourmand, bavard ; à sa vue l'hilarité gagne toute la salle, et il n'est pas au monde de personnage plus national et plus populaire. Je me rappelle encore les transports qu'il excitait dans une grande pièce d'*Alceste* ou *la Descente d'Hercule aux Enfers*. Armé d'une petite hallebarde, Girolamo était le compagnon d'Hercule, qui l'entraînait malgré lui dans sa périlleuse aventure, à peu près comme Don Quichotte entraîne Sancho Pança. Les terreurs de Girolamo, ce héros malgré lui, dans la barque à Caron, à la vue des gueules béantes de Cerbère, devant Pluton, étaient d'une admirable bouffonnerie, et auraient déridé la statue du commandeur. ”

Plus modeste que les *Burattini* de Rome, moins audacieux dans son vol que les *Fantoccini* de Milan, le sieur Guignol renferme son répertoire dans un cercle plus étroit. Point d'opéras, point de ballets, point de tragédies, aucune excursion sur le domaine mythologique. Polichinelle, le commissaire de police et le chat, voilà les trois personnages presque invariables du théâtre du sieur Guignol. Les autres ne sont que des auxiliaires, ce que dans les tragédies nous appelons les confidents.

Cependant je ne puis vous cacher que les marionnettes de Paris siègent sur les bancs de l'opposition comme les marionnettes de Rome et de Milan. C'est Polichinelle qui est le héros et le roi de ce théâtre. Il est ivrogne, mauvais sujet, violent, tapageur, gourmand, querelleur, il se grise, il bat sa femme, il bat la garde, il bat le commissaire, il bat tout le monde, il est

plus fort que l'autorité. Les enfants trépignent de joie, ils applaudissent de leurs petites mains. Bravo, Polichinelle ! Polichinelle n'a pas payé son terme, il déménage, comme on dit, à la ficelle, en descendant ses meubles par la croisée ; arrive le propriétaire, qui veut s'opposer à ce déménagement clandestin. Polichinelle le heurte avec un meuble, il l'assomme il le renverse à demi mort. Ce sont, pour le coup, les ouvriers qui, debout autour de la corde qui marque l'enceinte réservée, rient à gorge déployée, et crient à demi-voix : Bravo, Polichinelle ! Polichinelle est cuisinier, il vient d'assaisonner pour son maître un plat de haricots ; celui-ci se plaint de ce qu'ils sentent le brûlé. Polichinelle profite de ce qu'il tourne un instant la tête pour le coiffer avec la casserole.

Voyez-vous là-bas cette grasse nourrice dont les épaules sautent comme des collines ? C'est madame Paméla Boniface. La plaisanterie de Polichinelle lui paraît délicieuse, et elle regrette presque de ne pas en avoir fait autant quand la mère de son petit nourrisson l'a grondée, l'autre jour, d'avoir laissé brûler la bouillie du marmot. C'est si gourmand, ces petits ! c'est si insupportable, ces belles dames ! Quel dommage que Polichinelle ne puisse pas se faire nourrice sur le lieu ! Il mettrait ces bégueules au pas, et l'on ne se permettrait pas de gronder madame Boniface.

Telle est la morale du théâtre Guignol, morale quelque peu immorale. "Notre ennemi, c'est notre maître," maxime toujours bien venue chez les enfants, les domestiques et le populaire ; chez les petits de tout genre, petits de taille et d'âge et petits de fortune et de toute condition. J'aperçois là-bas quelques fantassins qui semblent prendre un plaisir extrême aux exploits de Polichinelle contre le commissaire. D'un caporal à un commissaire il n'y a pas loin ; ce sont deux trouble-joie. Quel malheur que les choses ne se passent pas à la caserne comme au théâtre Guignol ! "Caporal, mon mignon, qu'une volée de bois vert irait bien à vos épaules !" Mais pardon, me voilà loin du théâtre Guignol, en plein théâtre Beaumarchais, avec ce coquin de Figaro.

Je ne voudrais rien dire d'excessif : sans doute, les spectateurs naïfs du théâtre des marionnettes ne font pas toutes les réflexions que je fais ici. Ils s'arrêtent à l'extérieur, à la forme qui est grotesque, aux colibets qui les amusent, aux coups de bâton qui les divertissent parce qu'ils portent sur les épaules d'un autre, aux bons tours de Polichinelle qui les font rire aux larmes. N'importe, la tendance du théâtre de Guignol est mauvaise, et le sentiment qu'on en rapporte n'est pas bon. Les pièces sont remplies de grosses plaisanteries, de paroles triviales, de jurons, de quolibets de bas étage ; de scènes nauséabondes où la colique et ses suites naturelles jettent sur les chemises des marionnettes des traces écrites en imitation qui font pousser des éclats de rires convulsifs aux spectateurs. Une simple question, s'il vous plaît : Vous mettez un soin particulier à éloigner

de vos enfants les gens grossiers ; vous grondez, vous congédiez quelquefois un domestique qui a laissé échapper devant eux une parole maisonnante. A quoi bon, si vous les envoyez chez Guignol ?

*Semaine des Familles.*

---

## L'ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

### ET SES ŒUVRES.

---

..... J'ai suivi dans ses pérégrinations le panégyriste des Lacordaire et des Gerbet, j'ai applaudi l'orateur des jeux floraux à Toulouse, j'ai été surtout admis à l'intimité de ce cabinet de travail, vaste et sévère, où j'aime à reporter ma pensée pour revoir celui qui l'arpenle en des sens tourmentés, s'arrêtant souvent aux larges embrasures d'où son regard, lumineux et doux, plonge sur les vastes pelouses du jardin de l'évêché.

Jardin charmant ! le rossignol chante dans le feuillage de ses grands arbres, le moucheron bourdonne près des fleurs semées à profusion dans tous ses sentiers, le poisson nage dans les eaux tranquilles de son petit lac. Le ciel bleu du Languedoc sert de dôme à toute cette petite nature, à ce raccourci des merveilles créées, dont l'auteur des *Études sur le symbolisme* aime à écouter les voix mystérieuses, pour nous en redire avec tant de fidélité les accords et les chants.

.....

Quand Lefranc de Pompignan écrivit son livre *de la Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ne voulut-il pas réagir contre un préjugé encore fort répandu de nos jours ? Sans doute, le but principal du pieux archevêque de Vienne fut de montrer combien l'alliance de la dévotion et du goût des belles-lettres était naturelle et facile. Mais la portée de son ouvrage allait plus loin : en même temps qu'il écrivait une œuvre de polémique, il donnait des leçons, et les amis de sa thèse ont à prendre dans ses démonstrations plus encore peut-être que les ennemis.

On était loin déjà des chefs-d'œuvre du doux évêque de Genève. La littérature ascétique semblait oublier que " tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu," et que " tout ce qui a été créé, l'a été pour les élus."

Repousser presque systématiquement, par dédain ou par conviction, ce que Boileau appelait les *ornements égayés* ; oublier que l'homme est composé de corps et d'esprit, que cet esprit se nourrit au moyen de facultés diverses : tel paraît avoir été le programme de tant d'écrivains

sur qui le jansénisme avait exercé, peut-être malgré eux, sa froide influence.

Il ne faut faire ici de procès à personne, et tenir à chacun compte de ses bonnes intentions ; mais n'est-il pas vrai que ce qui domine tant de gros-traités ascétiques, tant de cours de méditations, tant d'études sur la vie spirituelle, c'est. . . . l'ennuyeux. Rien pour l'imagination, extrêmement peu pour la sensibilité, tout pour l'intelligence : un livre de piété est devenu un traité de logique, avec toute la sécheresse de l'enseignement didactique. Il semble que l'auteur croirait profaner son sujet en le revêtant d'une forme agréable. La langue française elle-même, si nette, si vive, si alerte, perd la franchise de ses allures dans ces phrases lourdes, enchevêtrées, interminables. Tout cela est d'une sécheresse désolante.

Au début de ce siècle et avec les premiers essors de la littérature dite romantique, ce caractère des livres d'ascétisme et de piété frappa plus vivement les esprits. On voulut réagir, et protester contre ce qui paraissait désormais acquis par le fait d'une expérience de deux siècles. Des hommes de génie, des écrivains de talent se mirent à l'œuvre, et si cette réaction nous a valu plus d'une imitation maladroite, si l'on a raison de se plaindre aujourd'hui des mièvreries et des fadeurs qui abondent en certains livres de piété, du moins le point de départ était excellent, et nous avons désormais dans la littérature contemporaine une place que les Lamennais, les Lacordaire, les Gerbet, les Dupanloup, etc., ont rendue digne des respects de ce monde lettré qui nous reprochait l'irréconciliable opposition entre les œuvres de l'esprit et la dévotion.

Quelle fut la part de Mgr. de la Bouillèrie dans ce mouvement si légitime et si fructueux ? Nous allons la voir se dessiner dans le premier des ouvrages sortis de la plume de l'illustre évêque, je veux parler des *Méditations sur l'Eucharistie*.

“ Lorsque j'ai publié mes *Méditations*, écrivait le prélat en 1861, une de mes pensées a été de modifier la forme des livres ascétiques, qui m'avaient toujours paru d'une aridité désolante.”

S'il fallait toujours juger de la valeur d'un livre par le succès qu'il obtient, on conviendrait que rarement un livre aurait présenté cette garantie à l'égal de ce petit recueil de méditations, dont les éditions et les tirages ne se comptent plus depuis longtemps dans la librairie religieuse. On raconte encore dans la maison Bray le succès merveilleux de la première édition de ce délicieux volume : édition charmante, pour le dire ici en passant, que les amis des beaux livres regrettent de ne plus avoir reconnue dans les in-18 et les in-32 qui l'ont suivie. Les acheteurs impatientes firent queue aux portes de la librairie Sagnier et Bray, et en quelques heures la première édition était épuisée.

D'où venait à cet ouvrage ce succès insolite, qui ne s'est point dé-

menti après le premier feu de la faveur? Pourquoi ce que quelques-uns purent craindre n'être que le résultat d'un engouement passager, a-t-il continué de réjouir les nombreux admirateurs de cette parole qui redisait avec tant de charmes, dans un langage nouveau, les délices de l'Eucharistie?

C'est que les fidèles avaient goûté la méthode de l'auteur, et que cette méthode répondait aux besoins de l'âme pieuse.

“ J'ai voulu, disait l'auteur dans la *Dédicace*, vous suggérer une méthode et quelques exemples, si imparfaits qu'ils soient, pour vous apprendre à méditer. . . Vous remarquerez que les textes dont je me suis servi ne se rapportent en général que d'une manière très-indirecte à la divine Eucharistie; mais, tout plein de cette pensée unique, j'y ai ramené facilement les sujets que j'avais choisis.”

Et ne craignez pas que ces rapprochements ingénieux aient rien de forcé ni de heurté: lisez le *Sommeil de l'Eucharistie*, le *Champ divin* les *Trois colombes*, *Esther*: l'âme se sent doucement emportée par un courant tranquille. Parfois un cri s'échappe et l'esprit étonné s'arrête, mais c'est le cri de l'admiration, c'est la surprise d'une découverte qui n'a rien eu de pénible et de dur.

Je ne sais plus quel maître de la vie spirituelle recommande à chaque instant de ne pas fatiguer l'esprit dans la méditation, et de se laisser volontiers entraîner par le courant du cœur, une fois que l'imagination est fixée et l'esprit suffisamment éclairé.

Mgr de la Bouillerie nous offre sous ce rapport un modèle parfait. Essayez de comparer les meilleurs cours de méditations modernes avec les seize *Méditations sur l'Eucharistie*, et dites si nulle part comme en ces dernières vous avez rencontré la solidité de la doctrine, l'ingénieux des rapprochements et des applications qui fixent la *folle du logis*, et surtout le naturel et progressif développement des affections vis-à-vis du sujet qu'il médite.

Toutes ces qualités se retrouvent en germe dans un opuscule qui suivit ou peut-être accompagna la publication des *Méditations sur l'Eucharistie*. Après avoir montré les méthodes en quelques exemples, qui sont tous de petits chefs-d'œuvre, l'auteur voulut fournir un aliment aux âmes que son livre avait formées à sa méthode, et il publia les *Cent-vingt sujets de méditations pour l'adoration perpétuelle*. Ce petit recueil est ravissant: toute l'âme de l'auteur s'y retrouve et cette série d'applications frappantes de vérité trahissent une admirable connaissance de tous les secrets de la piété. C'est l'Écriture sainte presque entière, surtout l'Écriture du Nouveau Testament, dans ses rapports avec l'adorable Eucharistie; et si quelques âmes ont regretté que l'auteur n'ait pas pu donner à ces *sujets de méditations* les développements du premier volume, celles qui

s'étaient instruites à son école n'avaient pas de peine à suppléer, sous la direction des petits textes, à cette forme riche et si suave.

L'Eucharistie et l'Écriture méditée au pied de l'Eucharistie : voilà presque tout le secret de ce talent merveilleux, de cette inspiration qui arrive jusqu'à la division de l'âme, de cette douce et pénétrante action exercée par les écrits de l'évêque de Carcassonne. Dans ses homélies, dans ses discours, dans ses mandements, dans ses livres, le ton général s'élève toutes les fois que l'orateur ou l'écrivain touche à quelque point des merveilles eucharistiques.

L'œuvre capitale de Mgr de la Bouillie a son histoire, elle a sa philosophie. Aujourd'hui moins que jamais, il n'est permis de l'ignorer, après les savants travaux du cardinal Pitra et le beau livre du nouvel archevêque de Reims.

Dans les homélies de S. Jean Chrysostôme, on trouve le développement d'une pensée que le grand docteur résume lui-même en ces termes :  
" Eh quoi ! direz-vous, les Écritures ne sont-elles pas utiles.—Oui, sans doute, elles sont très-utiles et même nécessaires ?—Eh bien ! ajoutez-vous, puisqu'elles sont utiles, pourquoi Dieu ne les a-t-il pas données dès le principe ?—C'est qu'il voulait instruire les hommes par les choses, et non par les livres. Qu'est-ce à dire, par les choses ? C'est-à-dire par la création elle-même."

Dans ces paroles trop peu connues de l'illustre commentateur de S. Paul, se trouve toute la raison d'être des ouvrages semblables à celui de l'évêque de Carcassonne, et aussi le secret de l'antiquité du sujet qu'ils traitent.

Les découvertes récentes de l'hiéroglyphie égyptienne, l'étude des livres et des traditions de l'Inde, ont démontré surabondamment cette antiquité. Personne n'ignore l'amour de l'école spiritualiste de Platon pour cette méthode d'enseignement religieux. Rome imita la Grèce, et ce besoin de retrouver ainsi l'enseignement sous les figures fut poussé à un tel excès que le but fut rapidement et étrangement dépassé. Le symbole fut bientôt pris pour la réalité, et la matière fut vénérée à l'égal de l'esprit.

Mais il y avait un peuple, dépositaire des vérités révélées, que Dieu protégeait contre les erreurs et les inclinations d'une nature constamment entraînée par la chute primordiale. Ce peuple, dont l'existence fut un miracle perpétuel de la Providence divine, nous offre le plus bel exemple et la plus éclatante confirmation de la thèse de S. Jean Chrysostôme. Chez le peuple juif, en effet, tout est symbole ; son histoire n'est qu'une longue suite de figures. Portique majestueux, dressé par une main divine sur la route des siècles qui précédèrent l'établissement de l'Église, il

présentait, et il présente encore aux yeux de ceux qui le traversent, dans une série de tableaux gradués et emblématiques, toute la préparation d'une œuvre grande entre toutes les œuvres, l'Incarnation du Verbe.

Jésus-Christ apparaît enfin. Il vient accomplir toutes les figures, réaliser tous les symboles de l'ancienne alliance. Mais, en établissant le sacrifice eucharistique et les sacrements, il consacre la doctrine du symbolisme ; en revêtant sa doctrine de la forme touchante et gracieuse des paraboles, il ouvre une voie nouvelle à la prédication de la vérité.

Après Jésus-Christ, l'Église cherche à imiter les exemples et à perpétuer l'esprit de son divin fondateur. Le rituel, la liturgie, les dispositions architectoniques de ses temples, les vêtements de ses ministres, le mobilier du culte, tout lui est une occasion de rappeler à l'esprit et au cœur de l'homme les vérités révélées, immatérielles, éternelles et immuables.

De leur côté, les Pères et les écrivains ecclésiastiques attribuent, pour ainsi dire, à tous les êtres de l'univers, depuis l'âme que Dieu déclare faite à son image et à sa ressemblance jusqu'à la plante et au minéral, la propriété de nous instruire par leurs analogies avec le monde surnaturel.

Mgr de Carcassonne explique, dans l'introduction de son grand ouvrage, comment tous ces écrivains ne furent que les commentateurs de la grande parole de saint Paul, qui pourrait servir de devise et de texte à tous leurs travaux : *Invisibilia enim ipsius, à creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.* (Rom. 1, 20.)

Ils furent nombreux, les commentateurs.

Les uns traitèrent du symbolisme d'une manière directe et exclusive ; les autres le firent entrer dans la trame de leurs travaux, comme un aide puissant et autorisé.

Déjà, dès les premiers siècles, comme l'a si éloquemment prouvé le savant abbé Freppel, les Pères apostoliques s'appliquaient à développer le symbolisme de nos saints livres. S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, Prudence, S. Paulin de Nole, S. Grégoire le Grand, S. Isidore, le vénérable Bède resteront à jamais comme les véritables maîtres dans cet art merveilleux de réveiller une harmonie inconnue au sein de la création forcée de servir à l'homme comme d'un échelon pour le faire arriver à la contemplation des choses d'en haut.

Le moyen âge devait donner à cette entreprise tout son essor. La *Clavis* de S. Mélicon, évêque de Sardes, donnait le thème, et bientôt l'étude du symbolisme prit un développement magnifique : les belles prières de la liturgie, les flèches des cathédrales, les ogives de l'église, les dentelles de la pierre que l'huile sainte consacrait, tout prit une voix, tout parla une langue d'une poésie incomparable. Yves de Chartres, l'abbé Rupert, Honorius d'Autun surtout, Hugues de Saint-Victor,

Innocent III, saint Thomas d'Aquin, Durand de Mende le consignèrent dans d'immortels écrits.

Un moment, la théorie des explications symboliques faillit tomber dans un abus qui dégénérait en excès. Mais, comme on les pardonne volontiers, ces excès, quand on parcourt dans les Bollandistes l'histoire des saints qui vécurent en ces siècles de foi poétique ! Qui songerait à s'en plaindre, quand on entend la douce voix de François d'Assise chantant son cantique au soleil ! Et puis, combien l'excès fut de courte durée ! Voici venir le protestantisme, voici venir la renaissance avec ses lignes roides et ses classiques froideurs ! Pauvre fleur du symbolisme, si fraîche, si épanouie, si empourprée, comment résisterait-elle à ce double courant d'air vicié ? Vainement, quelques cœurs généreux essayent de lutter contre le torrent. Le président Duranti, le cardinal Bonna Bellarmin lui-même brillent encore d'un éclat assez vif pour fixer un instant l'attention des positivistes. Le symbolisme se réfugie dans la prière du cloître, dans les contemplations des âmes que la piété élève au-dessus de leurs temps. Henri Suso compte beaucoup d'amis et d'imitateurs parmi ces âmes, et un jour que le médecin du monastère ordonnera de moissonner les lis dont il redoute les émanations trop pénétrantes, la mère supérieure, digne fille de François de Sales, Jeanne de Chantal, suppliera le bon docteur de permettre qu'au moins on en conserve quelques branches, pour l'amour de la pureté que ces lis représentent.

Enfin le jansénisme arrive et achève l'œuvre radicale de la réforme. Quelques protestations timides, comme celles du *Dictionnaire chrétien*, de Cousin Despréaux, peut-être de Louis Racine dans quelques notes de son froid *Poème de la religion*, s'élèvent et retombent devant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le symbolisme est alors bien décidément jugé et oublié : qui donc oserait faire de la poésie en face de Voltaire ?

On en était encore là du symbolisme religieux, quand Mgr de la Bouillerie eut la première pensée de son œuvre. J'ai dit : du *symbolisme religieux* ; car l'autre, celui qui devait si rapidement dégénérer en un panthéisme grossier, sous des voiles délicats, avait été, depuis les chefs de l'école dite romantique, remis en honneur dans la littérature et les beaux-arts. Sans doute, les savants travaux de Dom Pitra, depuis récompensés par la pourpre romaine, avaient rouvert la voie et montré les richesses de cette mine dédaignée depuis trois siècles. La moisson du bénédictin de Solesmes était abondante, il la serra dans ce magnifique *Spicilege*, où les érudits seuls pouvaient l'aller admirer.

Entreprendrait-on de populariser la science des symboles ? qui l'entreprendrait ?

Il fallait à celui qui tenterait cette grande entreprise plusieurs qualités indispensables au succès et possédées à un degré si parfait, que la moindre

imperfection compromettrait sûrement et peut-être ruinerait l'œuvre de reconstitution réclamée par tant de bons esprits.

Ces conditions indispensables de succès, je vais tenter de les énumérer, avec d'autant plus de confiance que cette énumération me paraît être le meilleur éloge possible des *Etudes sur le symbolisme* de Mgr de la Boullerie.

Avant tout, le moderne symboliste devait se souvenir que, quelque frappantes que soient les analogies offertes par la création visible avec les choses invisibles de Dieu, ce n'est point à elles qu'on doit demander les preuves du dogme. La démonstration, pour être rigoureuse, doit s'appuyer sur la révélation, la doctrine de Jésus-Christ continuée par la prédication des apôtres et les enseignements de l'Eglise. A cette disposition d'esprit, il lui fallait joindre une ardente conviction vis-à-vis de la grande valeur du symbolisme considéré comme appoint à la démonstration rigoureuse du dogme. Si ces rapprochements, ces emblèmes ne nous démontrent rien rigoureusement, du moins ce symbolisme naturel a une raison d'être, il a un but. Il sert à l'exposition, à l'explication, à l'intelligibilité du mystère. Il sert à le rendre souverainement acceptable aux esprits les plus obstinés. Il achemine doucement vers la vérité, en la faisant pressentir. Il désarme et réduit à néant une objection railleuse : comment déclarer impossible, incompréhensible ce que les créatures nous montrent réalisé ? comment ne pas admettre que ces analogies se rattachent à la vérité ? c'est ainsi qu'en ont jugé S. Augustin, ce génie si complet, et S. Thomas d'Aquin, ce grand esprit si ingénieux et si positif.

Il fallait en second lieu se garder d'un défaut redoutable, que le moyen âge ne sut pas éviter, qui compromit des études si conformes à la tradition patristique, je veux dire l'absence de goût et de mesure. Dans son doux et ingénieux langage, Mgr de Carcassonne le dit lui-même : " J'ai dû me rappeler ce mot de l'Ecriture : *Si vous avez trouvé un rayon de miel, n'en mangez que ce qui vous suffit, de peur qu'en étant rassasié vous ne le rejetiez avec dégoût.* (Prov. xxv, 16.) Une extrême sobriété dans le choix des matières m'a semblé devoir être la première condition de mon travail." Les écrivains qui ont commenté la *Clavis* du saint évêque de Sardes, et dont on retrouve les interminables nomenclatures dans le *Spicilege*, l'ont fait avec une imagination plus brillante que solide. Leurs interprétations sont très-souvent hasardées, elles sont plus d'une fois exagérées d'une manière regrettable, s'appuyant sur des données que la science a rejetées depuis longtemps, faisant du symbolisme après coup et forçant bien des fois les analogies pour les ajuster au lit de Procuste.

Quelle règle suivre alors ? celle qu'a suivie Mgr de la Boullerie, et c'est la troisième des qualités que je réclame dans cette étude qui lui

fournit les moyens de la suivre. " Le symbolisme, dit le prélat, n'est point un caprice de poésie ou d'imagination : il s'appuie sur une tradition vénérable, qui est demeurée constante dans l'Eglise ; et cette tradition, à son tour, prend sa source dans la parole de Dieu." L'Écriture et les Pères ! oui, pour que son travail fût accepté, eût de l'autorité dans un temps éminemment positif, il fallait que le hardi entrepreneur joignit à une connaissance profonde des saints Livres une longue étude des Pères et des interprètes sacrés. " Les textes sacrés ne nous appartiennent point ; ils sont le bien propre de l'Eglise, et l'Eglise seule peut en fixer le sens. . . Les Pères ont été les plus sûrs et les plus éloquents symbolistes de l'Eglise. Leur œuvre principale a été de révéler aux fidèles le sens caché de nos saints Livres : ils ont interprété la création tout entière, et c'est à leur souffle puissant, comme à celui de l'esprit de Dieu, que le monde, sortant du chaos de la matière, s'est transformé en un radieux symbole." Sans doute, il ne devait pas être interdit de s'élever soi-même sur les ailes des Pères et de l'Écriture, et de moduler, en harmonisant sa propre voix à leur mélodieux concert quelques accords personnels. Mais l'autorité devait rester à qui la mérite et la distinction devait être bien tranchée.

Quatrième condition non moins indispensable : se préoccuper avant tout de fournir des aliments à la piété et non à la curiosité, faire une œuvre utile moins qu'une œuvre agréable, et pour cela reléguer humblement au second plan les vains étalages de la science. Les âmes pieuses et élevées le disaient à Mgr de la Bouillie : Après nous avoir appris à retrouver le Dieu de nos tabernacles sous le voile des saintes lettres, montrez-le-nous sous l'écorce des objets matériels qui nous entourent. Puisant dans votre admirable science des textes sacrés et des commentaires autorisés par l'Eglise, apprenez-nous à monter du connu à l'inconnu, de la matière à l'esprit, de la terre au ciel ; que sous vos doigts habiles la nature forme un concert suave qui enthousiasme notre cœur, l'emporte sur les ailes de la pensée, le ravisse dans ce monde merveilleux où l'œil se rassasie, où la volonté s'enivre au sein des plus pures délices. Que le *symbolisme de la nature* nous parle de Dieu, de Jésus incarné, souffrant, crucifié, immolé sur l'autel ; de Marie, des anges, des saints, des apôtres, des martyrs et des vierges ; des membres de l'Eglise souffrante, des combats de l'Épouse du Christ sur la terre ! Il fallait qu'après avoir lu, médité son livre, les cœurs aimassent à redire tout bas, au pied de la croix, dans le secret de la prière, au milieu des douces intimités de l'oraison : Ce livre nous a appris à trouver partout le bien-aimé de nos âmes, à reconstruire partout les traces de ce que nous aimons, à commencer le ciel sur la terre, en nous faisant vivre ici-bas de cette vie toute céleste que l'Apôtre recommande et qui est l'unique consolation de l'exil.

Enfin, à toutes ces qualités il fallait unir un grand art de style et une large manière de traduction qui permit d'*actualiser* l'admirable antiquité. Peu de lecteurs prendront la peine de remonter aux sources pour comparer le texte à la traduction, et pourtant c'est un travail que j'ose recommander à tous ceux qui sont en mesure de le faire : les difficultés de la langue sont vaincues avec une dextérité où l'effort ne se laisse point sentir. Les expressions mêmes conservent sous la plume du traducteur toute leur force et leur native énergie.

Il me semble qu'en écrivant son livre, le mainteneur des jeux floraux a dû se rappeler bien des fois les tournois poétiques de sa jeunesse, dans cette brillante pléiade dont Judes de Ressaiguiet était l'astre aimé. De temps à autre, un écho de ces temps où tout chantait sous ses doigts harmonieux, se réveille dans l'âme du doux et saint évêque, et un cantique s'échappe de ce cœur où tout est resté si pur, si ardent, si jeune. *Notre-Dame de Lourdes, l'Ange et l'Eucharistie, le Ciboire doré, le Ciboire de cire*, sont dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres. Cette même âme poétique se révèle dans les descriptions d'une littérature achevée, dont les pages des *Études sur le symbolisme de la nature* sont émaillées. Je voudrais pouvoir justifier mon dire par de longs extraits ; du moins qu'il me soit permis d'emprunter quelques lignes au second volume, qui vient à peine de paraître. Elles suffiront pour faire désirer le reste :

“ LE NID DE L'OISEAU. Un nid d'oiseau! . . . Quel merveilleux chef-d'œuvre ! et que la Providence est aimable d'avoir créé de si habiles ouvriers pour de si charmantes constructions ! Comme ces brins d'herbe, ces plumes, ces pailles légères sont tressés avec art ! Imagine-t-on un oreiller plus doux que le duvet qui tapisse le nid ? Puis, quel soin, quelle sollicitude pour que cette maison fragile soit posée en lieu sûr ! La cime d'un arbre qui se perd dans les nues, l'épais feuillage au fond des bois, le coin obscur d'une maison isolée, c'est l'emplacement que l'oiseau préfère. Mais dès qu'il a construit son nid, il se considère en toute vérité comme chez lui. Il a pris possession de sa demeure. Il va devenir le chef d'une nouvelle famille ! C'est, direz-vous, une bien frêle assise que cet établissement aérien ! et cependant la sainte Ecriture le cite très-sagement à l'homme pour lui donner une utile leçon. “ Quelle confiance aura-t-on, dit-elle, en celui qui n'a pas même un nid ? ” Il faut qu'à un jour donné l'homme aussi sache fixer sa vie, et qu'il se pose avec honneur là où Dieu lui a créé des devoirs.

“ Mais, si modeste que soit le nid de l'oiseau, il y abrite tout son bonheur. Il ne le quitte que par instants, il y revient toujours avec joie. La femelle y dépose ses œufs : avec quel soin, quelle tendresse, elle les couve et les réchauffe ! L'œuf de l'oiseau est un doux symbole, car il signifie l'espérance. Qui de nous, dans le nid où la Providence l'a placé,

n'a pas échauffé de son haleine l'œuf où dorment ses espérances ? Prenons garde cependant. Nos espérances seront vaines, si elles n'ont pour objet que les biens de cette vie périssable. . . . ”

“ L'AIGLE. Dieu, qui dispense à ses créatures l'incomparable variété de ses dons, a voulu distinguer l'aigle entre tous les oiseaux par la sublimité de son vol. L'envergure de ses larges ailes le soutient au plus haut des cieux : il y plane, il semble y régner. Par sa beauté et par sa force l'aigle est le roi des airs. Tantôt vous diriez qu'il se joue entre les rayons du soleil, ou bien qu'il se baigne dans les nuages qui recèlent la tempête. Parfois cependant il fend l'immense espace, il descend jusqu'à nous ! . . . L'aigle ne touche la terre que pour saisir et déchirer sa proie. Il est le symbole de la puissance humaine, qui, rayonnante de gloire et tenant la foudre entre ses mains, ne se fait connaître au monde que par les sanglantes victoires qu'elle remporte. . . ”

“ L'HIRONDELLE. Quel charmant oiseau que l'hirondelle, et que serait le printemps, avec son vert feuillage, son aubépine et ses lilas, si le cri joyeux de l'hirondelle, emplissant tout à coup les airs, ne nous faisait entendre son cantique d'espérance ! L'hirondelle paraît : elle rase la terre de ses ailes bleuâtres, et le sol qu'elle a touché va aussitôt se couvrir de fleurs et de fruits. Ce n'est pas comme le rossignol, sous l'ombrage solitaire des bois, que l'hirondelle aime à se fixer, ni comme l'alouette au milieu des blés mûrs, ni comme la tourterelle sur la cime de l'arbre élevé. Non, elle s'approche de nos habitations. C'est à l'homme même qu'elle veut parler, car c'est à lui qu'elle a mission d'apprendre toutes les joies de la saison nouvelle.

“ Elle place son nid à l'angle des fenêtres. “ Admirez, dit S. Ambroise, comme ce pauvre petit oiseau, que sa tendresse maternelle rend sublime, sait se façonner des nids qui sont plus précieux que l'or, car elle les façonne sagement, et l'or lui-même, dit l'auteur des *Proverbes*, est moins précieux que le nid de la sagesse ! Quelle prudence montre l'hirondelle en choisissant le domicile des hommes pour y abriter ses petits : elle sait très-bien que l'oiseau ennemi n'osera pas venir les y surprendre. Puis, où trouver un plus habile maçon pour composer son dur ciment ? Du bout de ses ailes trempées dans l'eau, elle balaye la poussière du chemin, et y forme ainsi la boue humide dont elle enduit et cimente les brins d'herbe qu'elle a recueillis avec son bec. Voilà son nid construit, et la structure est si parfaite, qu'on n'y découvre pas une fente où puisse passer sur la tendre couvée le moindre souffle de froid.

“ Ainsi l'hirondelle se confie à nous et nous confie ce qui lui est le plus cher, sa couvée. Une mince cloison de verre nous sépare à peine de son nid. Mais prenez garde de tromper sa confiance, et si elle vous demande un asile sous votre propre toit, n'essayez pas de l'y retenir captive.

L'hirondelle fait volontiers société avec les hommes, elle ne se laisse point apprivoiser par eux. Elle accepte loyalement votre hospitalité, mais elle ne l'échange jamais contre l'air libre du ciel. Et d'ailleurs, pourquoi la retenir ? Elle ne dure dans nos climats que ce que durent le printemps et les roses ? Un peu plus cependant, car toute la belle saison lui convient. Mais dès qu'elle sent les premiers brouillards de l'automne, dès que le soleil n'échauffe plus nos parages, vous la voyez inquiète, troublée, agitée, parcourant dans son vol de longs cercles comme pour se préparer à un lointain voyage. Chacune fait signe à ses compagnes : toute la bande est bientôt réunie, et un gazouillement prolongé est le dernier adieu qu'elle nous laisse ! . . . La terre est redevenue triste. Les feuilles tombent de tous les arbres. Plus une fleur dans nos bosquets, plus un fruit dans nos vergers, et à nos fenêtres plus une hirondelle ! . . . .”

Cette merveilleuse souplesse de talent se révèle surtout dans ce qui appartient en propre à Mgr. de la Bouillierie dans ses *Études*. Les débuts des chapitres par exemple, comme on vient d'en juger, sont toujours ravissants de grâce, de fraîcheur, d'inattendu : tout cela est frappé au coin du bon goût le plus épuré. Les sommaires eux-mêmes révèlent et promettent, avec une délicatesse infinie, les trésors qui vont être ouverts avec une sainte profusion. Enfin, les prières, les invocations, les aspirations qui terminent chaque chapitre, le résument admirablement : on y sent le cœur qui prie, l'âme qui s'épanche en présence de son bien-aimé dans un langage aussi parfait qu'élevé.

Et maintenant, s'il me fallait donner la préférence à l'un des deux volumes des *Études sur le symbolisme de la nature*, je dirais que le premier, celui qui traite de la *création inanimée*, est plus sévère que celui où l'on étudie la *création animée*. Les fleurs parlent moins gracieusement que les oiseaux, et la mer a des grondements moins sonores que ceux du lion.

A quoi cela tient-il ? “ La création animée, qui est l'objet de mes secondes études, dit l'éminent symboliste, sera peut-être plus féconde encore que la création matérielle en symboliques enseignements. La vie animale est déjà plus rapprochée de la nôtre. L'instinct imite l'intelligence, quelquefois même le cœur.

. . . . .

L'ABBÉ ANT. RICARD, Docteur en théologie.

---

## CHRONIQUE.

---

Ce ne sont jamais les faits qui manquent. Mais les moindres comme les plus gros passent avec tant de prestesse, que le chroniqueur doit faire feu de sa plume sans presque ajuster.

Il y a là encore un signe du temps. La vie chrétienne a pour devoir et profit le calme, la lenteur, qui sont une condition de la sagesse. La nature fait tout lentement, et ses actes, dans leur variété infinie, ont le pas tranquille et correct de l'aiguille, qui marque les secondes, sans en supprimer ni en bégayer aucune.

Autrefois, on vivait doucement. Les modes duraient, les habits duraient, aussi les œuvres littéraires, aussi les formes ou les formules de langage; une plaisanterie, un jeu de mots, faisaient bonne figure l'espace de dix ans. Les proverbes mêmes, ces honnêtes vieillards qui ont traversé des couches de générations, obtenaient que l'on écoutât poliment leurs redites. Et l'homme ! l'homme ! Voyez les portraits de famille de l'autre siècle ; tous, sans exception, ont une physionomie douce et grave qui témoigne de la paisible allure de choses de leur époque. Derrière ces types uniformes, on entrevoit une société que les pacifiques lenteurs de la sagesse gouverneraient encore.

Aujourd'hui ! La vie, sous ses mille aspects, s'abandonne à un mouvement d'une célérité effroyable. Le chemin de fer, avec sa dévorante locomotive, est en nous. On improvise les capitales, les monuments, la refonte des peuples et la chute des empires. On exécute à la mécanique ou à l'emporte-pièce des faits, des actes, des entreprises, que nos grands pères eussent patiemment laissé mûrir. Et l'esprit ! Il n'a pas le temps de concevoir l'idée ni de lancer le trait ; c'est le fusil à aiguille ; il projette sans relâche des formules neuves et des mots pittoresques ; la fièvre générale les use en vingt-quatre heures ; sans relâche il faut les renouveler.

Les événements et les nouvelles subissent la même loi. Cela voudrait s'arrêter, prendre une pause, faire un signe à l'expérience. Le *vox populi* crie : Allons, allons, circulez ! A un autre.

Aussi le chroniqueur est-il une espèce de photographe qui ne prend pas même le soin de dire aux choses et aux gens : *ne bougeons plus !*

Ce que l'idiome populaire appelait " le jour d'aujourd'hui " n'existe plus. Le matin du jour est déjà hier. Le soir du jour est déjà demain.

Mais qu'on nous permette d'aller doucement, selon le vieil usage ; le sujet mérite qu'on le retienne.

Le monde se noie dans l'ignorance. Il laisse les vérités les plus hautes se couvrir de rouille. Il vit de phrases. Il porte fièrement à la main un flambeau, le flambeau du XIXe siècle, sans s'apercevoir que le flambeau n'est pas allumé ; et il tappe à tour de bras sur les enfants de l'éternelle lumière, les enfants du Christ !

Tant de beaux messieurs qui s'arrogent le droit de faire la leçon au peuple et au pape, se sont-ils jamais demandé ce qu'était l'homme, l'homme métaphysique, c'est-à-dire l'homme selon la science ?

Jamais ! A quoi bon dix minutes perdues à l'étude des vérités naturelles, puisque l'on peut gagner fortune, gloire, décorations, titres, autocratie sociale, avec des phrases ?

L'homme, tel que l'a fait la chute, est un *destructeur*. Sa faculté créatrice s'exerce sur les choses pour en changer la forme ; même en créant, il détruit. Tout ce que sa main palpe s'altère. La nature répare en vain : il devance le travail réparateur de la nature. Dans l'ordre moral également. Dès qu'il touche aux principes par l'examen ou la dispute, les principes éprouvent une déperdition. Il n'y a que les saints qui ne détruisent pas, parce qu'ils puisent à la source du surnaturel une force prodigieuse pour la tourner contre eux-mêmes. L'homme détruit la création animale, détruit sa langue, détruit sa santé, détruit ses propres mérites, détruit son propre bonheur quand la Providence de Dieu le lui envoie. Voyez ce qu'il a fait du globe, chargé d'un capital primitif immense ! Il a détruit l'Asie, il a détruit l'Afrique et compromis le sol de l'Europe ; il est en train de détruire l'Amérique, terre vierge que depuis moins d'un siècle sa goinfrerie dévore avec une sorte de rage.

C'est la loi. Donc, plus l'activité humaine progresse, plus vite marche la destruction.

Aussi devrait-on être frappé des efforts continus de l'Eglise pour retenir les élans de l'activité humaine, et les efforts occultes de Satan pour en précipiter le cours.

L'Eglise voit paraître un idiome nouveau plein de formules hardies qui se renouvellent sans cesse ? Elle se refuse à suivre le mouvement impétueux des intelligences ; elle conserve ce que l'on ne devrait pas nommer la langue ancienne, sans pour cela se refuser à y introduire en une mesure raisonnable les adjonctions devenues nécessaires ; elle procède de même à l'égard des œuvres de l'esprit, à l'égard des bons usages, des bonnes pratiques de la vie sociale ; elle conserve, elle maintient, elle défend le capital accumulé des produits humains ; elle défend l'homme contre les fougues pernicieuses de sa fébrilité ; elle lui crie :

— Doucement ! ne courez pas si vite à la mort : croyez-en la nature sinon ma sagesse, et emboitez le pas de sa puissante lenteur. Au lieu de vous détruire, ménagez-vous.

*Ménegez-vous !* c'était la recommandation des anciens sous forme de politesse.

— Bonjour, au revoir : *Ménegez-vous !*

Cela ne se dit plus. La recommandation serait en effet dérisoire. On ne ménage désormais ni sa santé, ni son esprit, ni sa parole, ni sa jeunesse, ni le temps, ni le sang, ni la vie, ni les ressources publiques. On va ! on va ! Qui est ce qui dit que nous sommes en 1867 ? Il y a beau-jour que nous avons franchi cette année retardataire ! Nous avons mangé au moins trente ans sur l'avenir, nous touchons le seuil du vingtième siècle. Il aura déjà, ce pauvre vingtième siècle, des cheveux blancs dans son berceau, — s'il a le moyen de se procurer un berceau.

Grâce à l'activité excessive de toutes les choses de l'époque, les faits, disions-nous, passent avec tant de prestesse, que le chroniqueur doit les tirer au vol sans presque ajuster.

Quelques-uns cependant se refusent à ces allures trop vives. Plus on les pousse, moins ils veulent avancer. Les personnages atteints d'une grave maladie, par exemple. On ne manque jamais d'annoncer leur mort prématurément.

Quoi que nous ayons dit de l'activité excessive des choses de notre époque, il est certain qu'à ce moment-là personne ne se presse.

L'impatience naturelle des chroniqueurs s'en accroît nécessairement.

Il y a quelques jours, on apprit tout à l'improviste que M. Véron était très malade.

M. Véron est une célébrité parisienne. Il a gouverné l'Opéra, fondé des journaux, publié ses mémoires, créé une pâle pharmaceutique qui a vu périr trois ou quatre gouvernements, siégé au Corps-Législatif, acquis une fortune de plusieurs millions dont il usait avec intelligence.

Chaque chroniqueur, cela se conçoit, était jaloux d'arriver le premier. Des articles nécrologiques de diverses nuances se façonnèrent en grand nombre sous l'impulsion du *currente calamo*.

Cela allait à l'imprimerie. Cela en revenait sous la forme abrupte d'épreuves.

Mais cela n'y pouvait pas retourner sans que le docteur Véron ne fût parti définitivement.

Pendant trois longs jours la chose demeura là entre le ziste et le zeste. Le malade défailloit deux fois dans les journaux du soir ; deux fois il se rattrapa dans les journaux du matin.

Et les articles nécrologiques, lus en épreuve, attendaient toujours.

Le *Moniteur* enfin se crut obligé d'intervenir pour annoncer en deux mots que M. Véron allait mieux.

Beaucoup de gens doutaient et craignaient.

Le *Moniteur* a eu la main heureuse ! M. Véron tint ferme, et à l'heure qu'il est, il passe pour se diriger vers la convalescence avec cette sage lenteur qui manque rarement le but.

Et les articles nécrologiques ? . . .

Ah voilà ! quelques-uns étaient très flatteurs ; quelques autres étaient durs.

Les durs sont retournés prestement à la casse typographique par la décomposition.

Les autres demeurent comme un témoignage affectueux qui s'offrira un peu plus tard au malade guéri, ou comme une hypothèque peut-être sur sa bienveillance.

Mais c'est ici la place d'une anecdote. Imitons les maîtres.

Un vieux journaliste, des plus spirituels, éprouvait un jour le besoin d'un billet de cinq cents francs. Une fois déjà il s'était adressé au docteur Véron. Cela datait de loin ; il devait y avoir prescription. Il s'adressa de nouveau à lui, et après avoir formulé dans le style voulu sa supplique du billet de cinq cents francs, il ajouta en manière de post-scriptum : " Vous avez tant de bonheur, qu'il n'est pas impossible que je vous le rende."

M. Véron donna le billet de cinq cents francs, à cause du joli trait.

C'est bien beau, l'esprit ! Il n'en faudrait pas trop, cependant. Celui qui donne nous paraît toujours avoir plus d'esprit que celui qui demande.

Un trait saillant de la tendance de l'homme, lorsque la lumière chrétienne ne le guide plus, c'est une attraction vers la mort.

Il y a toujours des morts plus ou moins notables ; car la mort est le fait culminant de la vie. Mais de nos jours on leur réserve véritablement une place d'honneur.

Quant à la tendance et l'attraction elles sont manifestes.

Savez-vous quel aura été pendant cette quinzaine le sujet de prédilection de tous les chroniqueurs, non compris divers gens de lettres et un dramaturge qui leur donnent la réplique ?

Le nouveau cimetière de notre capitale.

On n'ouvre pas un journal, même le plus frivole, sans se heurter contre une étude sur le cimetière en projet de Méry-sur-Oise.

Ce malheureux cimetière est même sorti des journaux pour entrer dans les maisons. La causerie parisienne s'alimente de cela. Et nous vous prions de croire que le sujet se traite fort sérieusement. — Le *Charivari* n'ose pas en rire !

Il n'y a là, sans doute, rien que de naturel. Le monde nouveau sait

où le bât le blesse. Il suinte la mort. Son cimetière doit le préoccuper : comme on fait son lit on se couche.

Le cimetière de Méry, distant de cinq à six lieues de la capitale, aura environ mille hectares de surface. Un chemin de fer y conduira le Parisien à sa dernière demeure, dont le prix de location sera modique.

Pauvre Parisien ! Ce n'est que dans la mort que la prospérité toujours croissante lui donnera enfin le bien-être et le logement à prix raisonnable.

Mais ce qui s'est déversé d'encre sur le cimetière de Méry passe toute mesure.

Les chroniqueurs, comme gens "pour qui rien n'est sacré," ont épanché sur cette question leur babil le plus prolix.

—Le Monde.

## L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

\*.\* Le fonds hébreu de la Bibliothèque impériale, dont le catalogue a été récemment publié par la direction de cet établissement, est le plus important des différentes bibliothèques de l'Europe.

Un don très-précieux, dû à la munificence de l'Impératrice, vient d'enrichir encore cette collection et d'y ajouter un monument paléographique des plus intéressants. C'est une *Bible*, en deux volumes, de format in-4o, sur vélin, véritable chef-d'œuvre de calligraphie et d'ornementation. Elle remonte au XIII<sup>e</sup> siècle et a été exécutée en Europe, puis transportée en Arabie, d'où elle a été rapportée dans ces derniers temps. Le texte, disposé sur deux colonnes, est encadré de notes marginales renfermant la grande et la petite Massore, recueil d'observations critiques d'une grande valeur pour l'intelligence des livres sacrés.

Mais ce qui distingue surtout ce manuscrit, ce sont—après les deux feuillets du frontispice écrits sur pourpre et offrant la représentation des principaux objets du culte extérieur chez les Juifs—douze autres feuillets ornés d'arabesques et d'entrelacements de la plus exquise élégance : au premier coup d'œil, ce n'est qu'un dessin, mais, en regardant de plus près, on reconnaît que c'est une écriture microscopique, qui suit tous les caprices du dessin et qui renferme les 150 psaumes de David.

S. M. l'Impératrice, à qui ce manuscrit avait été offert et qui en a

fait l'acquisition, a daigné le transmettre à la Bibliothèque impériale, estimant qu'il ne pouvait avoir une plus utile destination. Reçu avec une respectueuse et profonde gratitude pour l'auguste donatrice, il a été immédiatement placé dans une des vitrines de la galerie Mazarine, où on le voit exposé. (*Moniteur.*)

ROME.—*Reproduction du manuscrit de la Bible grecque du Vatican, d'après le procédé photographique, par l'ordre de Pie IX.*

M. Tischendorf était venu à Rome, en février dernier, pour obtenir la permission de publier un *fac-simile* de la Bible grecque du Vatican. L'illustre exégète se proposait de suivre la méthode qui lui a si bien réussi pour la reproduction du *manuscrit du Sinaï*, édité à Saint-Pétersbourg sous les auspices de l'empereur Alexandre et dont nous avons parlé dans les *Annales*, t. XIII, p. 342 (5<sup>e</sup> série).

“ La réalisation de ce projet, disait-il avec juste raison, loin d'amoin-  
“ drir le prix de l'édition du cardinal Maï, donnerait à cette œuvre une  
“ autorité que plusieurs lui contestent, parce qu'il a suffi que les savants  
“ découvrirent un certain nombre d'incexactitudes dans l'édition Maï pour  
“ qu'ils en soupçonnent à chaque verset.”

Le Saint-Père a donné son plein assentiment à la proposition de M. Tischendorf, mais il a voulu réserver exclusivement au Saint-Siège l'honneur de l'exécution. Nous apprenons qu'on ne tardera pas à se mettre à l'œuvre. Le révérend P. Vercellone a annoncé cette bonne nouvelle à une réunion de savants par le *phaleucium* ci-après :

Cum multos veterum libros recondat  
Et scripta aurea maxime sed uno  
Gaudet Bibliotheca Vaticana  
Græco codice Federis, quod aiunt,  
Utriusque. Brevi hunc videre nobis  
Et cunctis dabitur viris per orbem  
Excussum arte nova, simillimisque  
Typis, autographo ut nihil vel hilum  
Exemplaria differant ab ipso.  
Romæ scilicet addit hunc honorem  
Patronus Pius artium bonarum  
Quo clarus memori coletur Orbi,  
Orbis delictum usque dum decusque  
Vetustas fuerit, sacerque codex.

\*.\* *Découverte d'une table du collège des Frères Arvales, du règne de Néron, et noms de deux Consuls subrogés qui étaient inconnus.*— La plus importante découverte qui se soit accomplie depuis celle de l'Hercule-Mastaï est sans contredit celle que nous annonçons aujourd'hui.

A cinq milles de Rome, non loin de l'ancienne *Via Portuensis*, dans une vigne qui lui appartient et qui occupe une partie de l'emplacement

où l'on sait d'une manière positive que s'élevaient le bois sacré de la déesse *Dia* et les édifices du célèbre *Collège des Frères Arvales*, M. Ceccarelli, propriétaire romain vient de trouver par hasard un monument épigraphique de premier ordre. C'est une table de marbre, de 1 mètre 715 de long sur 0,850 de large.

Cette table porte une inscription qui n'a pas moins de 72 lignes et qui renferme les actes du collège pendant les *trois derniers mois* de l'année 58 (*Néron*) et pendant les *trois premiers* de l'année suivante (encore *Néron*). Les lettres n'ont guère plus d'un centimètre de hauteur : celles de la première partie sont grossièrement gravées, eu égard à l'époque ; celles de la seconde partie sont plus élégantes.

L'inscription a été calquée par MM. J. B. de Rossi et C. L. Visconti, au moyen d'un procédé aussi simple qu'efficace. Des copies de cette reproduction ont été distribuées aux archéologues de Rome. On croit que M. Henzen, directeur de l'Institut de correspondance archéologique du Capitole, et qui s'est livré à des recherches approfondies sur les monuments arvaliques, sera le premier à publier et à commenter celui-ci.

La table prend place avant la XVe du recueil de Marini.

Voici le sens général de l'inscription :

Énoncé de sacrifices faits par les frères Arvales aux trois divinités capitolines pour la conservation de Néron, d'Agrippine, sa mère, et de sa femme Octavie ; à la mémoire de Cn. Demitius, près de l'empereur ; à l'occasion du jour anniversaire de la naissance de Néron et du jour anniversaire de son adoption par Claude.

Le *magister* du Collège était, en 58, *L. Salvius Othon Titianus* (frère de cet Othon qui monta plus tard sur le trône), et en 59, *L. Calpurnius Pison*.

Dans la seconde partie de l'inscription, on remarque plusieurs exemples du *digamma* substitué par Claude dans l'orthographe latine au V consonne.

Enfin ce qui rehausse encore le prix de la découverte, l'inscription mentionne les noms, qui nous étaient inconnus, des deux consuls *suffecti* du dernier trimestre de l'an 58 : c'étaient. *A. Paconius Sabinus et A. Petronius Lurco*.

Le gouvernement traite avec M. Ceccarelli pour l'achat de la table.

PÉRIPÉTIES D'UN VOYAGE EN BALLON.—La *Guienne* donne de très intéressants détails sur une ascension qui a eu lieu récemment en Irlande. Le navigateur aérien, M. Hodsman, avait été emporté au-dessus de la mer entre l'Irlande et l'Angleterre par un vent très violent. Dès lors il lui devenait impossible de descendre de ballon.

Il faisait nuit noire et il tombait une pluie froide.

Pendant M. Hodsman ne voulut point se lancer dans la haute atmos-

phère ; la crainte de l'isolement absolu le retint près de cette mer en fureur.

En ce moment, une idée féconde illumine son intelligence. Il imagine de laisser pendre son grapin à l'extrémité d'une corde de quarante mètres de longueur. Alors il s'assied au fond de la nacelle, tenant un sac de lest entre ses genoux. Une main placée sur la corde, dont il étudie les pulsations, il a l'autre plongée dans son sac de sable. Chaque fois que le grapin touche la surface des vagues, il est averti par une secousse. Avec une rapidité fébrile, il jette une poignée de lest dans l'espace, et cette poignée de lest lui suffit pour l'écartier de l'Océan en fureur. Que le ballon, alourdi par la pluie, par la perte de gaz, descende de nouveau, M. Hodsman l'allège encore.

Pendant plus de deux heures, l'intrépide aéronaute se maintient, à faible distance des vagues, et cependant il ne dépense qu'une centaine de kilogrammes de sable, tant les mouvements dus à une différence de poids sont rapides et faciles dans l'atmosphère. Est-ce que cette magnifique navigation aérienne accomplie au milieu des ténèbres, ne prouve pas avec quelle facilité la pesanteur peut être domptée par l'homme toutes les fois qu'il emploie la pesanteur ?

Cette manœuvre ne porte aucun préjudice à la rapidité du voyage, qui est aussi grande que si l'aéronaute s'abandonnait au courant aérien qui l'entraîne. En effet, le compte des kilomètres parcourus par M. Hodsman prouve que son aérostat suivait le vent avec une vitesse de cent kilomètres à l'heure.

L'accident, ou plutôt l'incident qui termina cette ascension magnifique, complète, pour ainsi dire, l'enseignement que l'on peut tirer des circonstances précédentes. Trempé jusqu'aux os, épuisé de fatigue, assourdi par le bruit du vent, le sifflement de la pluie, la clameur des vagues, M. Hodsman perd connaissance. Vers dix heures du soir, cessant d'être guidé par une main intelligente, l'aérostat descend rapidement vers la surface de la mer. Encore quelques minutes, il va arriver au contact des flots qui rempliront la nacelle et engloutiront le voyageur. Heureusement M. Hodsman se réveille ; il saisit son sac de lest, dans lequel il reste encore quatorze kilos de sable, il le jette d'un mouvement convulsif par dessus bord.

Aussitôt le ballon fait un bond, bond immense, gigantesque, instantané ; il s'élève en quelques secondes à une hauteur de deux kilomètres.

M. Hodsman plane maintenant au-dessus des nuages.

Là-haut, étrange contraste ! tout est calme comme un tombeau. La lune, qui était alors dans son plein, brillait de sa douce et froide lumière. Sur la face supérieure des montagnes flottantes se voyait un second ballon, image du premier. On aurait dit une course échevelée d'aéronautes.

Aucun signe ne permettant à M. Hodsman de savoir s'il se trouvait au-dessus de l'Océan ou de l'Angleterre, au milieu de ces solitudes éternelles, après quelques minutes d'hésitation, il se hasarde à descendre, et il aperçoit de petits carrés noirs entourés d'une bordure plus noire encore : ce sont des champs cultivés. Dans le lointain se trouve une ville, M. Hodsman est sauvé !!! Des sons musicaux viennent retentir à ses oreilles et lui annoncer l'approche d'êtres humains.

Quelques instants plus tard il était à terre, reçu en triomphateur.

\*.\* Le *Progrès de Lyon* raconte la mystification que voici :

Par une de ces soirées rigoureuses, que nous venons de passer, un jeune homme assez bien vêtu s'arrêta devant un magasin de parfumerie de la rue de l'Impératrice, alluma une allumette-bougie et se mit à chercher attentivement. Quelques secondes après, le maître du magasin étant sorti demanda au jeune homme ce qu'il cherchait.—Une pièce de vingt francs, lui répondit-il. Aussitôt, porté d'un mouvement de bonté, notre parfumeur prit une lanterne, et, bravant la bise qui soufflait avec violence, il se mit à chercher.

Une, deux, trois personnes se joignirent à lui toutes munies d'une bougie ou d'une allumette. Au bout de quelques instants, notre parfumeur commençant à être transi de froid, dit au jeune homme ;

— A quelle place l'avez-vous laissé tomber ; depuis le temps que nous cherchons, c'est fatigant !

— Mais, lui répondit le jeune homme, je n'ai rien laissé tomber ; je cherche une pièce de 20 francs, dont j'ai besoin.

Sur ces mots, il se mit à courir, laissant en plan notre bon parfumeur armé de sa lanterne, ainsi que tous les voisins obligeants qui avaient les mains et le nez gelés.

— Le *Churrivari* d'hier, dans les caricatures hebdomadaires que Cham lui fournit, reproduit des journalistes aux yeux pochés et aux bras en écharpe. On lit au bas :

« Dites-moi, messieurs, il me semble, que les rédacteurs se sont suffisamment battus comme cela. Si maintenant nous faisons battre nos abonnés ?

## TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

## Sommaire de la 55e Livraison.

REMARQUES.....	7
LETTERS DE MGR. DE MONTRÉAL, DE MGR. LAROCQUE, DE MGR. PINSONNEAULT, etc..	7
FIOR D'ALIZA—ENTRETIENS PAR M. DE LAMARTINE.....	11
CONTES POPULAIRES—LE PÈRE MATHURIN—PAR PAUL STEVENS.....	17
LES MOINES D'OCCIDENT—PAR LE COMTE DE MONTALEMBERT—EXTRAITS—LA GRANDE	
BRÉTAGNE AVANT LA CONVERSION DES SAXONS.....	22
LE MOIS DE MAI— <i>Le Petit Journal</i> .....	34
PENSÉES DIVERSES.....	21, 33, 38, 56, 73
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME—PAR LE PÈRE HYACINTHE—Du foyer domestique—	
Possession du foyer—Transmission du foyer—Habitation du foyer (Fin)— <i>Journal</i>	
<i>des Villes et des Campagnes</i> .....	39
ALLOCATION DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.....	51
LES THUGS À PARIS—Revue en trois actes et quatre tableaux.....	53
INGÈRES— <i>L'Union</i> .....	57
REVUE MUSICALE—PAR LÉON KREUTZER.....	62
ACADÉMIE DES SCIENCES—Du danger d'arracher les dents sans douleur, de l'éther,	
du chloroforme et du protoxyde d'azote—PAR G. GRIMAUD DE CAUX.....	66
LES PIONNIERS SAINTONGEOIS ET LA NOUVELLE CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE DU	
NORD— <i>L'Indépendant</i> .....	70
CONFÉRENCES DU R. P. FÉLIX À NOTRE-DAME—1ère Conférence, 10 mars 1867—	
L'objet et la nature de l'art.....	74
2ÈME CONFÉRENCE—17 mars 1867—But de l'art et vocation de l'artiste— <i>Messenger de</i>	
<i>la Semaine</i> .....	85
D'UNE POLÉMIQUE RÉCENTE—A. NETTEMENT.....	97
POÉSIE—LA TEMPÊTE—Sonnet.....	102
L'ART DE CROIRE OU PRÉPARATION PHILOSOPHIQUE À LA FOI CHRÉTIENNE—PAR AUG.	
NICOLAS.....	102
POÉSIE—UNE TOMBE.....	110
CHRONIQUE DU MOIS— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i> .....	113
BULLETIN CATHOLIQUE— <i>Semaine Religieuse</i> .....	118

## Sommaire de la 56e Livraison.

UNE NUIT TERRIBLE—BÉNÉDICT H. RÉVOIL.....	119
CONFÉRENCES DU R. P. FÉLIX À NOTRE-DAME—3ème Conférence, 24 mars 1867—	
L'Homme et l'Artiste.....	125
4ÈME CONFÉRENCE, 31 mars 1867—Les causes de la Décadence Artistique.— <i>Messa-</i>	
<i>ger de la Semaine</i> .....	136
LES MOINES D'OCCIDENT—Critique.—A. NETTEMENT.....	147
PENSÉES DIVERSES.....	153, 176, 181
LE CARÈME DE 1867—Le Père de Monsabré, le Père Bauer, la Messe des Tuileries,	
l'Abbé Jaquet, l'Abbé Loyson, le Père Didon, Ravignan, et Lacordaire.....	154
L'EXPOSITION UNIVERSELLE—Le Droit d'Entrée.—H. DE RIANCEY.....	159
ILIAS HOMERI—Latino carmine reddita, etc.—LAURENTIE.....	162
UN SOUVENIR DE GLUCK.— <i>Le Conseiller des Familles</i> .....	167
FIOR D'ALIZA (Suite).— <i>Entretiens</i> par M. DE LAMARTINE.....	170
PARIS, CAPITALE DU MONDE.— <i>L'Union</i> .....	177
LES PIONNIERS SAINTONGEOIS ET LA NOUVELLE CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE	
BRITANNIQUE DU NORD (Suite).— <i>L'Indépendant</i> .....	189
CHRONIQUE—Paris dans sa gloire—Hymne d'un journal anglais en notre honneur—	
Paris supérieur à Londres—Paris rendez-vous du monde—Mérite des Français	
célébré par le <i>Times</i> —L'Olympe descendu à Paris—Le prince royal et la	
princesse royale de Prusse—Une leçon donnée à la France par le prince de	
Galles.....	193
CONGRÈS DE MALINES—Lettre et Avis.....	197

## Sommaire de la 57e Livraison.

UNE CHRÉTIENNE— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i> .....	199
CAUSERIE—DILLÉ T. ALPHONSE KARR— <i>Conseiller des Familles</i> .....	210
CONFÉRENCE DU R. P. FÉLIX À NOTRE-DAME—5ème Conférence—Le Réalisme dans	
l'Art.....	213
6ÈME CONFÉRENCE—L'Art et le Christianisme (Fin)— <i>Messenger de la Semaine</i> .....	227
FIOR D'ALIZA (Suite)—ENTRETIENS PAR M. DE LAMARTINE.....	242
LES MOINES D'OCCIDENT—Tome III—Critique—VICOMTE H. DE LA VILLEMARQUÉ.....	251
BULLETIN DE LA SEMAINE.....	260
DU HAUT DE L'ARA-CELI—FRAGMENTS ET RÉFLEXIONS DE VOYAGE.....	263
PENSÉES DIVERSES.....	368
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867—ÉCOLE FRANÇAISE—D. DE PESQUIDOUX.....	269
CHRONIQUE DU MOIS—Les fêtes de Paris et celles de Rome—Concile Universel.—	
<i>Le Contemporain</i> .....	275

## Sommaire de la 58e Livraison.

LES GRÈVES—Travailleurs—Solidarité—Association Universelle.— <i>L'Union</i> .....	279
LA VIE DE CHATEAU—La Partie de Billard.....	282
LES PIONNIERS SAINTONGROIS ET LA NOUVELLE CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE BRITANNIQUE DU NORD (Fin).— <i>L'Indépendant</i> .....	288
UNE NUIT TERRIBLE (Fin).—BÉNÉDICT-H. REVOIL.....	293
UNE CHRÉTIENNE (Suite).— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i> .....	298
FIOR D'ALIZA (Suite).— <i>Entretiens</i> par M. DE LAMARTINE.....	305
M. PRÉVOST-PARADOL—Le Journaliste Académicien.— <i>Figaro</i> .....	316
PHYSIOLOGIE DES BUVEURS—Buveurs de Cidre.— <i>Semaine des Familles</i> .....	322
CAUSERIES D'AUTOMNE—Le Feuilletonniste du Lundi—Le Causeur du Samedi— Boucher—Millevoüe.—A. de Musset.—G. DE CADOU DAL.....	328
LA VIE DES SAINTS ILLUSTRÉE EN CHROMOLITHOGRAPHIE.....	334
LE R. P. LACORDAIRE—Sa Vie intime et religieuse.—Mad. DE MARCEY.....	339
LE JARDIN DES PLANTES.....	344
PENSÉES DIVERSES.....	338, 348
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867—Cambronne à Waterloo—Tableau de M. Armand Dumaresq.— <i>Exposition Universelle Illustrée</i> .....	349
BULLETIN DE LA SEMAINE.....	353
CAUSERIE LITTÉRAIRE—Une Fête à Rome l'An 67—Une autre Fête l'An 1867—Trois Voyageurs à Rome au XVIIe siècle.— <i>Le Messager</i> .....	356

## Sommaire de la 59e Livraison.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867--Rome et les Catacombes.--H. DE RIANCEY.....	359
LES BANCOS ET CHAISES DE PARIS AUX TUILERIES.-- <i>Semaine des Familles</i> .....	364
LA CHASSE AUX GORILLES.--HENRY REVOIL.....	371
LES JARDINS.-- <i>L'Union</i> .....	377
DU RÔLE ET DES DEVOIRS DE LA CRITIQUE DANS LES SOCIÉTÉS MODERNES.-- <i>Journal des Villes et des Campagnes</i> .....	381
UNE CHRÉTIENNE (Suite).— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i> .....	386
PENSÉES DIVERSES.....	394, 460
INTRODUCTION AU DOGME CATHOLIQUE--Conférences par le R. P. Monsabré.....	395
L'ARMÉE ANTI-CHRÉTIENNE--Les Matérialistes--Les Nihilistes--La Révolution--La Morale Indépendante.--C. F. CHEVÉ.....	399
FIOR D'ALIZA (Suite).— <i>Entretiens</i> par M. DE LAMARTINE.....	408
LE R. P. LACORDAIRE—Sa Vie intime et religieuse (Suite).—Mad. DE MARCEY.....	423
CORRESPONDANCE D'ITALIE--Le Centenaire de St. Pierre.-- <i>Revue Britannique</i> .....	439
LETTRE DE L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS SUR LES MÈNES DE GARIBALDI EN ITALIE.....	444
CONCOURS GÉNÉRAL DES LYCÉES ET COLLÈGES DE PARIS ET VERSAILLES--Discours de M. Daruy.....	449
BEAUX ARTS--Exposition Universelle de 1867--Ecole Française--Peintres Religieux.....	455
L'ITALIE ET LE PATRIMOINE ECCLÉSIASTIQUE.....	461
PARIS AMUSE LE MONDE--La Situation Politique.....	467

## Sommaire de la 60e Livraison.

LE JOURNAL EN FRANCE DEPUIS 1631 JUSQU'À 1866 — Bibliographie historique et critique de la presse française.—EUGÈNE HATIN.....	471
UNE CHRÉTIENNE (Suite et Fin).— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i> .....	478
REVUE MUSICALE—Les Clavecinistes—Téléphonie de M. Sudre—ECHO de St- Cloud—Concert de M. Wieniawski.— <i>L'Union</i> .....	507
LE R. P. LACORDAIRE—Sa Vie Intime et Religieuse (Suite et Fin).—Mad. DE MARCEY.....	513
CRITIQUE LITTÉRAIRE--La Fontaine et les Fabulistes.-- <i>La France</i> .....	530
LES TOMBEAUX DES ENFANTS DANS LES CATACOMBES.— <i>Le Conseiller des Familles</i> .....	534
ACADÉMIE DES SCIENCES—Singulière Invention—Chs. Ozanam—Faraday—Radau— <i>L'Univers</i> .....	543
LETTRE SUR LE CONGRÈS DE MALINES.— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i> .....	547
LES MARIONNETTES AUX TUILERIES.— <i>Semaine des Familles</i> .....	550
L'ÉVÊQUE DE CARCASSONNE ET SES ŒUVRES.— <i>Le Contemporain</i> .....	554
CHRONIQUE—Un signe du temps--Le Dr. Véron--Le Cimetière de MÉRY.— <i>Le Monde</i> .....	565
L'ABELLE BUTINEUSE DE L'ECHO.....	569
TABLE ALPHABÉTIQUE.....	574
TABLE PAR SOMMAIRES.....	576

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	PAGES		PAGES
Abbé (L') Jacquet.....	154	Journal (Le) en France depuis 1831 jusqu'à 1866.....	471
Abbé (L') Loysen.....	154	Laocordaire.....	154
Académie des sciences.....	86	Lafontaine et les fabulistes.....	530
Allocation de Mgr l'archevêque de Paris.....	51	Lettre de Mgr de Montréal.....	7
Armée (L') antichrétienne.....	399	— Mgr Larocque.....	7
Art (L') de croire.....	102	— Pinsonneault.....	7
Association universelle.....	279	Lettre de l'évêque d'Orléans sur les menées de Garibaldi en Italie.....	444
Bancs (Les) et chaises de Paris aux Tuileries.....	364	Marionettes (Les) aux Tuileries.....	550
Beaux arts.....	455	Matérialistes (Les).....	399
Boucher.....	328	Messe (La) des Tuileries.....	154
Bulletin catholique.....	118	Mgr l'évêque de Carcassonne et ses œuvres.....	554
Bulletin de la semaine.....	260, 358	Millevoye.....	328
Buveurs (Les) de cidre.....	322	Morale indépendante (La).....	399
Cambonne à Waterloo.....	349	Mois (Le) de mai.....	34
Carême (Le) de 1867.....	154	Moines d'Occident (Les).....	22, 147, 251
Causeries.....	182, 210	Nihilistes (Les).....	399
Causeries d'Automne.....	328	Nuit (Une) terrible.....	119, 293
Causeur (Le) du Samedi.....	228	Paris, capitale du monde.....	177
Causerie Littéraire.....	356	Paris dans sa gloire.....	193
Centenaire (Le) de St. Pierre.....	439	Paris amuse le monde.....	467
Chasse (La) aux gorilles.....	371	Partie (La) de Billard.....	282
Clavecinistes (Les).....	507	Peintres religieux.....	455
Concours général des lycées, collèges de Paris et Versailles.....	44	Pensées diverses 21, 33, 38, 56, 73, 153, 176, 181, 268, 338, 348, 394, 460	17
Chrétienne (Une).....	199, 298, 386	Père Mathurin (Le).....	17
Chronique du mois.....	113, 125, 186, 275	Père (Le) de Monsabré.....	154
Chronique.....	193	Père (Le) Bauer.....	154
Concile universel.....	275	Père (Le) Didon.....	154
Conférences de Notre-Dame par le Père Hyacinthe.....	39	Père (Le) Laocordaire (sa vie intime et religieuse).....	339, 423
Conférences de Notre-Dame par le Père Félix.....	74, 85, 213, 227	Physiologie des buveurs.....	322
Conférences par le R. P. Monsabré.....	395	Pionniers (Les) Saintongeais et la nouvelle confédération de l'Amé- rique du Nord.....	70, 189, 282
Congrès de Malines.....	197	Poésies.....	102, 110
Contes populaires.....	17	Polémique récente.....	97
Correspondance d'Italie.....	439	Préparation philosophique à la foi chrétienne.....	102
Critique.....	147, 251	Prevost (M.) Paradol.....	316
De Musset (A.).....	328	Ravignan.....	154
Discours de M. Daruy.....	449	Remarques.....	7
Droit (Le) d'entrée.....	151	Revue en trois actes et quatre ta- bleaux.....	53
Ecole française.....	269, 455	Revue musicale.....	62
Éther (de) du chloroforme, du pro- toxide d'azote.....	66	Rôle (du) et des devoirs de la criti- que dans les sociétés modernes.....	381
Exposition (L') universel- le.....	159, 269, 349, 359, 455	Rome et les cataombes.....	359
Fêtes (Les) de Paris et celles de Rome.....	275	Situation (La) politique.....	467
Fête (Une) à Rome l'an 67.....	356	Souvenir (Un) de Gluck.....	167
Feuilletoniste (Le) du Lundi.....	228	Statue (La) de Voltaire.....	182
Fior d'Aliza.....	11, 170, 242, 305, 408	Table par sommaire.....	574
Fragment et réflexions de voyage.....	268	Table alphabétique.....	576
Grande-Bretagne (La) avant la con- version des Saxons.....	22	Tempête (La).....	102
Grèves (Les).....	279	Thugs (Les) à Paris.....	53
Haut (du) de l'ara-cœli.....	263	Tombe (Une).....	110
Ilias Homeri.....	162	Tombeaux (Les) des enfants dans les cataombes.....	534
Ingres.....	57	Vie (La) de château.....	282
Introduction aux dogmes catholiques Italie (L') et le patrimoine ecclésias- tique.....	395	Vie (La) des saints illustrée en chro- molithographie.....	333
Jardin (Le) des Plantes.....	461	Voyageurs (Trois) à Rome au XVIIe siècle.....	356
Jardins (Les).....	344		
Journaliste (Le) académicien.....	377		
	316		